EN MARGE
DE LA GUERRE

Henriette MIRABAUD-THORENS

EN MARGE DE LA GUERRE

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 100
(PLACE BEAUVAU)

1920

A LA MÊMOIRE DE MON PÈRE

HENRI THORENS (1)

---

(1) Né à Mulhouse en 1844, Jean-Henri Thorens est lauréat de la Faculté de médecine de Strasbourg en 1863; il étudie, en 1866, à Heidelberg et y prévoit l'agression que l'Allemagne prépare contre la France. Interne des hôpitaux de Paris quand la guerre de 70 éclate, il devient aide-major au bataillon de mobiles de la Marne.

Après la guerre, il opte pour la nationalité française; il est l'un des plus ardents promoteurs de l' « Association générale d'Alsace-Lorraine », qui prête aide et protection à tout Alsacien contraint par la conquête d'abandonner son pays, et, en 1882, présidant la fête de l'Arbre de Noël de cette œuvre, il déclare : « Nous, Alsaciens, inébranlables « dans l'affirmation de nos droits, nous savons être patients, « car nous avons foi dans le triomphe définitif de la jus- « tice ».

En 1873, il soutient une thèse de doctorat fort remarquée et encore consultée aujourd'hui sur les pieds-bots. Médecin du bureau de bienfaisance, médecin inspecteur des écoles et secrétaire général de la « Société de Médecine de Paris » il allie, hélas ! pendant trop peu d'années, à ses travaux scientifiques, une activité et un dévouement prodigieux. Terrassé par la maladie il meurt, en 1886, à 41 ans.

EN MARGE DE LA GUERRE [1]

Neuchatel *(Suisse) Lundi* 5 *juillet* 1915. — Nous sommes partis de Paris hier soir. J'étais navrée de quitter la France en ce moment.

Le passage de la douane s'est fait sans difficulté.

Neuchatel est bien joli, dans la brume du matin, au bord de son lac bleu pâle. Toute l'Europe n'est donc pas encore à feu et à sang? Au milieu de tout ce carnage, il y a donc encore un petit peuple qui vit heureux?... Je me sens loin, loin de la guerre, et j'en ressens, non un soulagement, mais une angoisse.

Le chalet de montagne où nous sommes installés est confortable, artistique, entouré de belle verdure, et on a honte d'y jouir du bon soleil...

Mardi 6 *juillet*. — On fait les foins, et je suis allée m'étendre dans l'herbe. J'entendais le canon du Valais, mais il est inoffensif, celui-là. Hélas! chez nous, la bataille continue...

Je suis malheureuse ici, et comme en exil. Aucun journal, aucune lettre : on est en marge de tout...

[1] Voir le « *Journal d'une Civile* » du même auteur, chez Émile-Paul frères.

Jeudi 8 *juillet.* — Neuchatel n'est pas engourdi dans une neutralité somnolente. Les sentiments y sont bien français. Au début de la guerre, deux voyageurs de commerce allemands, qui parlaient de la supériorité allemande, et de leur certitude d'une victoire, faillirent être jetés au lac. On voudrait voir venir des commerçants français, pour boycotter les produits d'Outre-Rhin. Mais ces produits-là se sont infiltrés partout, et il faudrait que les Anglais et les Français se remuassent un peu pour venir les remplacer.

Toujours aucune lettre. On doit les ouvrir. Nous tricotons, nous tricotons... faute de savoir quoi faire de mieux.

15 *juillet* 1915. — Depuis six heures du matin, le canon gronde sans interruption, et, dans la direction du lac de Morat, nous voyons le grand ballon qui surveille le tir. Comme ils se préparent, ces bons Suisses. A quoi ? Pourquoi ? Ils peuvent bien supposer qu'à présent l'Allemagne ne songe pas à traverser leur territoire...

Patrick nous est arrivé avant-hier. Avant de quitter Paris, il avait dîné avec Delcassé, de retour de la conférence des généraux à Calais, qui paraissait très satisfait. On y aurait décidé une offensive générale. Pour quand ?

Nous lisons les journaux apportés par Patrick : le discours de Poincaré est très beau, très précis. Je ne serais jamais partie, si j'avais pu prévoir ce transfert des cendres de Rouget de Lisle passant sous l'Arc de Triomphe, tandis que près du groupe de Rude, Delna et Albers chantaient la

Marseillaise. Toute la place de l'Étoile était garnie de troupes. Cela devait être merveilleux et je ne me console pas de n'y point avoir assisté.

Ici le Conseil fédéral est germanophile, de même que l'État-major. Le général Wille est très dur et « prussien ». Quoi d'étonnant? Il a épousé une nièce de Bismarck et son fils est filleul du Kaiser.

Nous sommes montés cet après-midi jusqu'à l'Observatoire de Chaumont. Toute la chaîne des Alpes était à découvert, depuis le mont Blanc à droite, jusqu'aux Alpes Bernoises; la Jungfrau, étincelante. C'était une impression étrange, inexprimable, d'infiniment petit et d'infiniment grand. Au soir, les sommets d'un rose tendre et vif, d'un rose de braise, noyé peu à peu sous la cendre.

17 *juillet.* — Je me traîne le long des jours... je suis fatiguée... bonne à rien. Ah! si seulement je pouvais m'occuper à nouveau de nos blessés... Tout de même, depuis que je suis ici, il me semble que je juge mieux à distance l'ensemble des choses. C'est un bouleversement universel; presque tous les pays sont entrés dans la lice. Et la Suisse, que pense-t-elle dans la tourmente?

L'historien prussien Treitschke écrivait : « La moyenne du bien-être, de la culture et du sentiment de valeur personnelle est étonnamment grande dans ce pays, plus grande que partout ailleurs. Mais il n'y a que cela. »

Cela, ce serait déjà beaucoup; mais n'oublions pas que ce petit pays est un modèle et un exemple pour les œuvres sociales, et que nos réfugiés, nos prisonniers y ont trouvé un accueil plein de bonté.

Les Suisses ont l'impression que nous n'avançons pas beaucoup, que nous piétinons sur place, que Joffre... Ah! mais cela, c'est bon entre nous. De la part des étrangers, nous ne supportons pas ces critiques. Il faut voir comme nous bondissons pour expliquer les raisons de l'attente, le génie du « grand-père », etc...

Au fond, les sympathies françaises sont très réelles. Mais il y a, à la longue, un sentiment d'étonnement à voir que les Alliés ne peuvent venir à bout de l'Allemagne. D'ailleurs, il est bien difficile de juger des Suisses dans l'ensemble. Sans doute, ils ont des aspirations communes à tous les cantons, mais ils sont loin de penser et de sentir de même sur tous les points. Je crois qu'après la guerre Suisses romands et Suisses allémaniques en viendront à une forte querelle, car déjà ils se chamaillent un peu. A Neuchâtel même, il y a quelques partisans du Kaiser : tel le grand chocolatier, que l'on montre au doigt. Ah! on a beau faire un appel à la neutralité de la nation, les âmes ne peuvent pas rester neutres dans un tel conflit!

Deux vieilles demoiselles de Lausanne disaient dernièrement, avec le savoureux accent du pays : « Nous sommes fatigués de notre neutralité. Nous désirons un beau vainqueur pour la violer! »

Les séances du Conseil fédéral montrent assez quel fossé sépare ceux qui essayent d'écarter toutes les influences étrangères, et la majorité qui est pleine de respect pour la force allemande.

Et c'est partout ainsi chez les neutres. Voilà la reine de Suède qui se promène à Carlsruhe pendant que le gouvernement suédois proteste contre le

blocus anglais. Et la Hollande ? Et cette petite dépêche annonçant qu'on avait découvert dans la mer de la Sonde, deux torpilleurs « inconnus », c'est-à-dire deux torpilleurs allemands, soigneusement grimés, et cachés à Batavia.

•

Mardi 20 *juillet*. — Pourquoi les Allemands, qui avaient des fils de fer barbelés jusque sur leur frontière suisse, près de Bâle, les ont-ils enlevés, ces jours derniers ?

Plusieurs lettres ce matin. Georgette assure que tout va bien là-bas dans les Vosges. Le commandant Forêt écrit qu'on lui a amputé deux doigts de la main gauche ; il dit cela comme on parle d'une piqûre d'épingle. Il est soigné à Besançon. Quelques mots aussi du chanoine, qui croit à une campagne d'hiver dont il parle sans s'émouvoir.

•

Jeudi 22 *juillet*. — Julie est venue déjeuner avec nous. Elle s'intéresse beaucoup à la guerre, lit cinq journaux par jour. Elle a assisté dernièrement à une conférence bien intéressante, nous dit-elle, faite par un M. Voglister, qui revenait de Belgique, où il avait pris des photographies d' « atrocités allemandes », en se glissant jusque dans les lignes prussiennes. Ses conférences viennent d'être interdites en Suisse allemande. Mais, comme il y a, avec le Ciel, des accommodements, Voglister a trouvé un moyen ingénieux de tourner la difficulté : installant ses auditeurs bernois en territoire allémanique, il se plaça, lui, en territoire romand pour leur parler. — Les Allemands ont voulu lui acheter ses documents à prix d'or. — Maintenant M. Voglister est en

France, où il fait des conférences avec beaucoup de succès.

D'après une lettre reçue ce matin, de Gérardmer, le 13e alpins aurait encore perdu quinze officiers et cinq cents hommes, hélas ! Le lieutenant Regaud a été décoré de la Légion d'Honneur. Il n'a toujours pas une égratignure, et se bat pourtant comme un lion. Il n'y a pas à dire, la chance en protège quelques-uns même à la guerre. Celui-ci nous disait : « *Je sais* que je ne serai pas tué. J'en ai le pressentiment... » et il a vu tomber, jusqu'ici, trente de ses officiers sans être touché.

Notre petit Blanchet a eu la médaille militaire. Il est maintenant à l'hôpital de Dôle. Il est bien long à guérir, pauvre enfant ! Georgette a eu un congé. Plusieurs infirmières ont été décorées, et ce n'était pas sans mérite. Jusqu'à la divine Henria qui a vu ses services ainsi récompensés ! Qu'est-elle devenue, cette étoile filante ?

A Berne, quand il passe des trains de grands blessés français, tout le monde les acclame ; on reste muet devant le passage des convois allemands...

Mardi 27 juillet. — Le commandant Boudet est blessé, légèrement, par bonheur. Nous avons eu un succès au Ban-de-Sapt, et fait sept cents prisonniers.

Nous attendons avec angoisse le résultat de la terrible bataille que livrent les Russes à 20 kilomètres de Varsovie. Il fait ici un temps épouvantable, froid et glacial. La pluie tombe sans arrêt, depuis trois jours. Nous sommes en pleins nuages et ne voyons pas à 10 mètres devant nous.

On continue à mourir aux Dardanelles. Jean B... y a été blessé d'un éclat d'obus à la figure.

Notre cocher François commence à marcher un peu, avec des béquilles, mais on n'a pu extraire l'éclat d'obus de la jambe. On craint qu'il ne reste estropié.

Mercredi 28 juillet. — Cet après-midi, en me promenant, j'ai rencontré une fermière des environs, invectivant un jeune homme, qu'elle traitait d'*assassin*, de *criminel*, de *sale Boche*. Allons, on finira par devenir plus Français que chez nous, ici.

Giscard occupe, depuis le 18, un nouveau poste, pour la durée de l'attaque, entre les deux Fecht, à 1.000 mètres d'altitude, sous les bois des Vosges alsaciennes ; il y fait un froid, et surtout une humidité pénibles à supporter ; toutes les ardeurs et toutes les flammes du patriotisme ne sont pas de trop pour réchauffer nos combattants. Giscard est à la disposition du commandant de la n^{me} brigade pour diriger la relève des morts, les corvées d'inhumation, et dresser sur place des actes de décès. Tristes occupations ! Nuit et jour, il arpente l'Altmatt, le Sattel, Gascheney. A deux reprises, il est allé au Reichackerkopf, une fois pendant une contre-attaque allemande, à coups de grenades, l'autre fois pour être repéré en plein par leurs projecteurs. Il a eu trois hommes tués.

Il a pu constater l'utilité des fameux petits lits démontables des ambulances alpines. A Gascheney, vingt-quatre de ces lits, dressés dans deux très solides abris à marmites, permettent de

garder les intransportables, et ainsi de sauver des vies.

Il dit, à la fin de la lettre que nous venons de recevoir de lui : « Je vois Münster, je vois Colmar. Mais dans quel état les Allemands nous les laisseront-ils? Ils n'ont rien épargné de Metzeral qui est en ruines... *Tout va bien.* Telle est la conclusion textuelle de la conférence que le général de Maud'huy est venu faire aux officiers de la brigade, et à laquelle je viens d'assister. Quand de tels chefs ont la confiance la plus entière, on est heureux de la partager; il s'agit seulement de faire provision de patience. »

Mme Klippel et Mme Schlumberger sont toujours à Bâle, attendant impatiemment de pouvoir retourner à Mulhouse. Le retour à la patrie coûtera bien cher aux Mulhousiens, mais ils sont prêts à tous les sacrifices, même à voir leur ville brûlée, pourvu que le drapeau français flotte sur les cendres. Ils ne doutent pas de la victoire ceux-là : nous recevons de Strasbourg une invitation pour juillet 1916.

Vendredi 30 juillet. — Nous entendons le canon, dans le lointain, du côté de Bâle. Ce n'est pas le canon suisse, celui-là, c'est le nôtre, celui des Vosges. Comme cela nous rapproche de la guerre et de la France !

Nous quittons notre chalet de la montagne pour nous transporter en ville à l'Hôtel Bellevue. Notre altitude me faisait mal.

Il n'y a pas d'Allemands à notre hôtel. Mais, ce soir, nous avons vu arriver trois Turcs, dont un

officier si énorme qu'on a dû le réformer, ils disent que nous serons bientôt maîtres des Dardanelles et qu'ils ne seront pas longs, eux, à demander la paix.

Dimanche 1er *août*. — Un an écoulé. Déjà un an que, là-bas, à Gérardmer, nous assistions à la mobilisation des soldats... et à la fuite des civils.

Quelques-uns, aux armées, se disent sûrs de la fin de la guerre pour décembre... Quel beau Noël nous aurions !

Il fait un temps superbe, partout des robes blanches à ceintures de couleurs. Un orchestre dans le jardin public joue des valses ; comme cela détonne au milieu des souffrances qu'endurent les pays voisins ! On voit beaucoup de jeunes hommes ; qu'est-ce donc que cette mobilisation suisse dont on a tant parlé? On voit bien, il est vrai, quelques officiers, tout fiers de leurs uniformes, et qui donnent le bras à de jeunes beautés vêtues de couleurs voyantes. Ces couleurs me choquent les yeux, après le noir de chez nous. Cette ville-ci est jolie, avec ses vieilles maisons dont presque tous les balcons sont fleuris de géraniums rouges et d'hortensias roses. Pas de cris, jamais de querelles ; la foule circule tranquille ; les enfants jouent ; le lac est bleu, exquisement. Bêtes et gens, tout a l'air heureux. Que manque-t-il à ces Suisses? Un grain de folie ? Je ne sais pas.

Il y a, au Musée, de jolis tableaux. Des petits paysages de Meuron et de Dubois, très remarquables de sentiment et un peu anciens de facture, ce qui leur donne du charme.

Mardi 3 *août*. — Nous avons passé notre journée

à Berne. La ville est belle, avec un cachet d'art tout spécial, mais elle est gâtée par l'affluence des Allemands, qui s'y sentent visiblement chez eux. On ne voit qu'eux. Les magasins sont très allemands. Dans toutes les vitrines, des portraits de Guillaume et de ses généraux : « Notre Hindenburg » ; point de Joffre. Dans les rues, les officiers singent la démarche arrogante et raide des officiers allemands. Dans notre train, nous avions eu la compagnie d'un capitaine dont les sympathies n'étaient pas pour la France. A Berne, on est très monté contre les Neuchâtelois, qu'on accuse d'avoir crié trop haut leurs sympathies françaises, mais ici on crie plus haut encore des sympathies allemandes. Lors de la mobilisation, un régiment neuchâtelois et un régiment bernois s'injuriaient, les uns criant : « sales Prussiens » et les autres : « sales Français ». Aimable harmonie ! Victor Hugo écrivait un jour : « La Suisse trait sa vache et vit paisiblement. » Un vent de discorde a soufflé sur ces paysages champêtres. Les ours, du moins, s'en moquent. Ils sont toujours bien aimables, mais on a honte de leur donner de si belles carottes quand tant de gens souffrent de la faim...

Un Hollandais de nos amis, bien placé pour être renseigné, ne paraît pas croire que la France sera victorieuse et sa confiance en la force allemande reste absolue. Après la Marne, le ministre d'Allemagne, le baron Romberg, redoutait la victoire française. Depuis quelques semaines, et après une visite au front russe, il ne cesse de dire que la France sera battue d'ici peu.

Au fond, il semble que la Hollande ait aussi peur

de la victoire des uns que des autres, car elle imagine que, si l'Allemagne avait le dessus, elle dévorerait jusqu'aux pays bataves dans sa fringale, mais que si la France était en mesure de dicter ses conditions, elle prendrait l'Escaut pour le donner à la Belgique. Les Hollandais sont loin d'avoir des sentiments bien fraternels pour les Belges, et ils prétendent aimer fort la France, pourtant. Ils sont suffoqués quand nous leur reprochons de ravitailler l Allemagne, et assurent que la campagne de presse de nos journaux est une infamie.

Le Luxembourg passe pour très français, sauf la jeune grande-duchesse, qui, elle, est très allemande et ne s'en cache pas. Le ministre de Luxembourg ici, a dit : « Pendant le séjour d'un mois que fit l'Empereur en Luxembourg, je craignais tout le temps un assassinat. »

M. Beau, notre ambassadeur à Berne, croit que la guerre finira par une cote mal taillée et que l'Alsace nous sera rendue en échange d'une colonie.

Un peu avant la déclaration de guerre, on demandait un jour au ministre d'Autriche s'il croyait que la Serbie accepterait les vexations de l'Autriche ; il répondit vivement : « J'espère bien que non. » — « Alors, reprit son interlocuteur, c'est que vous désirez la guerre ? »

Au consulat, où nous sommes allés faire viser nos passeports, nous avons rencontré trois braves prêtres belges, dont l'un lisait *J'accuse*, et disait aux deux autres : « Cette lecture me réconforte. »

Mercredi 4 août. — La séance de la Douma est importante. Si seulement la guerre peut amener en

Russie le triomphe de l'élément libéral, elle n'aura pas été en vain.

Le billet de 100 francs français perd de plus en plus : 7 francs déjà.

Vendredi 6 août. — Nous voici en France depuis ce matin, après d'interminables arrêts aux douanes. Dans les environs de Paris, nous avons vu toutes les moissons terminées et le blé en gerbes. C'est une belle note pour le féminisme. Malheureusement, dès l'arrivée dans nos gares, on est frappé du manque d'ordre qui règne chez nous. On sort par les portes réservées aux entrants ; on traverse les voies malgré les objurgations des employés.

Paris est presque vide, et un peu lugubre. Il pleut et il fait sale. Chaque fois qu'on revient ici, il semble qu'on retrouve un visage qui s'est attristé et vieilli.

Eaubonne (S.-&-O.). Samedi 7 août. — Nous sommes venus ici hier pour passer un mois chez nos parents. Nous avons fait le voyage avec Véga toujours intéressante et aimable. Ses deux fils se sont battus admirablement et ont été cités à l'ordre du jour.

Elle craint que le général Maunoury ne demeure aveugle. Quand on lui parle de ses yeux, il répond : « Ne me plaignez pas ; j'ai *vu* les Boches f... le camp à la Marne ; je n'ai plus besoin de rien voir. »

Véga pense, comme nous, que la victoire des Alliés est chose mathématiquement certaine. En attendant, Varsovie est tombée, et les Russes se font battre.

Nous sommes sans nouvelles du grand ami de Philippe depuis plus de huit jours, et un peu inquiets.

Charles est venu nous voir pour le thé, il ne boite presque plus. C'est chez la duchesse d'Uzès, près de Rambouillet, qu'il est soigné, et très bien soigné : la duchesse et sa fille, la duchesse de Luynes, gâtent leurs malades et les traitent en invités. Elles sont tous les soirs en grande toilette pour présider la table des officiers et ils ne voient chez elles que des personnes fort intéressantes et très au courant des questions extérieures, surtout des questions anglaises. La baronne de Fougères est toujours pleine d'esprit et d'entrain. Philippe avait autrefois rencontré en Suisse sa fille, alors toute jeune, espiègle et déjà fort belle, à qui de brillantes destinées étaient réservées.

Mercredi 11 août. — Que va-t-il advenir des Russes? Question angoissante du moment. C'est un carnage sans pareil, là-bas. Cette malheureuse et sublime infanterie russe se fait écraser pour pallier au manque de munitions. Pauvres gens héroïques !

Et ici, pendant ce temps, dans cette maison jolie, tout est riant et gai, plein de fleurs. Aux alentours, dans les champs, on ramasse déjà les pommes de terre. Ce sont des garçons de dix à douze ans et des femmes qui font les récoltes. Les pommiers sont couverts de belles pommes rouges, et leurs branches ploient presque jusqu'au sol, sous un ciel superbe, où courent de gros nuages blancs qui s'amoncellent et font les teintes les plus douces. Il n'y a encore que le ciel de France !

Les zeppelins ont de nouveau bombardé la côte anglaise, en faisant des victimes. Est-ce ce qui cause l'activité de nos avions? Toutes les cinq

minutes, on entend ronfler les moteurs. Peut-être craint-on les zeppelins sur Paris, par ces nuits de lune dont la clarté les sert.

Deux charmantes jeunes femmes qui s'occupent du ravitaillement des trains de permissionnaires à Argenteuil sont venues prendre le thé. Elles parlent avec enthousiasme de la bravoure et de la gaieté de ceux qui repartent au front, et qui se moquent des civils, « peu rigolos » à leur avis. Ils passent dans des trains pleins de fleurs, pleins de chants. C'est ce moral qui nous donnera la victoire.

Freddy est venu nous voir. Il a une superbe mine. Qui sait si, après tout, cette génération de la guerre ne sera pas plus forte, du fait de cette saine vie de grand air ? Il nous a raconté « ses campagnes ». Il a été très près de Mulhouse, et, à Thann, la beauté de l'Alsace l'a absolument saisi. Hélas ! qu'en restera-t-il ? Il a été ensuite dans les Vosges, où il a rencontré beaucoup de nos amis sous les ordres desquels il a servi. Le commandant Méquillet est à présent lieutenant-colonel. D'autres sont morts, que nous avions vus cet hiver, si gais, si braves...

Vendredi 13 *août*. — Les Russes se défendent avec un tel acharnement que je doute de voir beaucoup d'Allemands sortir de la Pologne où les ont conduits Hindenburg et Mackensen.

Lundi 16 *août*. — Épouvantable orage de grêle. Pauvres récoltes !

On parle à Paris d'envoyer les officiers d'état-major remplacer au front les officiers de troupes, et vice versa. L'excellente mesure !

On raconte que la rupture est faite entre la Bulgarie et la Turquie, mais je ne sais s'il faut y croire. Ces Bulgares sont fort capables de nous tromper sur leurs véritables intentions, et il ne me paraît pas que notre diplomatie soit de force à leur tenir tête. Souvent on écarte ceux qui pourraient le mieux réussir. C'est ainsi que l'année passée, notre Gouvernement eut peur de laisser aller, chez Ferdinand de Bulgarie, un grand seigneur français, son ami intime, qui ne demandait pas de mission officielle, mais seulement une autorisation de s'absenter de France pour trois semaines, car il était mobilisable. Le duc de... se faisait fort, pourtant, de revenir avec l'adhésion de Ferdinand en poche. On a cru mieux faire d'agir autrement. Ce n'est guère adroit. Et le comble, c'est que beaucoup de gens, malgré les journaux, ne sont plus sûrs que la Bulgarie veuille marcher avec nous. Le duc qui, depuis, se bat, et très gaillardement, dans le Nord, est, paraît-il, fort soucieux et ne sait trop si l'ami de la veille sera celui du lendemain...

Une jolie histoire : M. P... a installé dans son hôtel de Paris, une ambulance confortable. Il en a les moyens, étant Juif, et, (qu'on lui pardonne) quelque peu Allemand d'origine. Un beau matin, il s'avance vers un blessé, tout « frais émoulu » des tranchées, avec de royales entailles dans la peau : « Ach ! comment allez-fous, mon prafe ? » Et le soldat de s'écrier : « Oh ! mon Dieu, je suis prisonnier. »

Mercredi 18 *août*. — Freddy repart ce soir, et il fait avec sa jeune femme et son charmant petit garçon, une dernière promenade à travers champs;

Pour celles qui restent, que ces départs sont tristes.. !

Et la pauvre Marthe, elle que j'ai vue longuement ce soir, et qui a attendu son mari tout le jour, hier ! Elle avait mis les petits plats dans les grands, s'était fait onduler, et sa mère avait combiné un entremets des plus rares pour cette fête de revoir enfin un fils chéri. Les enfants étaient tout de frais vêtus... et l'absent n'est pas venu.

Voici que les autorités locales de Wesserling sont hostiles à notre projet de fonder là-bas, en terre d'Alsace, un Foyer du Soldat. Pourtant nous avions toutes les autorisations militaires et, grâce à Jean-Léonard, l'encouragement du général de Maud'huy ; les Foyers ne font pourtant que du bien aux soldats, les écartant des cabarets, moralisant, assainissant les cœurs, les consciences et les corps. « A quoi bon créer un Foyer spécial, quand tous les foyers alsaciens sont ouverts à nos soldats » a dit le général Séret !

Nous sommes allés voir cet après-midi Mme de Wegmann, qui a le plus chaud des accueils et me rappelle un peu ma grand'mère. Elle nous a fait faire le tour de son jardin où les fleurs et les légumes vivent en excellente harmonie. Les bordures de chrysanthèmes y encadrent des choux frisés et les betteraves rouges d'Alsace y côtoient les reines-marguerites rosées par les derniers rayons du soleil couchant. L'odeur y est exquise. Ce jardin est une merveille d'art.

La flotte allemande est près de Vilna. Quant aux affaires, en Russie même, bien malin qui y comprendrait goutte. Les Russes ont-ils l'intention d'attirer les Allemands jusqu'en Sibérie?...

Dimanche 22 août. — Hier soir nous sommes allés faire quelques courses à Enghien. Le petit lac était joli. Il y avait beaucoup de permissionnaires sur les rives, quelques-uns en civil, mais si aisément reconnaissables avec ce nouveau visage que la guerre leur a fait à tous. Assis pensivement sur les bancs, ils semblaient... s'ennuyer un peu, bien que poliment, sans vouloir le montrer. On sentait que leur âme était ailleurs. La guerre, cela excite, cela agite ; c'est l'imprévu, c'est l'inconnu... Je comprends mieux, depuis que je les ai vus, leurs joyeux retours au front. Loin de là-bas, ils se sentent dépaysés, ces hommes. Peut-être, à présent, pensent-ils que la lutte est l'élément naturel de toute existence.

Le casino est transformé en hôpital de la Société de Secours aux blessés militaires. C'est la sanctification.

Nous avons vu les dessins que fait Jacques, prisonnier en Allemagne. C'est vraiment étonnant ce qu'il peut faire, avec sa main gauche encore, car il ne peut se servir de sa droite depuis sa blessure ! Il y avait le village où il est interné, et qui est joli et riant, et des copies de cartes postales, de vieux missels.

Nous lisons dans une *Revue* un article sur les atrocités commises par les Allemands au début de la guerre. Rien ne dépasse en horreur leur conduite envers les civils russes. Et cet Empereur, du haut de son balcon, à Potsdam, faisant un tel appel à la haine contre les Russes, ce peuple qu'il accuse d'avoir poussé à la guerre. Et ces horreurs calculées pour faire croire que c'était la Russie qui avait déclaré les hostilités, et pour exciter les populations.

Ah ! là encore l'Allemagne trouvera-t-elle sa juste punition? En attendant elle occupe la Lithuanie, la Courlande et la Pologne russe presque tout entière.

Le général Michel a passé tout près d'ici, en plein champ, une revue de 15.000 hommes. Il y a eu remise de quatre drapeaux et de décorations.

Lundi 23 *août.* — La flotte russe a coulé, dans le golfe de Riga, un cuirassé allemand (le *Moltke*), deux croiseurs et quatre sous-marins. Le reste de la flotte allemande s'est enfui.

J'ai plusieurs cartes de prisonniers auxquels j'ai envoyé des paquets et qui n'ont rien reçu.

Mercredi 25 *août.* — Charles a toujours des histoires amusantes à raconter. Hier, donc, il allait se faire photographier dans l'auto du docteur Broca, et à côté du docteur. Le conducteur était un drôle de petit chauffeur en casquette qui les menait à une allure de cauchemar. Arrivé à l'hôpital, le chauffeur descend, prend les ordres et repart. A ce moment, Charles s'aperçoit qu'il porte une petite jupe noire en velours, et s'en étonne. Il demande au docteur à quel titre le chauffeur est mobilisé : « C'est la marquise de L... », lui répond Broca, « elle a mis son auto et sa personne au service de la Croix-Rouge, et c'est moi qui en bénéficie. »

Un percepteur de Saint-Quentin a pu obtenir quelques jours de congé ; les Allemands l'ont laissé partir. Il est en ce moment à Paris, où il raconte que les Allemands ont organisé toutes choses à Saint-Quentin comme s'ils devaient y rester toujours : des marchands sont venus s'y établir, des concerts mili-

taires y sont organisés, des parterres de fleurs ornent la ville. Les enfants y sont éduqués à l'allemande. On leur apprend à saluer les officiers, à descendre du trottoir pour leur laisser la place. Tout a été dressé très vite, en fait de taxes, contributions. Pour comble, un train direct a été organisé : Lille-Lodz. Quel bluff !

On devient très optimiste. Et on parle d'une offensive générale sur tout notre front pour septembre. En Alsace, il paraît que nous avançons, bien que les communiqués n'en disent rien. La nouvelle armée anglaise, celle de Kitchener, est excellente.

Je copie quelques passages du carnet de route de Jacques, relatant les circonstances dans lesquelles il fut blessé en 1914 à Mesnil près Baccarat :

« 26 *août* 1914. 7 *heures du matin*. — Une compagnie « allemande étant signalée, j'ai ordre de prendre « position. Dans un chemin creux se trouve la section « de J... J'installe une section à droite, mais de suite « arrive un premier obus, un peu à gauche. L'ennemi « étant à 1.400 mètres, rien à faire. Je commande : « Démontez, amenez, et à couvert dans le chemin « creux. » A peine y sommes-nous que... pan, je « tombe en avant, frappé en pleine poitrine. Adieu « ma femme, mes enfants !.. A côté de moi tombent « mon capitaine, tué ; Rey, tué ; quatre blessés. Je « ne suis que blessé. Je me relève et réussis à gagner « la cure, organisée en ambulance, qui est à 100 mè- « tres de là. J'y arrive, non sans avoir été encore « une fois renversé par un obus, qui du moins ne « m'atteint pas. On me déshabille : une balle d'obus « est entrée au-dessus du sein droit, a pénétré ensuite

« dans le bras droit, au-dessous et au-dessus du « coude, et y est restée. Cette dernière blessure « saigne fort, et elle est douloureuse, les nerfs du « pouce et de deux doigts étant coupés ; le trajet « dans la poitrine a heureusement épargné le pou- « mon. Merci, mon Dieu.

« Après pansement, on me monte dans une « chambre à deux lits. Baudiot vient me voir et « me dire adieu. Il doit prévenir le major et me l'en « voyer, car, à la cure, il n'y en a pas.

« Journée de bataille. Le pauvre bataillon est bien « mal engagé et doit beaucoup souffrir.

« 7 *heures du soir.* — La fusillade cesse. On frappe « à la porte. Des voix allemandes. Nous sommes pri- « sonniers. Mais du moins on nous laisse dans nos « lits, protégés par la Croix-Rouge.

« 9 *heures.* — On entend la charge, des cris, des « coups de fusil, puis tout rentre dans le silence.

« 10 *heures.* — On amène un capitaine allemand « blessé. Je le fais mettre dans ma chambre.

« 27 *août.* 5 *heures du matin.* — Grand brouhaha « en bas. Puis le curé vient me demander si je veux « descendre pour essayer de me faire entendre. Ce « sont les Français qui reviennent et veulent fouiller « la maison. Je descends péniblement, en chemise « et pieds nus, pour me trouver nez à nez avec un « officier français, revolver au poing, qui tempête, « les yeux hors de la tête. Je lui dis qui je suis, ce qui « ne l'empêche pas de continuer à me tenir sous le

« canon de son revolver, et je lui demande de nous « envoyer un major, car les blessés n'en ont pas « encore vu. Il le promet et repart, mais c'est un « major allemand que nous verrons arriver six « heures plus tard, l'ennemi ayant pris, perdu, et « enfin repris le village.

« A 9 heures, la bataille avait recommencé de plus « belle. Tout flambait autour de nous.

. . . .

« Nous passons ainsi toute la matinée, pensant « à chaque instant voir éclater un obus sur nous. « Conversation intéressante avec le curé, sur des « sujets religieux.

« Les Allemands ayant derechef conquis le village, « nous recevons dans l'après-midi, malgré le bombar- « dement, la visite d'officiers bavarois, fort étonnés de « m'entendre parler allemand.

« 6 *heures.* — Nous partons pour Baccarat sous « la pluie et toutes lanternes éteintes, car la route est « sous le feu des canons français.

« 11 *heures.* — Arrivée à Baccarat. Je couche à la « caserne, dans un lit sale. Bientôt, on nous fait dire « que nous allons partir pour Sarrebourg, couchés « dans un fourgon, sur de la paille. Nous sommes « trois officiers et trente soldats français blessés, « dont quelques-uns grièvement.

. . . .

« Nous nous sommes étendus tant bien que mal « dans ce fourgon, comptant n'y passer que deux « heures. Nous avons roulé toute la nuit, et, à « 8 heures du matin, nous passions à Strasbourg, où

« nous espérions nous arrêter, mais on nous apprend « que nous irons jusqu'à Ulm.

« Toute la journée, voyage à travers la Forêt « Noire, puis, de nouveau, une longue, longue nuit ».

« 1er *septembre.* — Arrivée au lazaret de Weingarten, où nous sommes deux cents blessés, tous « Français. Les médecins des troupes de réserve nous « soignent bien. Ils nous autorisent à faire venir, du « dehors, un peu de beurre, de chocolat, de confiture et de jambon.

« Mes blessures de la poitrine se cicatrisent vite. « Celle du bras reste douloureuse.

« ... Ce que je ne puis mettre dans ces notes ce « sont les moments passés à penser à mes chers « absents. Et ces moments sont nombreux. »

Pauvre et glorieux Jacques !

Vendredi 27 août. — Les cigognes, les jolies cigognes d'Alsace ont à souffrir aussi. Dernièrement quelques soldats bavarois ayant aperçu de blanches ailes au ciel, crurent à un avion ennemi, et mitraillèrent les gracieux oiseaux qui attendront sans doute, pour y revenir, que la douce terre de France soit propice à l'Alsace.

Voici que Ribot propose la suppression des bouilleurs de cru, les alambics particuliers étant remplacés par un alambic municipal, ce qui supprimerait la fraude. Si ce projet est voté, ce sera un beau triomphe que la guerre seule aura pu amener.

A la Chambre, Viviani a fait un admirable discours.

Brest-Litowsk est entre les mains des Allemands.

Qu'ils s'enfoncent donc là-bas !.. Les Russes ne reculeront peut-être pas jusqu'à Port-Arthur.

Cet après-midi, nous avons entendu de fortes détonations, suivies de violentes canonnades, et nous avons vu l'éclat des bombes au-dessus des arbres du parc. Le soir, on apprenait par les journaux que cinq bombes avaient été lancées sur Montmorency.

La séance de la Douma restera un événement historique. Pour que le Gouvernement ait laissé les députés libéraux parler avec tant d'autorité et de liberté, il faut qu'il se soit senti dans une passe bien difficile, mais cela même peut offrir des dangers là-bas ; on aurait mieux fait de les laisser parler plus tôt et, maintenant, peut-être ne faudrait-il pas trop en dire.

•

Jeudi 2 septembre. — Nous sommes rentrés hier à Paris. Odile est venue dîner avec nous. Elle revient de la Panne, où elle a soigné, pendant deux mois, Belges et Anglais. L'endroit est terrible ; les bombes passent, dans le ciel, au-dessus de l'hôpital, dont les vitres tremblent tout le jour, et quelquefois se brisent. Les infirmières, Anglaises et Belges pour la plupart, ne se couchaient qu'habillées dans la crainte de voir arriver les Allemands. La nuit, les grands projecteurs allemands, anglais et belges éclairaient fortement ainsi que des fusées ; c'est une illumination sur les dunes. Un soir, Odile a pu sortir et voir ce spectacle, jusqu'à minuit. Il y a, là-bas, beaucoup de moustiques et de mouches charbonneuses, car les environs sont absolument sales, depuis le temps que dure cet état lamentable

de choses. Il y a eu épidémie de cholérine, et la viande, souvent, est gâtée. La reine des Belges est là, aimable et simple, avec un petit polo sur les cheveux, et dans un caoutchouc brun. Elle a félicité Odile qui avait chanté devant elle pour les blessés.

Un de nos amis nous lit une lettre d'un prisonnier, qui montre à quel point on manque de nourriture dans certaines parties de l'Allemagne. Les gardiens des camps en viennent à mendier du pain à leurs prisonniers Il y en a qui *pleurent* en disant que leurs femmes et leurs enfants meurent presque de faim. Il y a des tout petits qui viennent jusqu'auprès des camps pour en ramasser les miettes et les détritus!

Une lettre des Vosges nous dit : « Nous attendons les événements avec courage et espoir. Vous devez être au courant de la chose. » Est-ce l'attaque projetée? peut-être déjà commencée, après avoir été attendue si longtemps ? J'espère que nous avons beaucoup de munitions. Il en a manqué le 9 mai, lors de l'attaque d'Arras: à 10 heures du matin, et lorsque tout était prêt pour l'offensive (car l'artillerie avait fait sa besogne et balayé le terrain), tous nos soldats en rangs s'élancèrent de leurs tranchées. Ils avancèrent, prirent la première ligne ennemie, puis la deuxième ; ils arrivaient à la troisième, les Allemands commençaient à fléchir... soudain, arrive un ordre du grand quartier général. Il n'y avait plus, jusqu'au soir, que quarante coups par pièce à tirer. C'est là le fait terrifiant,.. les munitions manquaient, et cela seul nous empêchait de percer. A sept heures du soir, les renforts allemands étaient arrivés.

Nous avons rencontré, chez une amie, un Améri-

cain germanophile (il y en a beaucoup) et un Espagnol francophile (il y en a quelques-uns), qui tous deux, arrivant d'Allemagne, déclarent l'aspect de Berlin très changé en ces derniers mois, et qu'il y règne une morne tristesse. Dans tout le pays sévit une terrible misère.

La fuite des malheureuses populations polonaises et ruthènes devant les armées allemandes est quelque chose d'épouvantable. Beaucoup meurent en route. Ceux qui fuient leurs maisons en feu sont poursuivis par les cavaliers allemands, jetés meurtris dans les fossés. Quel martyre que celui de la Pologne ! Quand on songe à tout ce qu'elle a déjà souffert, on se demande quelle est la malédiction qui s'attache à son nom ? Ah ! que ceci soit enfin sa dernière épreuve, et qu'au prix de tant de sang et de tant de douleurs, elle achète enfin la liberté et la paix !

Lundi 6 *septembre*. — Une jeune femme de la zone des armées se trouve, à la suite d'une trop vive sympathie d'un officier anglais, dans une situation... embarrassante. On s'entremet pour arranger les choses. Le mari revient, tout rentre dans l'ordre. Et la belle-mère de s'écrier : « Tout cela est parfait, mais cet enfant, quand il naîtra, ne va-t-il pas parler anglais ? »

Delcassé aurait déjà ses plans, au sujet du bassin de la Sarre et de la rive gauche du Rhin. Il ne faut pas de paix boiteuse.

Les communiqués continuent à annoncer de très violents combats d'artillerie. Et voici l'anniversaire de la victoire de la Marne. Un an déjà !

Il paraît qu'à présent on est bien préparé. On a

des hommes et des munitions en quantité, pour une attaque sur tout le front.

Mais, aux Dardanelles, une offensive des Anglais a de nouveau échoué, il y a quinze jours, parce qu'ils n'avaient pas vu que, derrière les quelques bataillons turcs qui se battaient, il n'y avait plus rien.

Mercredi 8 septembre. — Nous sommes allés au Pathéphone, avenue de l'Opéra, où, après bien des auditions d'hymnes nationaux, de valses et d'airs d'opéra, nous nous décidons à acheter un superbe appareil qui fait un bruit assourdissant, mais qui procurera des heures agréables à nos soldats et à nos blessés des Vosges. Nous faisons un choix de beaux disques.

Il fait un air exquis, et il y a beaucoup de monde sur les boulevards. Dès qu'on est depuis quelque temps à Paris, on recommence à l'aimer, pour son charme infini, auquel s'ajoute maintenant un sentiment d'inquiétude pour les dangers qu'il peut courir.

Beaucoup de magasins sont fermés, et, dans les devantures des grands couturiers encore ouverts, les modèles sont en noir. Liberty expose de grands manteaux noirs à grosses fleurs blanches, et Babani, des kimonos où le noir et l'or alternent, et font penser aux deuils antiques. Oui, hélas ! ainsi que répondait cet hiver, à deux personnes marseillaises, un soldat qui les entendait discuter sur la couleur à la mode : « Ce sera le noir, Mesdames, n'en doutez pas. »

En dépit des deuils, c'est chez tous le même ardent espoir. Nous avons tant d'hommes, tant de munitions, tant de canons, qu'il semble bien

que la percée est sûre. On ne donne plus de permissions aux soldats, et même des permissionnaires encore en congé ont été rappelés par dépêche. On a fait des tranchées où des chevaux peuvent circuler, et où il y a des rails et des wagonnets installés dans des sortes de boyaux pour l'évacuation plus rapide des blessés. Il paraît qu'à Belfort il y a des troupes noires en quantité.

Marguerite nous a montré des photographies de la tombe de Gérard. Il repose dans le petit cimetière de Gascheney : une clairière environnée de sapins, arrangée par les alpins, avec un portique, une barrière et des croix en bois rustique. C'est touchant de voir cette petite table avec la photographie de Gérard, sa croix de guerre d'un côté, et, de l'autre, un bouquet de blanches reines-marguerites. Ses deux ordres du jour sont inscrits sous son portrait. Ah ! les mères peuvent supporter leur douleur quand elles ont donné à la Patrie des fils si braves !

Ce soir, nous allions à Courbevoie. Le soleil était tout rouge derrière la statue de la Défense de Paris en 1870, qui se dresse sur l'affût de son canon. C'était comme un défi donné à l'ennemi. Quelques poilus en bleu horizon (de ce bleu horizon si lavé, si déteint) étaient assis au pied du symbole de pierre, les yeux perdus, très loin...

Jeudi 9 septembre. — Nous sommes allés, ce matin, visiter aux Champs-Élysées le siège central du dépôt des éclopés. C'est très vaste et superbement ordonné et agencé. Tout est rangé, dans un ordre parfait, sur de grandes étagères : le linge, les provisions, les livres, les jeux et les affiches. Il y a de

tout et cela rend d'inappréciables services. Quand on songe à ce qu'étaient les dépôts d'éclopés au début de la guerre, on éprouve une grande reconnaissance pour Mlle Javal et Mme Odier qui ont fondé l'œuvre.

. . . .

Gérardmer, 10 septembre 1915. — Nous sommes partis à sept heures du matin pour les Vosges, dans un train rempli d'officiers revenant de permission. Dans notre compartiment, un colonel, un capitaine et deux sous-lieutenants qui regagnent les environs de Nancy.

Sermaize nous apparaît avec ses maisonnettes neuves. Les bons « Quakers » y ont bien travaillé. Sur un grand bac, échoué le long de la rive, une famille est installée. Elle y a transporté ses meubles : un homme se prélasse dans un grand fauteuil de velours rouge ; les petits, assis par terre, font signe au train de la main. Ce serait un tableau à reproduire comme réclame pour « Le bon gîte ».

Le train marche bien, sans secousse. Nous évitons Commercy où la ligne est sous le feu des batteries allemandes, descendons jusqu'à Gondrecourt. A Nancy, train bondé pour Épinal. Nous voyageons avec Hansi, toujours le même, avec son allure de bon géant, taciturne et dégingandé. Mais le pioupiou de 1914 est aujourd'hui sous-lieutenant et décoré.

A Laveline, au lieu de l'auto que nous espérions y trouver, c'est une toute petite voiture à un cheval qui nous attend. Nous nous y empilons à cinq, avec nos bagages, et faisons, cahin-caha, 20 kilomètres dans la nuit.

Arrivée à la villa dans une obscurité profonde.

Chacun y dort, les fermiers ne nous attendaient que le lendemain. Et c'est une surprise peu agréable de trouver la maison toute noire, les fenêtres grandes ouvertes, une saleté épouvantable. Les officiers que nous logions se trouvant fort bien chez nous, sont partis au dernier moment. Rien n'a été remis en ordre. Les parquets se ressentent du passage des bottes boueuses et j'étends des serviettes à terre pour ne pas y poser les pieds.

Oh ! la tristesse de cette villa au retour, et le cauchemar de la guerre qui vous étreint !

11 *septembre*. — Nous sommes réveillés par le bruit du canon dont les coups alternent avec la fanfare des alpins entendue dans le lointain. Cela « sent le front ». Ceux qui n'y ont jamais été ne peuvent comprendre ce que c'est : mélange d'attente, d'angoisse, de vie intense et de mort.

Grand nettoyage toute la journée, à l'eau et au savon noir. Je descends au jardin chercher un peu de calme. Les petits bouleaux de l'entrée, brisés, pendent tristement ; au fleuriste, tout est cassé : bancs, chaises, tables et fauteuils. Notre pont est démoli.

Au chalet voisin, on a forcé les portes, mis tout sens dessus dessous, volé jusqu'aux tabliers des femmes de chambre. C'est la guerre : ne nous plaignons pas trop.

Voici quelques fleurs encore, des bégonias qui sont beaux. Les capucines sont flétries, signe des pluies de cet été. Il paraît que l'on n'a jamais vu pareille humidité.

Je cause longuement avec le fermier qui me conte

les nouvelles locales. Il me donne un petit morceau de la toile de l'avion français descendu il y a quelque temps par un aviatik, près du Saut-des-Cuves. Je serre avec émotion la précieuse relique qui va prendre place dans mon livre de souvenirs. Près du pauvre cadavre de l'aviateur on n'a trouvé que deux fusils mousquetons, tandis que les taubes ont tous des mitrailleuses à bord. Toujours, hélas ! la même imprévoyance... Il paraît qu'à Metzeral, le 20 juin, nous avions percé les lignes — du moins les soldats le disent. — Mais on manquait de renforts. Nos alpins deviennent féroces ; exaspérés par les Boches, ils ne font plus de prisonniers et la lutte devient toujours plus âpre. La position du Linge est effroyable à tenir. Jour et nuit, nous y sommes bombardés à outrance. Les contre-attaques allemandes sont continuelles. Nos poilus tiennent tout de même ; bien peu se démoralisent et ceux-là qui se plaignent marcheront les tout premiers.

12 *septembre.* — Un temps splendide, un ciel d'une pureté parfaite. Gare aux taubes. L'un d'eux a passé ce matin, sans doute avec l'intention de bombarder la sortie de la messe. D'autres ont été arrêtés à la Schlucht, comme ils tentaient de traverser nos lignes.

J'ai eu dans l'après-midi la très aimable visite d'Emilie, notre Présidente de la Croix-Rouge et du docteur Boncœur, et suis bien contente de revoir ces bons amis de la guerre, qui font mentir le méchant proverbe : « Lorrain, vilain ; traître à Dieu et à son prochain. » Je serais bien plutôt tentée d'écrire : « Gentil Lorrain, ami fidèle. »

Aujourd'hui, anniversaire de la victoire de la Marne. A distance, même encore, nous revivons ces heures, l'angoisse, l'espérance, puis l'immense joie.

15 *septembre*. — Nous avons à loger un automobiliste, M. de la Nacelle et le brigadier Cyrille, chef d'usine à Lille ; M. de la Nacelle, qui va souvent près de Munster, nous parle des bombardements de nuit auxquels il assiste : éclatements d'obus, fusées éclairantes, projecteurs. C'est « épatant », paraît-il. La route de la Schlucht, réparée, est en très bon état.

Nous allons aujourd'hui jusqu'à notre ambulance, tout ravis de la retrouver. J'y fais la connaissance d'un nouveau médecin-chef, simple, aimable et franc. Il a en tout cas joliment bien organisé tous les services ; l'ambulance est transformée. Les salles sont cirées avec un beau linoléum rose ; des tables et des drapeaux ornent le milieu de la pièce. Tout est très propre.

L'hôpital d'évacuation, où nous retrouvons Émilie, Minerve et les docteurs est admirable, décoré de jolies affiches, de fleurs, avec cela d'aspect plus militaire. Voici bien des progrès depuis mon départ. Est-ce parce que le nouveau médecin-chef qui a remplacé le docteur Chiffre est un major de carrière ? Il y a moins de laisser-aller chez les infirmiers. Je doute toutefois que les blessés puissent être mieux soignés qu'ils ne l'étaient, ni que la nourriture soit meilleure.

Un capitaine du 152e vient se joindre à nous, remis à peine d'une grave blessure à la mâchoire. Il est tout joyeux de l'attitude de son régiment à

Lassigny. Très optimiste, il nous dit que l'offensive est prise depuis le 10, qu'on veut percer en trois endroits. Il est sûr du succès et fait du bien à entendre. On attend fiévreusement le résultat. Les Allemands ont perdu un monde énorme en Russie. Le capitaine nous raconte qu'il a installé un bridge sur le front, sous les obus. Quand ceux-ci sont par trop fréquents, table et joueurs rentrent dans les tranchées, *quitte* à reprendre la partie à la première accalmie.

Venu l'on ne sait d'où, un bruit court, se propage. On dit que, près d'Arras, nous avons gagné 25 kilomètres...

Le 11e alpins est revenu ici au repos. Je pense avec tristesse au commandant Forêt, en revoyant son ancien bataillon. Il y a de jeunes soldats, de tout jeunes, à l'air martial, à l'œil vif ; ils sont tous admirables, ces gosses. Que cette classe 15 soit la dernière et nous mène à la victoire !

16 *septembre*. — Il fait chaud et lourd. Hier, nous avons passé la soirée avec nos hôtes : M. de la Nacelle et Cyrille. Ce dernier nous parle de Belges qu'il a connus autrefois, et dont certains, avant la guerre, surtout dans la haute société, semblaient tout acquis à l'Allemagne. Quelques-uns, à l'en croire, auraient vu d'un mauvais œil la belle résistance de leur roi, et étaient d'avis de laisser passer l'armée allemande par la Belgique ! Nous remémorons avec M. de la Nacelle nos souvenirs d'Annonay.

Malgré nous, la conversation dévie, revient aux grandes préoccupations actuelles. M. de la Nacelle nous assure qu'en 1912 Millerand avait reçu de du

Paty du Clam le plan complet de la mobilisation allemande, qu'il l'avait montré à Viviani. C'est à partir de ce moment que Millerand se serait montré très énergique pour toutes les choses militaires.

On a beaucoup entendu le canon toute la journée. Les vitres de la villa en tremblaient. On devait entendre en même temps le bombardement du Linge, de Metzeral, de l'Hartmansviller.

Giscard nous fait un grand éloge du général de Maud'huy, qui est adoré de ses troupes. Il venait d'assister à la revue que le général passait au Reichackerkopf des bataillons d'alpins qui ont pris Metzeral. Voyant les hommes au port d'armes : « Voulez-vous bien vous mettre au repos et fumer », leur dit Maud'huy. Lui-même tire une pipe de sa poche, la laisse tomber. Un alpin se précipite, la ramasse : « Garde-la, mon vieux. Tu fumes, hein ? Tu la fumeras à ma santé. » Puis, s'adressant à tous : « Mes braves, vous venez d'être éprouvés, je vous remercie de votre bravoure. Je voudrais bien être à votre tête dans les combats, mais je suis trop vieux. J'aimerais être votre père et je ne puis être que votre grand-père. Les grands-pères, c'est fait pour gâter les petits-enfants, leur apporter quelques douceurs... » On voit d'ici l'enthousiasme.

Lors de la prise de l'Hartmansviller, le fils du sénateur, qui est lieutenant alpin, avait promis 20 francs à chacun de ses hommes qui arriveraient au sommet avec lui, pensant qu'ils seraient cinq ou six. Ils furent quatre-vingts, et cette promesse lui coûta 1.600 francs.

Nous dînons chez le Président de la Croix-Rouge

avec Minerve, les demoiselles de Joannis, les docteurs et Bouchedor. Ce dernier, l'un des meilleurs avocats du barreau de Dijon, vient de plaider plusieurs fois en Conseil de guerre. Il a défendu un soi-disant caporal, qui portait indûment des galons; Bouchedor a allégué que tout bon soldat devait souhaiter d'être caporal, que c'était un excellent sentiment. Il a aussi défendu un soldat qui avait fait venir sa femme au front. Il a parlé de la repopulation; la plaidoirie s'est terminée par un fou rire et l'homme a été acquitté.

Le bruit d'hier persiste à courir. C'est bien 25 kilomètres que nous aurions gagné dans le Nord.

17 *septembre*. — Hier, il paraît que nos artilleurs, pleins d'un zèle un peu maladroit, ont tiré sur des avions français, qu'heureusement ils n'ont pas atteints. Le temps était beau, le soleil engageant, l'officier de garde parti se promener... et il avait emporté la longue-vue, qui permet de reconnaître l'un de nos avions d'un boche!

Ce matin, par contre, je suis réveillée à sept heures par un bruit assourdissant. Ce sont nos mitrailleurs et nos canons qui bombardent un taube. Celui-ci passe au-dessus de nos têtes, et s'enfuit, A trois heures, nouvelles détonations. Deux taubes, l'un derrière l'autre, très noirs contre le ciel bleu, débouchent au-dessus du Phény; ils semblent hésiter, nous survolent, puis se dirigent vers Remiremont. Quelques minutes après — trop tard — deux beaux avions blancs, des nôtres, s'élancent à leur poursuite, tandis que nous voyons apparaître un ballon captif à la droite du Hohneck.

19 *septembre.* — Temps radieux. Il fait un grand calme. Le lac est paisible, le ciel d'un bleu très pâle. On entend quelques cloches dans le lointain. Le communiqué n'annonce que des combats d'artillerie.

Nous allons au culte à trois heures, il y a peu de monde ; ce n'est pas édifiant. L'aumônier militaire parle de l'état de péché dans lequel vit l'homme à la guerre. Cela m'a révoltée. J'ai failli m'écrier : « Vous vous trompez, vous voulez dire la gloire. Parler du péché de ces admirables poilus ! »

Au sortir du temple, nous allons voir les dames Florence, tout heureuses de notre visite. Le frère, l'ancien curé de Stosswihr, est à Mitlach, où il officie en français. En plus des six cents habitants, il a de nombreux soldats comme paroissiens.

Pendant notre absence, ma mère a reçu le général de Pouydraguin, que nous regrettons bien d'avoir manqué. La mère du général est à Schlestadt. Ils ont parlé de l'Alsace. Ces jours derniers nous avons bombardé Turckheim. L'usine électrique qui fait marcher le tramway et permettait de ravitailler les Trois-Épis est anéantie ; voilà pourquoi nous entendions le canon si fort. Le général, qui a eu deux fils tués à la guerre, un troisième amputé, est admirable de calme et d'oubli de soi-même.

20 *septembre.* — Allons, bon, voilà le Gouvernement russe qui renvoie la Douma, ne lui permettant pas de se réunir avant novembre prochain ! Hervé est furieux et je le comprends. Quel gouvernement, et quelle bureaucratie ! Cette guerre même ne les corrige pas. Le tzar aurait cependant grand besoin

de se réhabiliter devant les Polonais, les Juifs et les malheureux déportés en Sibérie.

De notre côté, on ne parle plus d'attaque. Qu'attendons-nous ?

Aujourd'hui, à deux reprises, nouvelles visites de taubes, et Cyrille nous raconte ce soir que l'on vient d'afficher en ville un avis portant ces mots : « Tous les civils et tous les militaires doivent être rentrés chez eux à partir de huit heures. » Il assure à Philippe que c'est sans doute à cause des nombreux passages de troupes. Moi je me demande si ce n'est pas plutôt par crainte des zeppelins.

21 *septembre*. — Je lis dans l'*Écho de Paris* cette phrase admirable : « Le pessimisme pour un civil, c'est la désertion pour le militaire. » Voici qui pourrait joliment bien s'appliquer à notre excellent ami Chausson qui revient de Paris, et en rapporte des nouvelles déprimantes. Le Gouvernement ne fait rien ; c'est la Russie qui nous force à aller de l'avant ; ce sera la Commune après la guerre, etc., etc. Comment peut-on parler ainsi ?

Nous recevons un mot de la Présidente, demandant à Philippe de venir faire sa conférence sur les poètes et la guerre, ce soir même, à l'hôpital d'évacuation. En plus d'une centaine de bleus, on avait réuni toute une belle assistance : infirmières et docteurs sur leur trente-et-un, d'autres encore. Seul le pauvre docteur Boncœur est absent, retenu dans son lit par une crise d'urticaire à la suite d'une piqûre antitétanique qu'on lui a faite après sa chute de cheval, hier au soir.

Des infirmiers se sont offerts pour organiser une

partie de concert. Nous ferons appel à leur concours, l'un de ces jours, pour distraire les éclopés. Philippe me dit en rentrant que sa conférence était « ratée ». Je n'en crois rien. Je sais bien qu'il a fait plaisir aux blessés.

M. de la Nacelle est parti en auto pour une destination inconnue, ce qui ne l'enchante pas ; et, de notre côté, nous regrettons notre hôte. Il a emporté de l'essence pour 3 ou 400 kilomètres et des vivres pour plusieurs jours. Va-t-il rejoindre les troupes du Nord ?

Après le dîner, Cyrille nous joue quelques valses qui faisaient un drôle d'effet au fond de notre solitude, dans ce salon solitaire éclairé par une petite lampe ; l'une d'elles m'a rappelé mes bals d'antan... Que les temps sont changés. Dire que j'ai dansé vendredi dernier un petit boston avec la Nacelle ! J'en ai un peu honte...

22 *septembre*. — Nouveau réveil « à la taube » ; puis, à onze heures, un bruit intense de moteur. Nous nous précipitons au jardin. C'est un avion anglais, un grand biplan, qui vole très bas. On pourrait presque le photographier.

Midi. Deux bombes, puis les mitrailleuses et le canon. Un taube vole au-dessus de la route de la Bresse. On le voit admirablement d'ici. Nos artilleurs visent bien. Un coup le frôle presque et il fait brusquement volte face pour s'enfuir. C'était passionnant à voir. Si seulement on avait pu le descendre ! A mesure qu'il s'en va on entend, toujours plus loin, le canon qui l'accompagne, et l'on distingue, comme une traînée de petits nuages sphériques, les éclatements dans le ciel.

J'accompagne la Présidente en bateau à la villa Monplaisir, où nous apprenons la mort du fils du général de Maud'huy, qui était dans l'aviation. Le jardin de la marquise est plein de fleurs. Les majors, qui habitent la propriété, ont fait planter dans les plates-bandes des sauges rouges du plus bel effet, tandis que le jardinier insistait pour faire pousser jusque sous les fenêtres des betteraves et des choux. Ce projet un peu trop pratique ne plut pas à nos bons docteurs. Mais je me demande ce que dirait la dame de céans en rencontrant sous son hêtre pourpre le docteur G... faisant de la gymnastique en petit caleçon de bain, elle qui ne se promenait dans ces mêmes allées qu'avec des gants de suède blancs.

24 *septembre.* — Hier soir la lune était splendide, si calme et si mystérieuse. Elle s'était levée dans un halo. De l'autre côté du lac, le ciel était couleur de pâle émeraude, et les nuages tout roses.

En allant en ville nous rencontrons Hartmann, en route pour la Bresse où il va visiter des Alsaciens évacués. Il revenait de la montagne, et avait déjeuné dans son propre chalet, reçu par le commandant qui y est installé. La maison est encore intacte, mais il y a, juste devant, un grand trou d'obus où elle pourrait bien glisser un de ces jours. Nous causons longuement. Hartmann est très chic de courage et d'abnégation. Ses belles propriétés, ses usines sont détruites, et il parle de « ses ruines » le sourire aux lèvres. « J'en suis fier », dit-il. C'est très beau.

Nous allons visiter le Foyer du Soldat, où je n'ai pas encore été cette année. Un peu calme, ce Foyer — peu de soldats — et les guirlandes de feuillage,

qui datent du 14 juillet 1914, demanderaient à être remplacées.

Puis je passe chez la sœur Pétronille, tout heureuse, car le général vient de lui faire commande de deux mille masques contre les gaz asphyxiants. Voilà du travail pour ses orphelines.

25 *septembre.* — Il fait gris. Philippe entre dans ma chambre avec une figure longue d'une aune. Il m'annonce que décidément la Bulgarie ne marche pas avec nous. On craint qu'elle ne se mette du côté de l'Allemagne. Eh bien ! qu'importe, nous n'avons pas besoin de ces sauvages, nous qui luttons pour le droit et la justice. Nous nous sentons plus forts sans eux. Les Grecs et les Roumains marcheront avec nous et « rira bien qui rira le dernier ».

On ne voit presque plus de militaires en ville. Les permissions sont suspendues depuis le 20. Il semble que quelque chose se prépare. Le communiqué de ce matin dit que les Anglais ont pris Loos, et que leurs troupes sont en liaison avec les nôtres.

4 *heures.* — Le président de la Croix-Rouge nous annonce que l'on a fait 10.000 prisonniers et percé les lignes allemandes sur une vingtaine de kilomètres de front. Bravo !

Giscard dîne avec nous, apportant le communiqué affirmant notre victoire. Philippe l'embrasse de joie. Quel beau jour ! On se sent léger et si heureux.

26 *septembre, au matin.* — Philippe me donne ce mot qu'il vient de recevoir :

« Cher Monsieur. Je suis heureux de vous confir-

« mer notre succès qui est plus beau encore que « je ne vous l'avais annoncé hier. Quelle joie, et « comme je me rappellerai longtemps votre heureux « mouvement d'enthousiasme ! Voici un document « digne de figurer sur le livre d'or de la ville. Bien « respectueusement à vous, et plein d'espoir et de « confiance. — GISCARD. » Suit l'ordre du jour du généralissime téléphoné dans la nuit :

« Avons percé la ligne ennemie en deux endroits, « Artois et Champagne. Avancé sur ce front de « 25 kilomètres, avec moyenne de 3 kilomètres de « profondeur. Action continue. Environ 18.000 pri- « sonniers, 30 canons pris, informer troupes. »

27 *septembre*. — Le communiqué parle aujourd'hui de 20.000 prisonniers. Tout continue à bien marcher. C'est admirable.

Nous donnons chez nous une petite fête aux artilleurs qui cantonnent à Ramberchamp ; ils sont une quarantaine que Cyrille nous amène. Philippe leur parle et tous l'écoutent avec intérêt : puis je leur lis quelques vers de Déroulède et le *Bleu Horizon* de Rostand, le tout entrecoupé de quelques airs de pathéphone, vin chaud, gâteaux et cigares. Ils sont contents, ces braves, du peu que l'on fait pour eux. Ils sont émouvants par leur reconnaissance. Nous buvons tous ensemble à la prochaine victoire.

Odile a rencontré à Vichy une Américaine, échappée du naufrage du *Lusitania*, et qui resta dans l'eau huit heures, cramponnée à un débris du navire. Quels souvenirs terrifiants !

29 *septembre*. — Journée mémorable, et qui mar-

querra à jamais pour la délivrance de notre cher pays.

Nous partons vers trois heures pour la ville. Au premier poste, le gendarme nous arrête et nous dit :

« 30.000 Français ont percé les lignes allemandes
« et poursuivent l'ennemi. Il y a 10.000 prisonniers. »

Aux « Éclopés », le sourire est sur tous les visages. Chers petits chasseurs qui nous ont donné la victoire, j'ai envie de vous embrasser tous !

Sur le mur de la caserne, l'ordre du jour de Castelnau est affiché : « Trois divisions ont percé. *Non nobis, sed tibi gloria Domine.* » Oui, gloire à Dieu, et gloire à nos admirables poilus ! Nous passons quelques minutes à l'église, pour y rendre grâces, puis rentrons, un peu mélancoliques, dans notre solitude. En ce jour de succès, on aurait besoin de se sentir en famille, parents, amis, tous réunis.

Cyrille nous apporte après dîner l'ordre du jour adressé aux troupes le 14 septembre par le général Joffre. Il est clair, précis, sans phrases vaines, sans mots ronflants. Il exalte l'élan des troupes, leur esprit de sacrifice. Il débute ainsi :

« Le soldat français se bat d'autant plus brave-
« ment qu'il comprend mieux l'importance des ac-
« tions où il est engagé et qu'il a davantage confiance
« dans les dispositions prises par le commandement.
« Il est donc essentiel que les officiers de tous grades
« éclairent dès maintenant leurs inférieurs sur les
« conditions favorables dans lesquelles se produira
« la prochaine offensive des forces françaises. »

30 *septembre.* — Nous avons à dîner la plupart de nos amis et un officier alsacien, interprète de la division. Il vient de passer quinze jours au Linge,

bombardé sans arrêt, et s'étonne d'en être sorti sain d'esprit et de corps. Il habitait l'Alsace, avant la guerre, lui et ses frères avaient pu, je ne sais comment, échapper au service militaire allemand. « Ma mère, nous disait-il, nous répétait qu'elle aurait préféré voir ses cinq enfants morts que coiffés du casque à pointe. »

Nous parlons de l'offensive de Champagne. Puis on discute religion. Bouchedor défend le Pape que le docteur Boncœur attaque, et cela avec une telle animation que l'on ne s'entend plus. Pour couper court, je propose de faire un peu de musique. Bouchedor qui a une fort belle voix chante l'air des Larmes de *Werther*. En chœur, nous entonnons la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*. Le souffle de la victoire nous grise un peu. Fiévreusement nous attendons le communiqué. Un peu trop court. Il nous apprend que notre avance continue. J'espérais que nous aurions pu envelopper les Allemands et leur faire 100.000 prisonniers. Hier soir, le bruit courait que les Bulgares ne marchaient plus avec les Boches. Voilà de beaux alliés, vraiment ! Pour peu que nos succès continuent, nous verrons tous les Balkans déclanchés en notre faveur.

Rien ce soir. On attend dans l'angoisse. La « grande partie » se joue. En sortirons-nous victorieux, ou nous faudra-t-il attendre une année encore?

1er *octobre*. — Je m'éveille inquiète. J'ai pourtant rêvé d'une grande bataille où nous avions le dessus. Je demande le communiqué ; il n'a pas encore paru.

Une lettre de Marguerite nous annonce que Pierre a été blessé en Champagne ; il a eu le bras gauche

traversé de part en part : l'artère a été coupée, mais la ligature immédiate a empêché l'hémorragie et il a pu être évacué sur Paris.

J'ai aussi des lettres de tante Mathilde bien découragée de sentir Bey détruit et ses souvenirs dispersés comme, dit-elle, les feuilles à l'approche de l'hiver. Georges Varenne remercie Philippe de sa conférence qu'il a fort goûtée. Il en réclame d'autres. Il fait gris et froid, il neige à la Schlucht. C'est vraiment trop tôt.

En ville, on assure que trois corps d'armée allemands auraient été anéantis en Champagne.

D'autre part, le communiqué allemand dit que notre cavalerie n'aurait pas pu franchir les lignes allemandes et aurait été repoussée avec de grosses pertes. Que croire ?

3 *octobre*. — Hélas, les nouvelles sont rares et contradictoires ! Est-ce mauvais signe ? On se sent horriblement anxieux.

Cependant l'article d'Hervé intitulé « Heures d'Espoir » est superbe. Nous avons à dîner M. Munier, à qui, par ordre militaire, on vient d'enlever son Foyer du Soldat de Gascheney, près de Sattel, sous le prétexte qu'il est Suisse. Le Foyer marchait à ravir. Les chasseurs étaient enchantés... et tout craque. Ce pauvre M. Munier en est bien triste. Nos officiers n'exagèrent-ils pas en témoignant cette défiance à un Suisse qui, volontairement, s'est mis au service de la France et a montré tant de dévouement ? Le colonel de Lacapelle est bien intransigeant.

Quelques fidèles amis viennent nous retrouver.

On n'a plus la gaieté de jeudi dernier. On s'était réjoui trop vite, et voici qu'il faut de nouveau s'armer de patience.

Au soir, quelques coups de canon.

Le notaire fait la récolte de l'or pour la Banque de France. Les paysans des environs lui en ont déjà porté pour une somme de 30.000 francs. C'est un joli résultat pour ce pays qui est pauvre.

Une carte de Mme de R... célèbre en termes enthousiastes notre victoire en Champagne, et prévoit la fin de la guerre. Hélas ! elle va un peu vite, la chère dame !

4 octobre. — Froid intense, bourrasques de neige. C'est terrible pour nos soldats, cet hiver précoce !

Georgette arrive à une heure ; la pauvre est bien ébranlée par la mort de sa mère. Je suis contente de la revoir, toujours dévouée et bonne. Elle nous dit qu'à Nancy l'on est tout à l'optimisme.

Philippe fait aujourd'hui une conférence à l'inauguration du Foyer des Éclopés. Guirlandes et drapeaux décorent la salle, ainsi que nos gravures encadrées. Le peintre Umbricht a donné une superbe Alsacienne au grand nœud rouge. Tout est réussi, y compris le programme peint par un chasseur artiste. Philippe parle sur ce thème : Pourquoi vous battez-vous, soldats de France ? Il cite, à ce sujet, les pages magnifiques de la lettre pastorale du cardinal Mercier, un opuscule de Ferdinand Buisson, un ordre du jour de Joffre, un article d'Hervé, les paroles prononcées sous les voûtes de Notre-Dame par l'archevêque Herscher à l'enterrement de Déroulède. Tous ces hommes, appartenant à des milieux

si différents, proclament la nécessité de la lutte sacrée. Plus de deux cents éclopés sont là, plus les docteurs, tous nos amis ; chacun félicite Philippe. Marie-Thérèse nous a récité quelques vers et maman a très remarquablement lu *Mots d'Alsace*, de Hinzelin, qui ont amusé les poilus.

5 *octobre*. — J'ai une lettre du général Blazer, qui se remet de ses blessures et qui m'écrit : « Les Allemands, avec toute leur ferraille, ne sont pas arrivés à me casser les os. » Il a eu quinze éclats d'obus dans le corps. Sur la table d'opération il réconfortait un poilu également opéré et qui gémissait. « Et moi, lui dit-il, renouvelant le mot de Montezuma : « crois-tu que je sois sur un lit de roses? »

Il fait froid, un temps de décembre. Hier soir, en portant un ordre près de Munster, Cyrille est tombé dans un trou et s'est foulé le poignet. Il en souffre beaucoup ; le major, à la visite, ne l'a même pas regardé. Et ce pauvre Cyrille n'a pas le droit de consulter un autre docteur. Voilà bien les chinoiseries du service de santé. Si vous tombez sur un bon docteur, tant mieux pour vous, sinon...

L'aumônier, qui vient de Gascheney, a été dire une prière sur la tombe de Gérard. Il y a vu notre couronne.

7 *octobre*. — Le communiqué parle de fortes actions d'artillerie près de Souain. Les Allemands tâchent, à l'aide de gaz asphyxiants, de reprendre leurs positions, mais sans y arriver. Nous aurions envoyé un ultimatum à la Bulgarie, pour la sommer

de se décider dans les vingt-quatre heures en notre faveur.

Cyrille rentre avec des nouvelles : 1.000 nouveaux prisonniers en Champagne, Tahure entièrement à nous. Le bruit court en ville que « la division » aurait appris par téléphone la capture devant Mulhouse de 25.000 hommes, 150 canons...

8 *octobre.* — Une lettre de Marie reçue ce matin est triste et découragée. Elle me dit : « Je croyais tellement à une offensive de notre part, qui écourterait la fin de la guerre, et voilà que tout est à recommencer. » Je ne suis pas de son avis. Les Allemands ne seront pas vaincus d'un coup. Nous avions trop espéré de cette victoire du 25, mais depuis nous continuons à avancer légèrement, mais sûrement. Le temps travaille pour nous, car les Allemands n'ont plus beaucoup d'hommes de réserve. Marie me cite aussi un passage du *Journal de Genève* sur les trahisons en Russie ; c'est atrocement navrant. Nombre de nos misères viennent de là. Rennenkampf a trahi à plusieurs reprises. Nos préparatifs d'offensives étaient annoncés à l'ennemi par des Russes... Marie m'écrit : « Te rappelles-tu le moment où l'on parlait de fuites dans le grand état-major général ; on avait été jusqu'à dire que Joffre avait pris sa fille comme secrétaire, voulant éviter toute trahison. On a découvert que ce que nous confiions à l'état-major russe était toujours su par l'ennemi et c'est alors que Pau est allé en Russie. »

Les alpins font tous les jours l'exercice à Ramberchamp. Il y en a beaucoup de vieux et de très jeunes ; quelques-uns ont le regard triste. Ce ne sont

plus les petits chasseurs si gais du début. Cela fait mal de voir ces pères de famille. La fin de cette guerre viendra-t-elle jamais?

9 *octobre*. — Le ciel est joli ce soir : tout gris et rose à l'horizon. Nous avons deux petits alpins qui viennent nous proposer leur concours pour les concerts aux blessés. Ils n'ont pas des têtes très orthodoxes et je crains que leurs chansons ne le soient pas davantage. Maman rentre enchantée de la séance au Foyer des Éclopés. Il est près de huit heures. Plusieurs soldats se sont fait entendre. Les éclopés riaient beaucoup et étaient très gais. Maman leur a lu un petit article de Wetterlé sur l'Alsace. J'aurais aussi voulu leur parler. Mon Dieu, que je suis malheureuse de ne plus rien pouvoir faire ! Je suis aussi un peu « éclopée » de la guerre.

Nous avons avancé en Champagne au nord de Tahure, et les Anglais ont pris 1 kilomètre au nord-est de Loos, faisant de nombreux prisonniers. M. de la Nacelle revient de Champagne avec ses autos. Il ne comprend pas que nous n'ayons pas percé. D'après lui, à la seconde attaque, nous nous sommes trop avancés. Notre cavalerie a été fauchée par les mitrailleuses allemandes. Ce sont surtout les chevaux qui ont souffert ; les hommes rentrèrent en grande partie. La Nacelle croit que les Allemands ce jour-là ont fait 10.000 prisonniers. Castelnau s'est réjoui trop tôt. Il y eut trop de voitures, amenées pour le cas où l'on serait allé de l'avant : impossible d'avancer. On n'arrivait à faire que quelques kilomètres dans la journée. De là, le retour des autos. La Nacelle croit à une nouvelle forte attaque d'ici

peu de jours. Nous avons des munitions en grande quantité : il a assisté au bombardement qui a précédé l'attaque et nous dit qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi beau et d'aussi impressionnant ; tout le ciel rayonnait de fusées éclairantes et on voyait des éclatements surgir de toutes parts.

Boncœur part demain pour Plainfaing. Son ambulance suivra d'ici une quinzaine. Ils seront dix médecins pour soixante malades. Ici, où ils étaient depuis le début de la guerre, tout marchait admirablement ; ils connaissaient parfaitement le service, trop bien probablement puisqu'on les remplace par des inconnus pour les envoyer ailleurs. Ah ! l'amour du changement !

Cyrille, qui revient de Gascheney, nous raconte combien, les lendemains d'attaques, on retrouve d'objets sur le terrain : boîtes de conserves par milliers, cartouches, linge, chaussures, tout cela sert à faire de beaux brasiers. Il faut bien que les choses se perdent pour pouvoir être remplacées. Il paraît qu'après chaque départ du quartier, on retrouve ainsi des monceaux de choses. On n'a pas l'idée de les mettre de côté pour en faire profiter quelques malheureux ; non, on les brûle sans autre forme de procès.

12 *octobre*. — Nous avons sensiblement progressé en Champagne et près de Souchez. A deux heures, on apporte une dépêche pour Philippe : son meilleur ami est tué...

13 *octobre*. — Les violentes canonnades allemandes sur Souchez ne sont pas arrivées à nous reprendre les ouvrages gagnés hier ; Nous progressons toujours

légèrement en Champagne. Les Allemands envahissent petit à petit la Serbie.

Nous allons en ville à l'hôpital d'évacuation. Il y a beaucoup de blessés du Linge, où une attaque a eu lieu cette nuit. A quatre heures, l'ennemi a lancé sur les nôtres des liquides enflammés, et des voitures d'ambulance viennent d'amener les « amochés ». Ils ont de si beaux yeux! tous ces braves! Il y en a des vieux à barbe grise. Comme on les aime! comme on voudrait dire à tous quelque chose de bon, de réconfortant! Il semble en ce moment que nous soyons tous de la même famille.

Le lieutenant Ferreux est de retour au dépôt des éclopés qu'il commande. Il a une jambe artificielle, mais il est encore très gêné pour marcher. Il est beau avec ses deux croix.

Il fait chaud et doux. L'air est calme. C'est une journée d'automne où tout s'apaise. Régis écrit à propos de l'ami de Philippe : « Mourir à l'ennemi, ce n'est pas mourir tout à fait. »

16 *octobre*. — Je suis réveillée à deux heures du matin par un bombardement infernal. On ne peut presque pas compter les coups de canon, tellement ils se succèdent rapides... Cela doit être au Linge, ou même plus près, car les vitres de la villa tremblent. Dans le silence, c'est très impressionnant et angoissant. Sont-ce les Allemands qui attaquent?

Huit heures. Deux gros coups de canon. Cette fois-ci, c'est sur un taube que l'on tire. A dix heures, nouveau taube. On a dû l'atteindre quelque peu, car il fait une violente volte-face et l'une des ailes

fume. Si seulement ils arrivaient une fois à en descendre un !

Nous avons à dîner le capitaine Gidel, administrateur du territoire de la Fecht, dans le civil, professeur de droit. Il est très agréable ; il a été avec la troisième armée sous les ordres du général Sarrail. La partie reconquise du « territoire de la Fecht » est encore bien minime, mais on espère l'agrandir bientôt. La nomination de Gidel le prouve.

17 *octobre.* — Cyrille nous raconte ses péripéties de l'autre soir quand il allait à Gashney, en pleine montagne, ravitailler la 36e batterie. Il avait reçu ordre de ne rien allumer, et ignorait le chemin. La fourragère s'embourba en pleine nuit ; les freins cassèrent, les chevaux s'emballèrent à une descente. Heureusement deux d'entre eux tombèrent, sans quoi l'équipage et les conducteurs étaient projetés dans le précipice ; Cyrille ne savait pas où se trouvait la batterie qu'il devait ravitailler. Il fut obligé d'errer, pour obtenir du secours, en criant : « La 36e, la 36e ! » dans l'obscurité. C'est presque trop inouï pour le croire.

Nous allons porter quelques affiches décoratives aux Éclopés et au Foyer, ainsi que chez les demoiselles de Joannis. Il y a un brouillard intense, ce soir. Les arbres sont à peine visibles et paraissent une illusion. Il en est peut-être ainsi de la vie.

19 *octobre.* — Nous allons à Beaurivage donner une représentation aux blessés. (Après la guerre, nous pourrons monter un théâtre ambulant.) Quoique très blessés, ils sont gais, ces braves, et c'est joli de les

voir rire de toutes leurs dents en entendant l'air de Figaro, du *Barbier de Séville*. L'un d'eux s'écrie : « Je l'ai vue cette pièce-là, à Paris. » Un autre : « Ça change des marmites ! » Chers petits soldats, qui souffrez si gaiement pour la Patrie !

Tandis que nous rentrons la lune se lève derrière les sapins très noirs sur le ciel clair. Des chasseurs reviennent sur la route en chantant. C'est grand. Nous croisons en chemin Minerve et Mlle de Bouglon. Celle-ci a été à Lunéville pendant l'occupation allemande. « Au début, nous disait-elle, nous pansions en premier les blessés allemands, les nôtres venaient après ». Elle a soigné avec les plus grands soins des officiers allemands qui, une fois guéris, devenaient odieux d'arrogance.

20 *octobre*. — Le communiqué est bon. Nous aurions avancé sur un front de près de 10 kilomètres. Par contre, le docteur Rochette est pessimiste et croit que les renforts n'auront pas le temps d'arriver au secours de la Serbie.

Il y a, raconte-t-on, des équipes d'artistes, des membres de l'Institut, qui sont chargés de peindre les baraques de nos poilus, d'y dessiner des feuillages, de les peindre en vert, en brun pour les mieux dissimuler. On dit que Flameng est parmi l'équipe qui opère à Gascheney. Mais ceci m'a l'air d'un vaste canard.

On redonne des permissions, preuve que nous n'avons plus l'intention d'attaquer sur notre front ; la décision suprême viendra des Balkans. J'ai relu aujourd'hui mes notes de l'année dernière. Dire qu'en octobre dernier on croyait à la fin de la guerre pour janvier !

Le père de Georgette nous parle d'une prophétie écrite en Allemagne et qui circulait en Alsace en 1865. Elle disait : « Il y aura d'ici peu une guerre où une grande puissance sera vaincue, puis, bien des années plus tard, *il y aura une guerre européenne à la suite de laquelle il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul berger.* »

Il fait un temps ravissant. Tout est estompé dans le brouillard. Les petits bouleaux qui n'ont que quelques feuilles au sommet, sont si légers et se détachent dans le ciel d'un gris bleu très pâle. Le lac est calme comme une nappe d'argent. Il n'y a pas un souffle d'air. Les roseaux même n'ont pas le moindre frisson...

24 *octobre.* — Les Serbes sont splendides. C'est atroce de ne pas pouvoir aller à leur secours ; les femmes et les enfants combattent aussi. Ce serait trop affreux qu'ils soient anéantis pendant que l'ignoble Bulgarie s'agrandirait. Il y a tout de même une justice ici-bas.

Nous avons eu ce matin la visite de M. Munier. Le général, en fin de compte, a été très aimable et tout est arrangé. M. Munier prend le Foyer de Plainfaing.

Le général de Berckheim rencontré aux Éclopés voudrait un chef qui fît marcher tous les Alliés. A certains points de vue, dit-il, l'Union sacrée nous est néfaste. Nous devons ménager tout le monde, et cela n'arrange pas nos affaires. Il voudrait voir le roi d'Italie à la tête du mouvement général.

Les Français débarquent à Salonique. Les Russes continuent leur offensive. L'Italie a eu un gros

succès. Et l'Amérique s'indigne de l'assassinat en Belgique d'une jeune fille qui était venue en aide à des Français et à des Belges.

27 *octobre*. — Temps splendide. Si seulement nous en profitions ! Nous allons à l'évacuation où nous avons promis de donner une séance. Nous arrivons... Tous les lits sont vides. Nous restons donc à prendre le thé avec infirmières et docteurs. Tous sont noirs au sujet de la Serbie ; ils craignent son écrasement complet, et voient déjà les Allemands à Constantinople. Moi, j'espère encore en Sarrail là-bas avec 500.000 hommes. C'est Briand qui remplace Delcassé aux Affaires étrangères. Va-t-on tenter un coup de nos côtés avant l'hiver? On le suppose afin que nos soldats aient des quartiers d'hiver un peu plus confortables. Il fait déjà froid ; hier matin, il y avait 5° au-dessous de zéro. Boncœur taquine et, la conversation menaçant de devenir trop leste, j'ai fui chez Minerve qui est au fond de son lit avec un gros rhume. Son fils a de forts troubles au cœur pour avoir respiré ces gaz suffocants. Son pouls oscille entre 80 et 110 pulsations. On parle de le renvoyer au front dans huit jours. C'est de la folie : les deux seules fois où il est sorti faire un tour au jardin, il a eu des syncopes.

Robert, fils du pasteur Jean Monnier, est ici avec le 14e alpins. Il a été admirable lors de l'attaque du Linge, restant seul, sur la crête, comme un drapeau. Minerve me parle aussi d'un malheureux nommé Blanquet, qu'elle a soigné et qui est à présent à l'infirmerie de garnison. Elle me demande d'aller le voir. Ce pauvre être est de Valenciennes.

Il a fui devant l'invasion allemande pour servir la France. En s'enfuyant de chez lui, il a vu devant sa porte une malheureuse jeune fille évanouie, après laquelle plusieurs Prussiens s'acharnaient. Il a laissé à Valenciennes sa femme et trois petites filles. Il a écrit vingt lettres sans réponse et il a toujours devant les yeux cette vision d'horreur.

Nous allons un peu distraire les pauvres blessés de Beausite. Il y en a qui manquent depuis la dernière fois ; plusieurs aussi sont amputés. Les demoiselles de Joannis sont admirables ; chaque fois qu'on les voit on leur découvre de nouvelles qualités. Elles sont si profondément bonnes ! Un pauvre petit amputé d'hier a demandé des airs drôles. Quand Philippe lui a dit combien il était triste de le savoir amputé, il a répondu : « Oh, c'est oublié ! je chante !... » Georgette a retrouvé un de ses anciens malades. Blessé en Argonne, il était resté trois mois aveugle, puis, subitement, il a revu clair. Quelques jours après, il demandait à être renvoyé sur le front et, sachant que le 30e alpins s'était couvert de gloire, il a voulu en faire partie. A la première attaque du Linge, il fut blessé à la cuisse et, désolé, il nous dit : « J'aurais tant aimé faire un acte d'héroïsme pour avoir la croix de guerre ! »

Nous écoutons pendant quelques instants jouer le 14e alpins sur le mail. Le chef de musique, très chic avec sa médaille militaire, nous fait porter le programme. Philippe lui parle. C'est un Alsacien qui a fait ses études au Conservatoire de musique de Strasbourg. Il a servi dans l'armée allemande, puis comme beaucoup d'Alsaciens, a déserté pour s'engager dans la Légion étrangère.

29 *octobre.* — Les demoiselles de Joannis partent pour la Serbie. C'est courageux, mais je les regrette pour tous leurs pauvres blessés, qui les aimaient tant. On s'inquiète sérieusement des Balkans. Pour moi, il me semble toujours que tout s'arrangera. On parle à voix basse d'une grande offensive du côté de Saint-Dié. C'est chez le coiffeur que courent ces bruits. Dans la nuit d'avant-hier à hier, il est passé des quantités de troupes à Gérardmer.

30 *octobre.* — Je suis réveillée par la *Marseillaise.* Je bondis, espérant un succès. Mais ce sont des remises de décorations en ville. Une lettre d'Égerie est triste. Le changement de ministère la navre. Elle voit tous les Balkans contre nous et ne voit pas la fin de la guerre. Sans doute, on ne sait pas quand toutes ces choses terribles finiront, mais ce qui est sûr, c'est que *nous serons vainqueurs.*

Il y a eu, il y a quelques jours, huit bombes lancées sur Fraise. On ne sait pas s'il y a eu des victimes.

2 heures. Voilà qu'à l'instant une bombe de taube tombe à la pointe de notre jardin, du côté de Ramberchamp, dans les roseaux qui bordent le lac. Nous voyons une immense gerbe de boue projetée par l'explosion. On n'était plus habitué à ce genre de visite. Il a été rudement canardé, ce sale oiseau, mais il a quand même eu le temps de se soulager.

Nous allons voir le trou fait par l'obus ; il est grand et plein de boue, et se trouve juste à l'extrémité du chemin « Robert », près du chalet.

Le ministère n'est pas encore formé. Galliéni sera-t-il à la guerre ? Joffre aurait donné sa démission.

31 *octobre.* — Nous avions à dîner hier soir Cotillon ; il nous parle du Japon, où il a vécu assez longtemps. Il n'aime pas les Japonais, qui détestent cordialement les Européens, dit-il. Chaque fois que, dans leur théâtre, il s'agit d'Européens massacrés, ce sont des cris de joie et de triomphe. Cotillon nous cite par contre une aventure d'un Français qui avait acheté en Chine différents objets ; ce Français part subitement, ayant payé les objets — mais sans pouvoir les emporter. Sept mois plus tard il revient en Chine, il va chez son marchand ; le paquet était là tout prêt qui l'attendait.

A l'hôtel de la Préfecture sont venus pour vingt-quatre heures Polybe, Barrès, Rostand, Haraucourt et Daudet. Doux mélange. Ils sont montés tout près de Gashney, puis repartis. Bon voyage...

Boncœur nous dit que Delcassé a donné sa démission parce qu'il était pour l'intervention balkanique, il y a longtemps déjà, et que l'on n'a pas voulu l'écouter. Boncœur espère que l'on pourra encore arrêter les Allemands et les Bulgares près d'Andrinople.

Ce matin, le petit alpin qui vient raser Philippe lui a raconté qu'il revenait de Gascheney : « On n'est pas triste là-bas, Monsieur, on ne se croirait jamais en guerre. Ils font de la musique ; ils fabriquent même des violons ; leur capitaine a trouvé ces violons si beaux qu'il leur en a commandé un pour sa femme. Il n'y manque que le vernis. »

Ce soir arrivent nos deux hôtes : Hartmann et Emmanuel Sautter, le fondateur du Foyer du Soldat au front. Ils sont tous deux très optimistes et cela fait plaisir de les entendre. Hartmann nous cite plu-

sieurs cas de démoralisation complète chez les Allemands ; beaucoup veulent la paix. Cette campagne d'hiver les affole. L'Empereur a, paraît-il, eu plusieurs crises de larmes en disant : « Nous serons vaincus, vaincus. » Ils n'ont plus du tout de laine en Allemagne et sont très en peine de savoir comment ils vêtiront leurs soldats en hiver. Près d'ici, dans la vallée de la Moselotte, les réfugiés alsaciens manquent de beaucoup de choses, et ne sont guère bien traités. H... en a vu un aujourd'hui qu'on appelait « boche » et qui a trois fils dans l'armée française, dont un blessé !

Le nouveau ministère est constitué par Briand. Il comprend douze ministres et sept sous-secrétaires, plus des ministres d'État. Denys Cochin y cotoie Combes et Galliéni, Albert Thomas. Ministère d'Union sacrée : s'appellera-t-il dans l'histoire le Ministère de la Victoire?

1er *novembre.* — Triste journée de la Toussaint. Il pleut et il fait froid. Cyrille vient nous faire ses adieux ; il part pour Gascheney. Nous le regrettons beaucoup. Les départs en temps de guerre sont plus tristes.

Jeanne revient du cimetière. Le Président de la Croix-Rouge et le Maire ont parlé, mais, perdue dans la foule, elle ne les entendait pas. De belles couronnes furent déposées sur la maquette du monument qui sera élevé en souvenir des morts au champ d'honneur.

2 *novembre.* — Une lettre de Véga nous dit : « Que d'irréparables deuils, hélas ! Nous espérons

« pourtant, et il me semble que nos affaires prennent « meilleure tournure. Voici notre ami Cochin à la « tête du Gouvernement avec l'admirable Cambon, « si clairvoyant et sûr. Dieu veuille seconder tant « d'efforts et de sacrifices ! »

Oui, il faut être optimiste quand même, mais je suis triste horriblement. Je me sens malade. Il fait froid. Quelles heures nous vivons, mon Dieu !

Nous allons au service funèbre à la mémoire des soldats morts ; le général s'était fait représenter.

Hartmann nous raconte une amusante histoire au sujet d'une marraine et d'un poilu. Un jour, la fille d'un de ses amis reçoit une dépêche disant : « Arrive passer cinq jours chez vous. » Signé, du nom du filleul. Les parents commencent par être un peu affolés, puis ils font préparer la chambre et attendent le poilu qui arrive un beau matin et qui explique ainsi sa venue : « J'avais mes cinq jours de permission. Je ne savais pas où aller les passer : je suis des régions envahies ; je le dis à mon colonel qui me répond : Tu as une marraine? — Oui, mon colonel. —Eh bien ! va les passer chez elle. Et c'est comme cela que je suis chez vous. » Il mangea à la table des H..., ses propos un peu lestes affolaient par moment ses hôtes. On fut obligé de lui dire en douceur de ne pas cracher au salon, et tout se passa parfaitement.

Nous rencontrons chez Umbricht, qui en fait le portrait, notre chef de musique du mail. Il est superbe, cet ancien légionnaire, avec ses quatre médailles, médaille du Maroc, croix de guerre, Légion d'honneur et médaille militaire, son galon de sous-lieutenant tout neuf sur sa vieille tunique.

Il nous conte ses hauts faits, et comment, en août dernier, il était au Champ du Feu, tout près de Sainte-Odile, où deux bataillons de chasseurs alpins se trouvaient aux prises avec un fort parti d'Allemands. Blessé au bras, Schmitt, notre Alsacien, avait été relevé par des brancardiers allemands, et emmené à l'écart. Ancien déserteur de l'armée allemande, Alsacien impénitent, son affaire eût été réglée. Il y songeait mélancoliquement, sous la capote d'officier boche qu'il avait ramassée pour se garantir du froid. Soudain, on entend du bruit, une reprise de la bataille, et les Allemands s'inquiètent : « Voici les Français, jetez bas les armes » ! s'écrie Schmitt, en pur teuton, toujours vêtu de sa capote d'officier. Les Allemands font « camarade » et Schmitt nous en ramène seize : « Au pas de parade », dit-il.

Une autre fois, comme brancardier, (puisqu'il est dans la musique, et il ne se console pas de ce rôle pacifique), tout en relevant des blessés, il tombe sur un nid de Boches, tapis dans un trou d'obus. Cette fois encore il les intimide, les cueille, les ramène au général : « Mon ami, ce n'était pas votre métier », dit celui-ci au brancardier, qui espérait un autre accueil.

Ce grand diable, tout à sa haine d'opprimé contre l'oppresseur, s'attendrit à certains souvenirs. Il évoque son enfance, la petite ville aux toits aigus, aux vieilles tours : « Ah ! si ma mère était près de moi, pour me voir sous cet uniforme, causant librement entre amis, ma mère qui m'a élevé pour la France ! »

5 *novembre*, — On dit que le Kronprinz serait mort. C'est la troisième fois que ce bruit court. Serait-ce vrai, cette fois-ci ?

Hier soir, le ciel était merveilleux. Il scintillait comme une châsse. Les étoiles sont beaucoup plus brillantes dans les pays froids. Je suis restée longtemps à les regarder; une étoile filante a traversé le ciel. Signe de bonheur. Hélas! même la France victorieuse, on ne pourra pas se réjouir complètement! Il y a trop de larmes et trop de souffrances!

Arriverons-nous à temps en Serbie? Il faudrait 500.000 hommes; les aurons-nous?

Hélène arrive à midi. Elle nous dit que, lors de l'affaire de Champagne, les hommes ont marché trop vite en avant et le commandement n'a pas pu suivre. Un blessé disait : « Nous fuyions en avant. » Les ordres devaient se donner par aéro et le mauvais temps a empêché leur vol.

Émilie est souffrante et nous allons la voir après avoir écouté pendant quelques instants la fanfare alpine qui joue près de la gare.

Nous avons pu nous procurer, pour les Éclopés, un beau piano à queue, celui du Casino, que Gaveau nous laisse pour 15 francs par mois.

Cyrille est de retour pour vingt-quatre heures. Ils ont à la Schlucht de la neige jusqu'au-dessus du genou. Ils couchent dans des cagnas, sans feu, sur la paille, les pauvres.

Hartmann revient de Saulxures où les petits Alsaciens évacués font l'admiration des institutrices qui les disent si intelligents et bien élevés. Des enfants arrivés cet hiver passeront le certificat d'études cette année en français, eux qui ne savaient pas un mot de français en arrivant.

7 novembre. — Temps radieux. Le ciel est d'un

bleu intense. Nous restions assis dans le jardin, au soleil. Un martin-pêcheur passe sur le lac. On dirait une émeraude volante.

On entend très vaguement dans le lointain le canon. Trois Anglais nous sont amenés dont le meilleur joueur de polo de l'Angleterre, M. Buchmaster ; un homme charmant qui est sévère pour son pays. Il dit en parlant de la guerre : « Cela nous grouille un peu. » Il parle de la malheureuse histoire des Dardanelles, qu'il dit être une folie dont lord Churchill est responsable. Il m'explique pourquoi, au début de la guerre, l'Angleterre n'a pas pu empêcher l'Allemagne d'être ravitaillée : « C'est, dit-il, parce que nous avions besoin de l'Amérique pour nos munitions, nous ne pouvions pas nous brouiller avec elle. A présent, si elle nous ennuie, nous lui dirons poliment zut. L'Allemagne n'est plus à présent ravitaillée que par la Hollande. La Suède, la Norwège et l'Amérique ne peuvent plus rien lui envoyer. L'Angleterre est décidée à continuer la guerre jusqu'à épuisement complet de l'Allemagne. »

Hartmann nous raconte son voyage à Gascheney, dans la neige, lorsqu'il est allé voir son cousin, le colonel Lacapelle. Il était à mulet dans un sentier très étroit ; le général de Berckheim devant lui, couvert de son grand manteau à capuchon et son alpenstock en travers de sa bête. Le mulet d'Hartmann voulait constamment dépasser celui du général et lui mordait la queue, ce qui faisait ruer l'autre et menaçait la jambe du pauvre Hartmann, et l'équilibre du général.

La belle Henria fait de nouveau le sujet de toutes

les conversations. Elle est ici et hier se promenait sur le mail.

Maud'huy est remplacé par le général de Villaret. Comme ils changent souvent ! Certains disent que c'est pour cause de santé ; d'autres prétendent que la malheureuse attaque du Linge y est pour quelque chose.

Ce soir, pendant que nous reposions, on frappe à la porte. Entre une dame en noir que je ne reconnais pas tout de suite. C'est Mme Odier, venue avec le général de Lacroix, Mme Viviani et Mlle Javal pour visiter le dépôt des Éclopés d'ici. Ils arrivaient de Wesserling et vont ainsi visiter vingt-trois dépôts.

Les nouvelles de ce soir ne sont pas mauvaises. Les Bulgares ont été battus par les Alliés.

9 *novembre*. — A midi, pendant que nous nous promenions, trois taubes, tout noirs, très laids, macabres (ce sont bien des oiseaux de mort), survolent le lac. Ils viennent vers nous. On les canarde, mais on tire vraiment mal car ils sont longs à s'en aller. Enfin, nous les voyons piquer sur Bruyères. Ils sont encore longtemps perceptibles ; petits points noirs sur le ciel très bleu.

Nous lisons les lettres de prisonniers allemands que font paraître la plupart des journaux. Elles sont assez typiques de découragement, de lassitude et peignent la misère du peuple. Au dîner des économistes auquel Philippe assistait à Paris en janvier dernier, on semblait penser que les Allemands seraient gênés dix mois plus tard. Cela semble bien être le cas.

Il neige à gros flocons. Au bout d'une heure tout est blanc.

Je vais à l'hôpital d'évacuation donner une leçon d'anglais à deux petits blessés. Pendant ce temps, Philippe va voir le fils de Gaston Deschamps, que Mme Jules Ferry nous a recommandé par lettre ce matin. Il aimerait avoir des livres. Sa blessure à la jambe est en voie de guérison.

Minerve a appris, par un brancardier qui revient de Champagne, qu'à l'attaque des Allemands, une des dernières, quarante de nos malheureux soldats moururent de gaz asphyxiants d'un nouveau genre. Aucune odeur ne les annonce ; on ne les sent qu'à un léger picotement à la gorge.

On entend le vent ce soir, c'est lugubre.

11 *novembre*. — Temps épouvantable. Pauvres, pauvres petits soldats !

On devient de plus en plus anxieux quant à la situation balkanique. On craint que notre armée ne puisse se replier à temps sur Salonique... Que fait Sarrail ?

Le 24e alpins vient d'arriver au repos. Il a l'air si fatigué ! Les hommes sont couverts de boue, semblent harassés. De très vieux, de très jeunes ; ils ont de si beaux yeux tous ! On sent qu'ils ont vu la mort de près. Quelque chose leur en est resté dans le regard, qui est lointain... Comme on les aime tous ces petits chasseurs, comme on les admire et comme soi-même on se sent indigne !

Vent terrible toute la nuit. Je ne crois pas que nous restions bien longtemps ici. Du reste, je ne suis plus capable de rien. J'ai dû renoncer aux lectures à l'hôpital ou aux Éclopés. Au moins, si j'étais un homme, j'irais me battre et me faire tuer ; cela vaudrait mieux que de végéter ainsi.

14 *novembre.* — Neige superbe ce matin, et déjà épaisse. Tout est blanc. Cyrille, qui perche depuis quelques semaines dans les hautes Vosges, nous intéresse par ses descriptions de cagnas, confortablement installées, avec de grandes chambres pour éviter les marmites. Les tranchées aussi sont bien là-haut ; il y fait chaud. On y a installé des poêles ; nos braves chasseurs y jouent à la manille et y fument. Tous sont parfaitement ravitaillés en vivres et en vêtements. Quel soulagement de penser que nos chers poilus ne manqueront pas de tout comme l'an dernier ! Le génie a fait des prodiges : quatre petits chemins de fer ont été installés, qui aboutissent tous les quatre en territoire alsacien.

Nous avons un ouvrier fumiste qui vient pour ramoner les cheminées. Il a sur l'œil un emplâtre noir. Il fait son travail très simplement, sans embarras. Il est seulement plus poli que les ouvriers d'avant la guerre. J'apprends après son départ qu'il a été blessé en Belgique ; la balle a brisé le nerf optique de l'œil droit. On a pu lui sauver son œil gauche, mais il en souffre encore. Il est décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre. Oui, quelque chose est changé depuis 1914. Ces gens-là, on devrait les saluer très bas. Quand il est entré dans le salon, j'étais étendue. Je suis restée étendue, et je lui ai dit : « Bonjour ». La prochaine fois qu'il reviendra ramoner ma cheminée, je me mettrai *debout* pour le saluer.

En montant au quartier, notre cheval est tombé ; il gèle fort ce soir. Tous les chasseurs se précipitent pour nous aider à le relever. Il est blessé à la jambe.

Le commandant nous prête son cheval et cela nous rend grand service. C'est une bête superbe, un ancien cheval de cirque, qui stoppe et fait un effet épatant, attelé à la voiture. En ville, tout le monde se retourne en se demandant comment « ces gens ont pu garder un aussi chic cheval ».

Joffre, incognito, a passé ici la soirée. Ce soir, la lune sur la neige est féerique. C'est inouï, on se dirait perdu dans un pays fantastique, loin, loin, dans une autre planète. Philippe et moi, nous nous promenons longuement dans le jardin. Que c'est beau !

17 *novembre*. — Il neige, il neige. Il y a déjà près de 40 centimètres de neige dans le jardin. Jamais, pendant tout l'hiver dernier, il n'y en a eu autant. Nous allons à Beaurivage faire marcher notre pathéphone. Ils sont enchantés de nous revoir, tous ces braves. « Toulouse », le petit amputé, est toujours aussi gai. Il caresse son pauvre moignon de jambe. La nouvelle infirmière, dix-neuf ans, qui a remplacé Oki de Joannis, est amusante avec sa figure si jeune : une petite poupée d'étagère, avec des joues roses, et sur ses yeux bleus elle pique une paire de grosses lunettes. Elle est touchante auprès d'un amputé de ce matin, qui souffre beaucoup. Elle le tutoie, l'appelle « mon gros », et cela semble apaiser les souffrances du pauvre mutilé.

19 *novembre*. — Il fait très froid. Il gèle à plus de 10° et il paraît qu'aux Hautes-Chaumes il y a un mètre de neige. Pourtant le soleil est chaud. Un petit paquet m'arrive ce matin ; il est recommandé. C'est

un dessus de table en macramé, fait par François, notre cocher, et envoyé par lui de son hôpital. J'en suis touchée.

Nous recevons une lettre admirable de Marcel Magne dont nous étions sans nouvelles — sauf que nous l'avions su sérieusement atteint en Champagne par les gaz asphyxiants :

« J'avais été désigné le 9 septembre à 10 heures « du soir pour aller commander une compagnie au « 3e territorial, et, à 5 heures du matin, le 10, je « filais avec armes et bagages, sans avoir pu dire « adieu aux braves gens avec qui je faisais cam- « pagne depuis plus de treize mois. Le 13, je surveil- « lais un ouvrage de première ligne, à 500 mètres « du front.

« Les deux premières fois que j'ai pris les tran- « chées, ça s'est passé sans trop de bobo. La troisième, « hélas ! Il ne faut pas dire hélas, puisque de l'at- « taque allemande il n'est rien revenu, mais ce que « je n'ai pas pu empêcher, c'est la mort de braves « camarades. Je cherche à me consoler en me disant « que j'ai eu beaucoup moins de pertes que certains « éléments voisins, et que peut-être mes précautions « avant, et mon énergie pendant, y furent pour « quelque chose. Mais cela fait vingt-neuf orphelins « tout de même.

« Sur le moment, vois-tu, quand on sent qu'on est « un de ceux de qui dépend que la ligne soit ou non « rompue, je crois que, mort, on continuerait à agir.

« Et puis, après, il a fallu évacuer soixante-sept « hommes, deux chefs de section ; demander des « renforts, des cartouches.

« Et quand, à onze heures du matin, le médecin-

« chef a voulu m'évacuer je l'ai envoyé coucher.
« Mais, vers six heures du soir, j'étouffais, je cra-
« chais du sang... et il a bien fallu partir ; comme
« les cartouches, les renforts, etc., étaient là, je
« suis parti.

« Le retour jusqu'au poste de secours ne fut pas
« gai, le transport en auto jusqu'à Épernay non
« plus ; mes premières vingt-quatre heures d'hôpital
« encore moins. Et puis, à ce moment-là, il y a ceux
« qui sont entrés en agonie, et ceux, comme moi,
« dont Dieu n'avait pas encore marqué l'heure.

« Huit jours après, j'ai cru que ça allait être mon
« tour ; Marthe était là, je lui ai donné mes petits
« papiers... et puis c'était seulement l'empoisonne-
« ment qui des poumons allait se promener dans mon
« intestin.

« J'ai été évacué le 6 novembre sur l'hôpital
« d'Issy ; je viens de passer devant la commission
« de réforme et j'ai deux mois de convalescence.
« Deux fois par jour, je fais un petit tour dans le
« jardin, je suis fatigué, fatigué... et je ne dors pas.

« Vois-tu, j'ai toujours devant les yeux ma tran-
« chée, l'atmosphère couleur d'absinthe tellement
« opaque que je ne voyais pas plus loin que mon
« réseau de fils de fer... et les camarades qui s'en
« allaient dans l'autre monde, et à qui je mettais
« de l'ammoniaque sous le nez, ma bouteille d'une
« main et mon fusil de l'autre.

« Pour te faire « rigoler », je te dirai que, après mon
« évacuation, ceux qui m'avaient vu respirer de
« l'oxygène au poste de secours, ont répandu le bruit
« de ma mort ; et on s'est partagé ce que j'avais dû
« abandonner dans ma « cagna ». C'était une pensée

« touchante. « Souvenirs », comme disent les Anglais.
« En attendant, je n'ai plus de pantalon... »

20 *novembre.* — Odile, par dépêche, s'annonce pour ce matin. Elle n'a pas perdu de temps. La sachant seule à Paris, je lui avais demandé de venir. Elle arrive à une heure, très belle, très sémillante, très gaie. De suite, de son pas léger, elle part pour l'ambulance de la Poste, où elle chante admirablement, accompagnée par le compositeur Vincent d'Hélouis, « Aux morts pour la Patrie », de Février, poème de Péguy. C'est une chose splendide. Bon et cher Péguy, on le sent revivre ! Il ne mourra jamais. Philippe lit un petit épisode serbe. On a le cœur serré en l'écoutant. Pauvre Serbie, que va-t-elle devenir ? Arriverons-nous à temps pour la sauver ? On se le demande avec angoisse et on espère quand même. Notre diplomatie a fait bien des fautes ; pourvu que cela ne nous coûte pas trop cher ! Odile nous dit combien la vie est chère à Paris, tout a presque doublé. Ici, on ne peut pas se plaindre, les prix n'ont pas beaucoup augmenté.

22 *novembre.* — Taube ce matin. Il est réchauffé de voler par 10° de froid. Il passe sur nous. On le canarde fortement. Nos vitres tremblent ; mais jamais on ne les descend, ces affreux oiseaux.

Nous apprenons que les deux fils de M. Fernand Blech ont été pris par les Allemands à Sainte-Marie et servent dans l'armée allemande. Tous les deux tout jeunes. C'est affreux.

Il y a eu deux malheureux blessés dans un accident de tramway au Hohneck. L'un d'eux a dû être

amputé de suite, l'autre a deux côtes brisées, plus six blessures, et l'on craint une fracture du bassin. Il est si doux, il ne se plaint pas, et quand on lui demande s'il souffre beaucoup, il répond : « Non, pas trop. »

Le 6e bataillon d'alpins part pour la Serbie, dont les nouvelles sont inquiétantes. Nos canonniers marins n'ont eu que le temps de prendre le dernier train pour fuir devant l'invasion bulgare. Nos pauvres troupes, que vont-elles devenir ? On frissonne en y pensant. Seront-elles massacrées ? On n'aura jamais le temps de débarquer assez d'hommes devant le flot envahisseur. C'est terrible.

Et ici, nos pauvres alpins sont gelés. L'hiver commence si tôt ! Cyrille nous dit qu'à la Schlucht il y a un mètre et demi de neige. L'autre jour deux hommes se perdirent dans la neige. On retrouva leurs cadavres glacés. Que de souffrances encore et toujours ! Quand est-ce que toutes ces horreurs cesseront ? On est triste, triste. On entend le canon du côté du Linge.

25 *novembre.* — Sœur Odile qui vient nous voir, nous raconte que, dernièrement, un soldat de sa connaissance, près de Cirey, vit en grimpant à un arbre, dans le lointain, sa maison et, dans son jardin, sa femme et sa petite fille. Impossible d'aller plus avant à cause de l'occupation du village ! Quel supplice de Tantale !

Nous avons la visite du général de Berckheim. C'est bien toujours la même note chez les militaires et chez les civils : encore un an de guerre ; il faut tuer beaucoup d'Allemands... Ce qui se passera en

Orient n'aura qu'une influence secondaire. Le général croit cependant que, si nous tenions là-bas, d'ici quelques mois la Roumanie *pourrait* marcher avec nous, et ceci abrégerait la fin. Nous avons fait faute sur faute, mais, avec Galliéni et Kitchener, cela va marcher mieux. Le général souhaite une Allemagne formée de petits états : un Empire avec des princes de Bavière, de Saxe, etc., assez forts pour maintenir l'équilibre contre la Prusse.

Nous avons à déjeuner le pasteur Pinède, qui vient de Gascheney. C'est un homme admirable, plein d'énergie, qui cumule les fonctions de brancardier et de pasteur, étant obligé de remplacer notre aimable Cotillon qui se montre peu dans les tranchées. Pinède nous raconte que, dans la Manche, les filets tendus par les Anglais ont capturé cinquante-trois sous-marins boches. Notre hôte est sévère pour le service de santé du début de la guerre. Ah! la nonchalance, l'égoïsme, l'ânerie des docteurs, la souffrance des blessés !!

26 *novembre.* — Neige épaisse ce matin, avec beau soleil. Nous avons un bel attelage qui vient nous frayer le chemin : le fermier installé sur son chasse-neige tiré par un cheval que monte un très chic alpin. Cela a beaucoup d'allure. On ne peut plus circuler qu'en traîneau. Dans ces conditions, nous ne resterons plus longtemps dans les Vosges. Nous nous sentons perdus ici, au fond des bois. C'est horriblement triste. Quel hiver, mon Dieu ! Il est terrible pour les poilus là-haut qui doivent avoir deux mètres de neige. Les voitures de ravitaillement ne pourront plus circuler.

Nous avons ce soir à dîner Mlle Bloch, la petite infirmière de Beausite, et les MM. Ganglof. Je me demande comment ils arriveront. Le lac commence à geler. Les Messieurs arrivent à pied sans difficulté, mais Mlle Bloch ne s'annonce pas... Il est 7 heures 1/2..., 8 heures moins 1/4, toujours personne; 8 heures, personne encore. Nous commençons à être inquiets. Enfin, à 8 heures 1/2, arrive la pauvre demoiselle. Le traîneau qui devait l'amener avait versé dans la neige, heureusement sans grand mal, au milieu du pré. Mlle Bloch tombait d'un côté, son cocher de l'autre. En cette occurrence, le beau cheval de cirque du commandant n'avait rien trouvé de mieux que de s'emballer. Impossible de le retenir. Mlle Bloch raconte son aventure : « Une vieille femme vint, une lanterne à la main, m'offrir ses sabots (elle était en petits escarpins vernis). On aurait dit une scène d'opéra-comique, c'était trop drôle. »

27 *novembre*. — Il fait un froid... si cela continue on arrivera à avoir 30° au-dessous. Hier et aujourd'hui, il y a 20° à Ramberchamp. A la Schlucht, Cyrille et ses hommes ne peuvent pas rester à l'air plus de quinze minutes de suite. Ils vivent sous terre, dans les terriers qu'ils ont creusés comme des lapins. Et nous ne sommes pas encore en décembre.

Il y a eu ce matin, à 7 heures 1/2, une exécution capitale au champ de tir. Un espion qui a fait marmiter les nôtres et causé la mort de six artilleurs. Il a avoué, et c'est pour cela qu'il a été exécuté. Un lieutenant et un autre alpin ont été incriminés dans cette affaire mais sans être condamnés. Le

malheureux avait, disait-il, trahi pour faire vivre sa femme qui est à Genève dans la plus grande misère. Il est mort très courageusement, en priant pour le succès des Alliés, en demandant pardon à la France et pardon à sa femme. C'est le curé qui a rendu à cet homme — (une loque, nous disait Bouchedor, chargé de le défendre) — cette énergie incroyable. Bouchedor n'en revient pas, et, très impressionné encore, nous répète à plusieurs reprises : « Je croyais qu'il mourrait en lâche; eh bien! il est mort en brave. »

1er décembre. — Il fait doux comme au mois de juin et je m'assieds au soleil. Quelle détente après le gel! Une lettre de tante Annie annonce que le capitaine Maurice Schlumberger, dans un combat aérien, est tombé en Allemagne. On le sait prisonnier, mais est-il blessé ou mort, on l'ignore, et c'est affreux.

Une carte de Mme Engel, de Wesserling, me dit qu'elle a chez elle, actuellement, ses deux fils et Marcel Roy.

C'est le dix-septième mois de la guerre qui commence.

Nous allons à Beausite. Tous ces braves sont contents de nous voir. Il y a moins de blessés, mais, à l'évacuation, beaucoup de pieds gelés et de bronchites. Il tombe toujours des marmites en grand nombre au Reichackerkopf.

2 décembre. — Il pleut. Les pauvres chasseurs passent, trempés, dans les rues. C'est lamentable et presque pire que le froid. A quatre heures, nous partons pour l'hôpital de la Poste, où chante Odile

et où sont convoqués tous les « artistes » des Éclopés. Un beau thé est préparé dans la grande salle, qui nous rappelle nos réunions de l'an dernier. Nous sommes une trentaine, beaucoup de docteurs, quelques infirmières, un capitaine de chasseurs du 14e en traitement ici, qui a beaucoup connu Jacques.

A cinq heures, nous montons dans la salle des blessés, Odile, dans son costume d'Alsacienne, prête à commencer, quand la porte s'ouvre et on annonce « le général ». Tous se regardent, quelques cœurs battent, le mien en tout cas. Entrent d'abord le général de Villaret, venu ici en tournée d'inspection ; le général de Pouydraguin, le général Hasseler et quelques officiers d'ordonnance, dont François de Witt-Guizot. Ils avaient appris qu'Odile chantait et ils venaient l'entendre. Le général de Villaret me fit asseoir à côté de lui. Il fut charmant. Au moment où il se levait pour féliciter Odile, un sanglot l'empêcha de parler. Elle chanta : *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine*, puis la *Vivandière*, et *Heureux ceux qui sont morts*. Le général de Villaret pleurait. Le général de Pouydraguin ne se départit pas un instant de son impassibilité. Il est adoré par ses officiers. L'un me disait : « Il n'y en a pas deux comme lui. » Le général de Villaret a perdu un œil à l'Ourcq, où il fut blessé en même temps que Maunoury. On voit très bien la cicatrice du front, impressionnante, que l'on n'oublie pas.

4 décembre. — Beaucoup d'artillerie passe en ville se dirigeant sur la Bresse. On dégarnit le front de Munster. On parle d'une attaque de notre part en haute Alsace.

Joffre est nommé commandant en chef de toutes les armées... On le place si haut qu'il ne pourra plus rien faire. On ne sait pas encore par qui il sera remplacé sur notre front nord-est. Le général de Villaret est sévère, paraît-il ; il a attrapé les docteurs de l'infirmerie à cause d'une chemise sale qui traînait sur une chaise.

Nous avons cet après-midi la visite de Mlle Marcelle Ferry. Elle est inouïe d'activité, d'énergie. Pendant l'occupation allemande de Saint-Dié, elle a trois fois failli être fusillée. Elle nous raconte qu'un matin, le major allemand entre à l'hôpital où elle soignait Français et Allemands, et donne l'ordre formel de ne plus faire de pansements aux Français. Pendant cinq jours, jusqu'au départ des Allemands, elle a dû rester inactive, voyant les plaies s'infecter et perdant de ce fait plusieurs hommes par jour. Quels monstres ! Cela vaut bien les mains coupées.

A six heures, Philippe fait une conférence antialcoolique au Foyer du Soldat. La salle était pleine et il est très bien écouté. Plusieurs soldats, à la sortie, lui tendent la main, spontanément, en lui disant : « Merci, Monsieur ». Un vieux territorial dit à Odile : « Ce monsieur devrait demander qu'on ne nous donne pas d'alcool tous les matins comme on le fait à la caserne. » Odile a chanté pour finir. Les poilus ne voulaient pas la laisser partir. L'un d'eux lui déclare : « Je ne viendrai plus que pour vous. Vous chantez mieux que le pathéphone. » Ils sont si contents qu'on s'occupe d'eux, ces braves ! Cela fait mal au cœur de devoir bientôt partir.

5 *décembre*. — Il ne pleut plus, heureusement. Hier,

c'était un véritable déluge. Le jardin était transformé en lac. Les prés Grouvesier et Frison Roche étaient complètement sous l'eau. Jamais je n'ai vu cela. Et il fait doux comme au printemps.

Midi. — Jeanne rentre de la ville où il n'y a plus un soldat. Tous partent dans la direction de Thann ; hommes, mulets. On ne peut presque plus circuler. Ce départ confirme l'attaque dont on parlait en haute Alsace. Un alpin a dit devant Jeanne dans un magasin : « Cette fois-ci nous passons le Rhin. » Ah ! si cela pouvait être vrai !

7 *décembre.* — Ce soir, on tressaille d'un vague espoir, de crainte aussi et de tristesse. L'offensive est commencée. A Bussang, il y a déjà, hélas ! beaucoup de blessés. Galliéni, paraît-il, veut en finir. Ce serait Foch qui remplacerait Joffre. Les camions de M. de la Nacelle devaient partir hier soir pour Thann ; contre-ordre dans la nuit et, à trois heures du matin, ils partaient pour Saint-Dié chercher des troupes qu'ils ramenaient au Collet. Si cette fois-ci nous réussissons, c'est la Roumanie et la Grèce qui marchent avec nous, et c'est la paix à brève échéance. La Paix ! Quel espoir ! Oh ! si c'était vrai, si on pouvait espérer !.. Aujourd'hui à trois heures, il y avait un effet de nuages noirs balayés par le vent, tout à fait beau et tragique ; du seul petit coin de ciel bleu déboucha tout à coup un avion, tout doré, symbole d'espérance...

On dit que le Kaiser est à Vienne pour empêcher François-Joseph de faire la paix séparée que l'Autriche cherche à négocier par Rome depuis quelque

temps déjà. En Autriche, il y a des ferments de révolution qui germent un peu partout.

9 *décembre.* — Il fait un temps épouvantable. Il a plu toute la nuit sans arrêt. J'ai une carte de Noël qui dit que tous leurs abris dégringolent, qu'on passe son temps à les reconstruire et qu'il a sept heures de faction par nuit, dans la pluie ou le vent. C'est épouvantable. J'ai aussi une carte d'un poilu à Wesserling qui déclare qu' « on ne peut plus y tenir ».

On dit que nous ne faisons qu'une petite attaque en haute Alsace, simplement pour nous donner de l'air et pour pouvoir plus facilement ravitailler nos troupes.

Voilà l'Allemagne et l'Autriche qui commencent à se disputer. Excellent ! On parle de Castelnau en remplacement de Joffre. J'espérais Foch.

Paris, 25 *décembre.* — Second Noël de guerre.

Combien de foyers tristes et de larmes versées en ce jour jadis si joyeux ! Quand pourra-t-on redire : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux. Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » En tout cas, Noël n'est pas gai en Allemagne, où l'on dit que la misère règne effroyablement dans le peuple.

Nous pensons avec un peu d'amertume à la réunion amicale que nous aurions eue à la villa Kattendyke si nous étions restés là-bas.

J'ai eu du plaisir à revoir hier Frédéric de Metz-noblat, superbe avec ses belles croix : Légion d'honneur, croix de guerre. Il ne croit pas qu'on percera, mais il donne pleine confiance quand il

parle du commandement. Il est très optimiste quant à l'issue finale, mais ce sera long encore.

26 *décembre.* — Maman est allée hier à l'arbre de Noël des Alsaciens à la mairie du Xe. Odile a chanté, mais on ne vibrait pas, ce n'était plus comme dans les Vosges.

Nous allons à Levallois, où j'ai fait un petit arbre de Noël aux enfants depuis si longtemps abandonnés. Ils sont gentils, frais, ont bonne mine ; les femmes semblent reposées, heureuses : miracle de l'allocation. — Odile chante : *L'Oiseau de France*, *Dis-moi quel est ton pays.* Tous sont émus. Je donne à chaque enfant un vêtement. Causerie de Philippe aux parents. L'ensemble de la petite fête est très réussi.

27 *décembre.* — Nous avons reçu une longue visite de la pauvre comtesse d'Hérouville, bien courageuse. Elle nous raconte la mort de son fils, tombé près de Commercy, Raoul, ce ravissant enfant qui jouait avec ses sœurs au château de Villiers, il n'y a que peu d'années. Toutes ces mères sont sublimes.

Maman a vu un grand blessé revenant du camp d'Altengrabau. Il lui a dit l'état affreux dans lequel se trouvaient les prisonniers. Mais il paraît que les gardiens allemands du camp lèchent, pour se nourrir, les fonds des casseroles laissées par les Russes.

Minerve est à Paris, et vient d'avoir une paratyphoïde. Elle en avait apporté le germe de Gérardmer où quatre infirmiers et deux infirmières de l'Évacuation l'avaient prise avant elle. On disposait les vêtements souillés des soldats atteints sur le réservoir d'eau que l'on croyait hermétiquement clos et

qui n'était recouvert que de planches. Minerve croit à une offensive des Allemands dans le Nord. Ils attendent le bon vent, pour pouvoir se servir de leurs affreux gaz. Si seulement le vent tournait pendant la bataille !

En rentrant, j'ai trouvé Philippe en tête à tête avec son ami Tardiveau. Celui-ci a fourni à beaucoup de nos alpins des couteaux à cran d'arrêt pour le nettoyage des tranchées. On appelle ces couteaux des « Tardival ».

29 *décembre.* — Une admirable lettre de Jacques, prisonnier en Allemagne, à ses enfants. Il a assisté à un arbre de Noël, invité par le pasteur, et il écrit : « Tous les petits enfants sont comme vous, mes chéris. Ils souffrent de ne plus avoir leurs papas auprès d'eux. » Pas une parole de haine, c'est beau.

Philippe va au Grand Palais au sujet d'un Foyer à y créer. Il voit le commandant du dépôt, qui le remercie de sa bonne pensée de vouloir distraire les soldats, « mais, dit-il, ce serait complètement du temps perdu. Nous avons une salle de réunion avec trois séances de cinéma par semaine, conférences, etc., et les soldats n'y viennent jamais. Ils n'ont qu'une idée, c'est d'aller se promener. Demain, nous avons un magnifique programme. Eh bien, nous sommes obligés de remplir la salle en commandant tant d'hommes par peloton. » A Paris, ils sont trop gâtés. Ce n'est plus comme dans nos petits villages du front.

Il paraît que Mme C... va visiter les blessés. De là quelques anecdotes plus ou moins authentiques. Elle arrive un jour dans un hôpital. Un blessé, la

voyant entrer, s'écrie : « Kamerad ! kamerad ! » Une autre fois elle va voir un hôpital. Le directeur la fait entrer en lui disant : « Ici nous ne tuons pas, nous guérissons. »

30 *décembre*. — Une lettre des Vosges me dit que le pauvre 152e a de nouveau été éprouvé comme jamais. Les Allemands, après notre beau succès, ont contre-attaqué avec une telle violence que le 152e a pour ainsi dire été anéanti à nouveau, partie tués, partie blessés ou prisonniers. C'est atroce ; Rouge et le caporal Boucher n'ont échappé que par miracle.

Nous allons avec Odile à l'hôpital des Enfants-Malades, où nous faisons un arbre de Noël. Il y en a qui manquent, de ces chers petits, et quelques autres qui sont guéris et qui vont compléter leur convalescence à Berck. L'arbre est très joli ; à tous les garçons, nous donnons des tambours et des trompettes et toute la salle est joyeuse du fait de cette musique inaccoutumée. Les enfants de l'arrière ont aussi besoin que l'on s'occupe d'eux et, quoique regrettant nos poilus, cela me fait plaisir de voir les joyeuses figures de tous ces petits.

31 *décembre*. — Réunion de famille intime, à laquelle nous avons joint Marie Monique et Patrick.

D'après oncle Armand, les Russes auraient eu de beaux succès en Galicie. Ils se reprennent. Cette fin d'année est moins triste que la dernière : on sent un vent de victoire flotter dans l'air. On a, malgré tous les deuils, l'âme plus sereine. Que 1916 soit pour nous la délivrance !

1er *janvier* 1916. — Quelle date émouvante ! *La Guerre sociale* de ce matin traduit bien nos sentiments à tous. Elle a changé de titre et s'appelle à présent *La Victoire*. Beau titre plein de promesses ! Le premier article, celui d'Hervé, est remarquable, puis des vers de Montéhus et une lettre de Poincaré aux troupes, sans enthousiasme exagéré, mais nette et belle dans sa simplicité. Un dessin : le coq gaulois se dresse foulant, de ses ergots, l'aigle noir étendu à ses pieds, et jetant un cocorico foudroyant, tandis que, derrière lui, le soleil se lève dans un ciel d'apothéose. Soleil de victoire : « Bonne année. »

Nous dînons chez maman avec oncle Adrien ; il nous conte son livre sur Mulhouse, qui sera très intéressant ; mais le travail est immense.

Il paraît qu'à l'île de Croix, les Alsaciens sont traités plus bas que terre et que les Allemands qui y sont prisonniers y font la pluie et le beau temps. Dans l'île, on rend la monnaie en pfennig !

Je reçois de Noël, par la poste, une petite boîte remplie de gui. C'est touchant de m'envoyer ce « porte-bonheur ». Je le garde précieusement.

Nos généraux multiplient les attaques en Alsace, Maud'huy au Linge, Messimy au Reichackerkopf, Villaret au Vieil-Armand. Est-ce bien nécessaire ? Le cher tambour du 152e, celui qui pêchait si assidûment dans nos rochers gris, près du lac, a été tué dans cette dernière attaque.

3 *janvier* 1916. — Il fait beau soleil, trop chaud, car on se dirait au mois de mars. Quel temps anormal nous avons cette année ! Philippe est très grippé, il garde la chambre. Je rencontre Mme Engel chez

maman. Le bombardement de Wesserling a été terrible ; en une heure plus de soixante obus sont tombés. Mme Engel et les Scheurer étaient tranquillement assis à lire dans leur salon, quand, « pan ! » un obus éclate à quelques mètres. Ils descendent rapidement à la cave et n'y étaient pas depuis trois minutes que la vérandah du salon vole en éclats. Le salon est plein de vitres brisées, de morceaux de briques et de terre ; les rideaux, déchirés, pendent lamentablement...

On nous raconte que les deux vieux Giraldo restés à Altkirch en août 1914, ne se doutaient de la déclaration de guerre et qu'ils se crurent h cinés en voyant les Français pénétrer dans la Ce n'est presque pas croyable.

Un des blessés de Geneviève, qui retou front, lui a dit l'autre jour : « J'aurai ou la médaille litaire ou un petit jardin sur le ventre. » Pauvre gosse !

Égérie me téléphone que le bombardement de Nancy a été terrible. Le quartier de la gare a été très éprouvé. L'usine d'avions a sauté. Le quartier Saint-Jean est en partie détruit. Mais peu de victimes, heureusement.

5 *janvier* 1916. — Il fait beau, je vais faire un tour sur l'avenue Marceau. Paris, depuis quelques jours, est beaucoup plus optimiste. C'est curieux comme il change vite d'aspect et de moral.

On dit que les Allemands évacuent Altkirch et que nous allons bombarder Mulhouse. On amène de gros canons dans la vallée de Thann, et l'on a entendu de Bâle une forte détonation que l'on ne s'explique pas.

Une chose assez significative se passe dans régions envahies : les Allemands n'ont plus com l'an dernier fait les semailles ; preuve qu'ils comptent pas y rester. Le Kaiser continue à ê gravement malade. La signature est donnée Kronprinz et l'Impératrice ne quitte pas l'E pereur. Mais je ne crois pas que sa mort char beaucoup les choses.

6 *janvier* 1916. — Au moment où j'allais sort on sonne : c'est le docteur Piery et son beau-fr le capitaine. Ce dernier est un bel aviateur brun [illegible]gique, au regard clair habitué à bien regard [illegible]ucoup de chic avec son uniforme flamba [illegible] azur, et les deux petites ailes d'or. [illegible] neuf [illegible]lles et nous dit notre gran [illegible]rité sur les [illegible] Les appareils Nieup [illegible] Ils sont admirables, [illegible]vent le sourire aux [illegible] Nous [illegible]oup de leurs héroïques fils, [illegible]answiller, du pauvre et glorieux 152e. Le [illegible]éret est mort des suites de son amputation. [illegible]Scheurer font un grand éloge du général, qui était aussi dur pour lui-même que pour ses hommes. C'est à cause de sa haute valeur et de son énergie qu'on l'avait envoyé en Grèce avec Sarrail.

Gabrielle a rencontré dernièrement, sur le trottoir, un mutilé ayant été cité plusieurs fois, qui n'avait rien sur lui et qui était à la recherche d'une œuvre qui lui permît de vivre jusqu'à son entrée dans un magasin. C'est inouï de penser à cela. Comment

n'avons-nous pas la pudeur d'entretenir pendant le temps voulu les malheureux qui se font tuer pour nous ? *C'est scandaleux.*

9 *janvier* 1916. — Une gentille lettre de Bouchedor nous donne des nouvelles des « Éclopés » de Gérardmer, qui continuent tous les lundis à se divertir. Tant mieux.

Le bruit de la détonation qu'on ne s'expliquait pas est d'un train à Dollwiller, rempli de munitions qui a sauté. La gare n'existe plus.

On parle du général Pétain comme remplaçant de Joffre.

Le mark continue à dégringoler.

11 *janvier* 1916. — Dernièrement, à la douane allemande, on a déshabillé complètement un pauvre bonhomme et on ne l'a relâché qu'après l'avoir entièrement badigeonné de citron pour voir s'il n'avait pas sur le corps de l'encre sympathique.

J'ai ce soir une gentille visite de Kate de Turckheim, qui revient de Raon. La ville est très abîmée.

La « Cense de Cœur » n'a rien. Elle n'est que soulagée de quelques objets.

Deux Nancéennes me disent que le bombardement de Nancy a été terrible. Plus de 4.000 personnes auraient quitté la ville. Dans une lettre Jeanne Châtillon n'a pas l'air très émue, cependant ; quel courage !

Je rencontre une Alsacienne dont la belle-sœur était à Cernay, à la première entrée des Français en Alsace. Les Allemands entrèrent dans sa propre maison pour tirer plus facilement sur nos troupes.

C'est ainsi que quelques officiers peu intelligents ont pu croire que des Alsaciens nous trahissaient.

Il paraît que les Rodolphe Kœchlin, à Bénodet, eurent tous les ennuis possibles, parce qu'Alsaciens ; ils y sont pourtant installés depuis plus de vingt ans et leurs deux fils se battent dans les Balkans.

17 *janvier*. — Mon anniversaire aujourd'hui. Je me fais vieille. Ce sont ces années de guerre qui nous auront tous vieillis.

Ma mère a vu ce matin un directeur de la Banque suisse qui a causé à Genève avec Bleichrœder, le grand banquier juif de Berlin. Celui-ci était venu en Suisse pour tâcher d'arrêter la chute du mark en vendant des titres italiens. Il a dit : « Nous sommes perdus. » Ma mère a aussi rencontré M. Guérin, de Lille, qui est ici pour six semaines et qui revient de Berlin. Il a vu Bethmann-Hollweg qui lui a demandé à brûle-pourpoint : « Eh bien, quand ferez-vous la paix? » Et Guérin de répondre : « Excellence, tout est prêt en France pour une troisième campagne d'hiver. »

Nous avons Véga à dîner. Elle vient de voir Denys Cochin de retour de Grèce. Il a été très aimablement reçu par les souverains, lui et son fils, capitaine de frégate. La reine a demandé à ce dernier s'il ne trouvait pas que des combattants, même ennemis, pouvaient s'estimer. — « Certainement, Altesse, répond le fils Cochin, lorsque des deux côtés on mène la guerre avec un esprit de justice et de loyauté. » Cette réponse est crâne. Véga m'entretient de ses chiens, trêve d'un moment à la guerre : « Nicolas », aimable petit poméranien

noir, au caractère irascible, ne trouva rien de mieux l'autre jour, en manière de vengeance contre un domestique qui ne l'avait pas pris à la promenade, que de grimper, au prix d'efforts inouïs, sur une table où était plié le beau pantalon de dimanche dudit domestique et de l'arroser copieusement.

Cyrille, de passage à Paris, vient nous voir et sa présence inattendue nous ramène à mes chères Vosges. Il nous conte la journée terrible de l'Hartmansvillerkopf. Les débuts avaient été brillants. Nous fîmes 1.400 prisonniers, mais les Allemands contre-attaquèrent avec une grande violence, et il fallut soutenir notre ligne avancée qui faiblissait. Nos tranchées étaient gardées par un régiment de territoriaux qui, au dire de Cyrille, étaient complètement dans les vignes du Seigneur. On envoya à la rescousse le 152e de ligne, flanqué de deux bataillons alpins ; à sa droite, le 5e et à sa gauche, le 15e. Le 5e bataillon recula, le 15e resta accroché. Le glorieux 152e, au contraire, dans un élan magnifique, s'avança jusqu'à Wattviller. Il s'était trop aventuré. N'étant plus protégé sur ses ailes par les bataillons alpins, ayant d'autre part, dans sa hâte, négligé de « nettoyer » à fond les tranchées qu'il avait conquises et dépassées, il se trouva entouré par les Allemands, tant par ceux qui avaient reculé devant lui, que par ceux qui, derrière lui, sortaient de terre. — Le colonel, voyant le danger, demanda sur-le-champ des renforts qui n'arrivèrent pas. Il en fut réduit à rassembler les quelques centaines d'hommes des équipages, des cuisines, etc. qu'il avait sous la main, pour se porter au-devant de

l'ennemi et arrêter sa marche. Le malheureux 152e, enveloppé de toutes parts, perdit en tués, blessés ou prisonniers trois commandants, onze capitaines, quarante chefs de section et dix-neuf cents hommes. Le général Séret, blessé grièvement, amputé d'une jambe, est mort des suites de l'opération. De ce beau 152e, il ne reste que huit cents hommes, cantonnés à Saulxures, où l'on cherche à reformer le régiment avec des débris de dragons et d'alpins.

Comment, sur un front si restreint, la liaison entre les troupes n'était-elle pas assurée? Comment les renforts ne sont-ils pas arrivés à temps? Il est triste de penser que ce qui semble un manque d'unité dans l'action a causé ce désastre, et la mort de tant de braves.

18 *janvier* 1916. — Mme Guérin, femme du grand ravitailleur de Lille, qui est ici depuis quatre semaines, retourne à Lille, pour l'exemple. Les soldats allemands là-bas sont assez bien ; les officiers toujours très arrogants, et certains odieux. Dernièrement chez une de ses amies qui en logeait, ils firent une noce à tout casser : on les trouva, ivres, tombés sous la table. Il y a des arrestations journalières et des gens fusillés. On ne souffre pas trop de la faim, mais on n'a pas une goutte de lait.

Nous sortons un moment et nous demandons par curiosité le prix des appartements dans nos environs ; il y en a beaucoup à louer, mais ils ne baissent nullement de prix. Je crois qu'il n'y aura pas la crise des loyers à laquelle on s'attendait ;

en tous cas, pas dans ce quartier-ci. Un petit hôtel dans la rue Euler, 15.000 ; un autre petit hôtel, sur cour, composé de quatre pièces et de trois chambres de domestiques : 7.500 ; un appartement dans une rue sombre, sans air : 10.000. Je pense que tous ces propriétaires attendent les Américains. Mais viendront-ils?

A peine sommes-nous rentrés que nous avons la visite d'un neveu de Philippe. Quoique un peu pâli, il est en bonne forme et a pris de la décision. Il est très jeune commandant et part ces jours-ci pour Baccarat. Philippe lui parle du général Pétain dont il fait un grand éloge ; Pétain devait prendre le commandement en chef des armées, mais il a été trouvé trop jeune général d'armée (il fallait ménager des susceptibilités). L'idée de Pétain est d'avoir des réserves tout près du front, car dans ces dernières attaques, ce sont toujours les réserves qui ont manqué.

20 *janvier* 1916. — Scripture déjeune ici et se lance avec Philippe dans de grandes discussions politiques. J'en note quelques bribes en passant : Galliéni convoiterait la présidence ; Briand, un équilibriste ; Malvy, un alcoolique. C'est Poincaré qui gouverne. Nos chers députés songent à faire allonger leur mandat : six années à courir encore au lieu de deux ; sans doute ne sont-ils pas pressés de voir poindre le jour des élections. Je note encore : un parti d'hommes nouveaux serait en formation. Il prend pour titre : « Les Patriotes-Démocrates. » Son programme : union, apaisement des luttes religieuses, la France forte, le Rhin frontière, aveo

le Palatinat sous notre protectorat. Scripture se rattacherait à ce parti.

Nathalie est obsédée par les maux de la guerre et ne voit que les horreurs, sans remarquer la beauté, la sublimité du caractère de ces gens qui font si simplement le sacrifice de leur vie. Elle ne peut plus croire à un Dieu qui permet de pareilles horreurs ; elle dit que c'est la faillite du christianisme. Le sacrifice est pourtant l'idée maîtresse du Christ ; elle ne peut pas se plaindre qu'il n'existe plus. Nier que les choses même les plus effroyables puissent arriver sans la volonté de Dieu, c'est tout simplement nier Dieu. La guerre est une monstruosité, oui certes ; mais si l'on ne pense qu'aux tristesses et aux horreurs, on perd toute faculté de force, on est sans défense devant les événements, et c'est déprimant pour soi et pour les autres.

23 *janvier* 1916. — Philippe fait aux enfants de Levallois une petite allocution sur la classe 17. Il dit : *A ma Mère*, de Déroulède, et ces vers admirables d'Euripide :

N'effeuillez pas sur l'urne close
La fleur d'Aphrodite, la rose :
Mon fils n'a pas connu l'amour ;
N'effeuillez pas non plus sur elle
La fleur des vieillards, l'immortelle :
Mon enfant n'a vécu qu'un jour.
Si vous voulez qu'au noir séjour,
Son âme descende fleurie,
Cueillez tous les lauriers dans les bois d'alentour ;
Mon fils est mort pour la Patrie.

Presque tous les enfants pleuraient.

Le pasteur Peyric, aumônier à Sedul-Bar, nous conte, chez Lucile, ses souvenirs de campagne. J'en résume l'essentiel :

« Notre lieu de culte, dit-il, était une maison « turque, percée de trous d'obus qu'on avait bouchés « tant bien que mal. Elle servait aux « tringlots » « de dépôt pour la paille et les sacs d'avoine. C'est « sur ces sacs que s'asseyaient les auditeurs. J'ai « souvenir d'un service pendant lequel nos 75, qui « étaient à 50 mètres à peine, se mirent à tirer sur « l'ennemi. Les détonations ne rendaient pas ma « parole facile ; puis les pièces turques, provoquées, « se mirent à tirer à leur tour. Plusieurs obus écla- « tèrent si près de nous que les mottes de terre « retombaient sur le toit qui nous abritait. Quelques « jeunes « saluaient » bien un peu mais tous restèrent « à leur place jusqu'à la fin de l'office. Quel beau cou- « rage !.. et quelle belle humeur !.. Bien peu avaient « le cafard. Je considérais comme un devoir d'en- « tretenir la gaieté et j'avais organisé (étrange « initiative pour un aumônier !) des concours de « grimaces, des cris d'animaux : voix du bœuf, de « l'âne, du rossignol, et aussi, voix du canon — « canons de différents calibres et de différentes « nationalités. Nos poilus imitaient tout cela à « merveille. Au milieu d'un bombardement, un « vrai rossignol chantait sur un laurier-rose, près « de notre cantonnement. Les détonations ne « l'inquiétaient pas ; toutefois, un obus ayant « frappé l'arbre sur lequel il perchait, hélas ! cela « lui coupa le sifflet.

« En été, à Sedul-Bar, la chaleur était torride,

« la poussière et le vent fort pénibles, mais, à partir « du 1er octobre, temps merveilleux. Notre villé- « giature demeurait fort exposée au feu de l'ennemi, « qui nous dominait, voyait tout ce qui se passait « chez nous et nous bombardait. Jusqu'en décembre, « les Turcs manquèrent heureusement de munitions, « et les arrosages étaient supportables, mais quand « les Allemands, s'étant frayé la voie jusqu'à Cons- « tantinople, purent ravitailler leurs alliés, la canon- « nade devint terrible. Durant les trois dernières « semaines de décembre 1915, il tombait un millier « d'obus par jour sur nos tranchées et nos canton- « nements. Nulle possibilité de se mettre à l'abri. « Il y eut plus d'hommes blessés dans les cantonne- « ments, à l'arrière, qu'aux premières lignes. Cer- « tains allaient coucher sur la falaise par-dessus « laquelle passaient les obus visant nos bateaux. « Parfois on envoyait nos soldats à Ténédos, mais « c'était pour y faire des routes, alors qu'ils auraient « eu grand besoin de repos. Nos attaques ne réus- « sirent — au prix de quels sacrifices — qu'à nous « faire gagner 300 mètres.

« Nos tranchées étant à 50 mètres de celles des « Turcs, notre artillerie n'avait pu détruire les fils « de fer et les vagues d'assaut venaient s'y briser « l'une après l'autre, fauchées par les mitrailleuses. « Le colonel A..., qui commandait, me disait : « La « vision de ces offensives sera le cauchemar de ma « vie. »

« Et cependant la gaieté régnait à la table des « officiers, c'étaient des lazzi sans fin... entrecoupés, « hélas, de cruelles réalités, comme le jour où un « obus emporta la jambe d'un major, assis à la

« place que j'occupais d'ordinaire. Et le major de « dire tranquillement : « Je ne pourrai plus aller à « bicyclette. »

Peyric n'a pas pu nous dire le chiffre exact de nos pertes. L'effectif étant maintenu à 40.000 hommes, il y avait eu, au 1er septembre, 28.000 tués ou blessés, et 12.000 évacués. C'est-à-dire que les troupes avaient été entièrement renouvelées. La typhoïde sévissait, mauvaise, causant par moments plus de dix morts par jour. Malgré les chaleurs, pas de choléra, mais de la dysenterie, des entérites. En dépit de tous ces maux, quand fut donné l'ordre du départ, nos soldats étaient tristes de partir, de quitter, sans avoir obtenu de résultat, cette terre où tant des nôtres étaient tombés.

24 *janvier* 1916. — Patrick reçoit, par l'intermédiaire d'une parente suisse, une carte en allemand d'un ami de Strasbourg. « Votre pauvre tante *Bosch* ne va pas bien, écrit-il ; l'estomac et la tête sont fatigués. Je ne crois pas que vous la reverrez à votre retour en Alsace. » Le tout marqué au timbre du censeur allemand, qui n'a pas reconnu sa « Germania » sous les traits de la « Tante Bosch ».

Nancy, de nouveau bombardée, a reçu vingt obus.

Les Turcs ont massacré 40.000 Arméniens. Un archiprêtre arménien a dit à Marie que ce sont les Allemands qui poussent à cette extermination d'un peuple. Ils espèrent trouver de la sorte des places vides en Asie Mineure et s'y installer un jour !

Les lumières de Paris s'éteignent de plus en plus. Hier, autour de la Tour Eiffel, c'était la nuit com-

plète. Seules quelques lueurs rouges et jaunes de vagues taxis trouaient l'obscurité.

Oncle Edgar, de passage à Paris, nous raconte une amusante anecdote. Une dame de ses amies, propriétaire du château de Pessac, ayant eu son auto réquisitionnée, se rendait mélancoliquement à Bordeaux en tramway, inspirant à ses compagnons de route une légitime sympathie. Elle va faire quelques courses, et, pour se reposer avant de reprendre son tramway, elle descend chez le pâtissier à la mode. Quelle est sa stupéfaction, en voyant arriver une belle auto qu'elle reconnaît pour être la sienne ! En descendent : d'abord, une belle dame, cocotte de haute envergure, suivie d'un de nos très sympathiques gouvernants. La dame, propriétaire de la voiture, s'avance vers ce dernier et lui tient à peu pres ce langage : « Monsieur, je viens vous demander, étant donné que c'est mon auto qui vous sert, d'avoir la grande obligeance de me permettre de la prendre pour rentrer chez moi. » — Le monsieur répond : « Avec le plus grand plaisir, Madame. » — Sur ce, auto et propriétaire filent. Et jamais plus notre cher gouvernant n'alla réclamer son carrosse d'un jour. »

27 *janvier* 1916. — Les Anglais deviennent épatants. Ils ont encore à apprendre comme artilleurs, mais leur infanterie est superbe. Les voici maintenant « troupes d'assaut » et eux qui, dans l'histoire, ont été toujours si bons pour tenir derrière les murailles, ils ne veulent plus rester en place, mais brûlent d'aller de l'avant. De l'avis de plusieurs de nos généraux, ce sont les Anglais

qui fonceront avant nous sur les lignes boches.

Il paraît qu'au dernier bombardement de Nancy, des maisons entières s'écroulaient. Cela devait être terrifiant.

X..., au moment du renvoi des consuls de Salonique, est entré chez celui d'Allemagne et y a pris deux photographies; l'une du Kaiser, l'autre de Hindenburg. L'Empereur y paraît assez malade, les joues sont creusées, les yeux très cernés, la moustache teinte, les cheveux tout blancs. X... est allé au grand quartier général pour mettre Joffre au courant de la situation dans les Balkans (il paraît qu'elle n'est pas brillante). Dès son arrivée, Joffre de lui dire : « Hé bien, cela va très bien, là-bas ? — Et X... de répondre : « Non, mon général, cela va très mal. » Et de lui expliquer la situation tout au long. La résidence du « Grand-Père » a paru à X... être le château de la Belle au Bois dormant.

Le baron de T... est très optimiste et croit à la possibilité de remettre l'Allemagne en petits états. « L'Empereur mort, personne ne pourra le remplacer, l'Empire croulera avec lui. » Il est, avec raison, sévère pour ses cousins. « Trois servent dans l'armée allemande. Il ne faudra pas qu'ils reparaissent en Alsace française, tous ces nobles qui servent l'ennemi. » Lui-même compte aller réhabiter l'Alsace. Il fait partie d'un comité qui a pour président Jules Siegfried et qui a pour but d'étudier l'organisation future de l'Alsace. Si on continue, après la guerre, à faire autant de gaffes vis-à-vis des Alsaciens qu'on en a fait pendant, cela promet.

Nouvelles manifestations à Berlin en faveur de la paix; des femmes sont blessées; les journaux, ne

Allemagne, ne peuvent plus paraître qu'en format réduit, le papier manque.

Véga nous conte l'arrivée, à la Chapelle, d'un train de grands blessés rapatriés d'Allemagne. Ils descendirent tous avec, soit un bras de moins, soit une jambe, soit aveugles, et tous, sans exception, avaient une figure rayonnante. On les fit entrer dans une salle où était préparé un déjeuner. Les tables étaient couvertes de mimosa. Il y en avait partout. Un membre du Gouvernement fit une allocution très belle, très émouvante et, aux cris de « Vive la France, » tous ces hommes applaudirent... Deux d'entre eux, manchots, applaudirent en réunissant leurs deux mains intactes et en disant gaiement à Véga : « Voyez, Madame, comme nous faisons pour applaudir ». Après le repas, les portes s'ouvrirent et entrèrent les parents et amis. Moment poignant ! Véga ne pouvait en parler sans pleurer. Oui, cette guerre, que de choses sublimes elle aura vues au milieu de telles cruautés !

Nous dînons chez Gustave. A neuf heures et demie, nous étions confortablement installés au salon, passage des pompiers avec le « garde à vous ». Les mamans parlent de faire descendre leurs enfants à la cave. Mme C..., inquiète des siens, part précipitamment. Nous la raccompagnons en auto. Il fait extrêmement noir ; quelques rares becs de gaz tous les 100 mètres et c'est tout. On avance au pas. A onze heures un quart, nouvelle sonnerie, la berloque : tout danger est écarté.

29 *janvier*. — Marcelle, après avoir cru son mari tué, vient de le savoir prisonnier en Allemagne. Il a

pu lui envoyer quelques lignes réconfortantes, « s'occupe, dit-il, comme il peut, apprend l'espagnol, la mandoline, fait des cours à ses camarades ». Nos prisonniers ont le droit d'acheter des livres à Leipzig. Ils en reçoivent de France, en particulier de la Société Franklin.

30 *janvier* 1916. — Nous voyons ce matin dans le journal que les zeppelins ont jeté dix bombes. L'article d'Hervé est assez humoristique sur le bien moral que fera aux Parisiens, trop oublieux de la guerre, la visite bienfaisante de ces messieurs. Oui, s'il n'y avait pas tant de victimes. Il y a, dit-on, quatorze immeubles coupés par le milieu, plus de deux cents blessés et une trentaine de morts. Une famille de sept personnes a été presque anéantie, laissant seul un petit garçon de dix ans, qui, très blessé, et souffrant horriblement, demandait au concierge de l'achever ! C'est affreux !

1er *février* 1916. — Les zeppelins ont tenté pour la troisième fois de revenir sur Paris. Ils ont jeté des bombes près de Versailles. Ils ont été aussi sur Londres et, là, ont fait de grands dégâts. Ils étaient neuf.

Nous avons à déjeuner mes quatre filleuls, tous contents de connaître Paris. Ce sont de bien braves gens, qui ne se plaignent pas de la vie du front. Ils reviennent d'Alsace, près d'Altkirch. Ils ne souffrent pas, ils peuvent s'étendre sur l'herbe, au soleil : « Nous nous reposons, et cela fait du bien, me dit l'un d'eux, qui est mineur de son métier ; avant la guerre, on travaillait bien plus ; on n'avait pas si

bonne mine. » Son compagnon est coiffeur. Les autres, ouvriers verriers. Ces derniers nous parlent du travail du verre, qui doit être extrêmement pénible, et n'est pas verrier qui veut. Ils disent qu'on devrait rétablir les corporations comme au moyen âge, pouvoir redevenir maîtres verriers comme par devant et maîtres maçons, et maîtres de forge, maîtres mineurs, etc. Notre mineur Laine a un joli mot : « Pour la sûreté, j'aime mieux ma tranchée que d'aller en bécane sur les boulevards. »

Hier au soir, je lisais tranquillement les *Annales* dans mon lit, quand, à dix heures et demie, j'entends les pompiers, puis un air militaire triste, suivi de cris. Je me précipite à la fenêtre, je l'ouvre et je vois les projections de la tour Eiffel. Je vais réveiller Philippe. Tout est noir, plus aucun bec de gaz ; les tramways s'arrêtent, deux autos se heurtent dans la nuit, les chauffeurs s'injurient... ce sont les zeppelins sur Paris. A Gérardmer, nous avions eu le plaisir de voir bien des taubes, mais jamais ces géants ne nous avaient honorés de leur visite. Nous n'entendons aucune détonation ; je me rendors. A une heure, les pompiers repassent, entonnant cette fois un air joyeux (la première randonnée était lugubre). Ce matin, en ouvrant le journal, je vois qu'il y a trente blessés et plusieurs morts. C'est à Ménilmontant que les monstres ont opéré.

On me raconte qu'une dame, montant dans le tramway, marche par inadvertance sur le pied d'un officier anglais. Celui-ci profère un juron en allemand. Elle suit le monsieur, le signale à un agent qui le conduit au poste. On découvre que c'est un espion recherché depuis de longs mois, et, le lende-

main, la dame reçoit comme prime 3.000 francs.

Marcel a un ami qui a été décoré à Thann pour avoir fait cent vingt-cinq prisonniers *à deux* : derrière le 152e, après l'attaque, ils voient sortir un Boche d'un trou, ils le menacent, l'autre se rend ; puis un second sort, même coup ; puis un troisième qui résiste, ils l'abattent, et à la suite de cela tous se soumettent : cent vingt-cinq !

Minerve repart demain pour les Vosges. Il paraît que le général de Villaret s'en va décidément, remplacé par le général Herr...

Nous allons à une petite réunion chez Égérie à l'occasion du mariage de Jérôme Tharaud. Toutes les personnes présentes ont fils ou maris ou gendres au front, et malgré cela elles ont un calme admirable. C'est très beau. Je ne puis dire à quel point j'admire toutes ces femmes. La France se montre grande. Je parle assez longuement avec Mme Tharaud, très aimable vieille petite dame. Je lui demande si ses fils ont pris quelques notes dans les tranchées. « Non, me répond-elle, mais j'espère qu'après la guerre ils écriront. Mon fils m'a dit : « Je me rappelle tout. La bataille de l'Yser, je l'ai là, et il montrait son front. Toutes les anecdotes, je les ai dans ma tête. » « Voyez-vous, Madame, me dit encore Mme Tharaud : mes fils écrire au milieu du bruit, mal installés, c'est impossible. Chez eux, ils s'enferment dans leur cabinet, et il ne faut pas bouger. Ils n'écrivent pas vite, ils reviennent, ils châtient leur style. Ils mettraient, pour atteindre la perfection du style, aussi bien dix ans. Puis, tout ce qui a été écrit les exaspère. Tout ça c'est de la littérature, ce n'est pas le front. »

Barrès est là avec sa femme, blonde, grande, très Lorraine, au port majestueux et assez princier. On me présente, je me fais aussi gracieuse que possible et elle de me dire à ma grande stupéfaction : « Mon mari m'a souvent parlé de vos écrits. »

Une gentille lettre de la marquise me dit que Nancy est calme.

2 *février*. — On nous conte le fait suivant :

Quand la Belgique reçut l'ultimatum de l'Allemagne, les ministres se réunirent. Ils décidèrent (le roi étant présent) de laisser passer les troupes allemandes. Le roi alors prit la parole : « Messieurs, « vous êtes le Gouvernement, moi je ne suis que le « roi ; je ne puis pas vous empêcher de faire ce que « vous aurez décidé, mais je tiens cependant à vous « prévenir que si vous décidez de laisser passer les « troupes allemandes par la Belgique, une heure « plus tard je serai parti, et j'irai m'engager au « service de la France. »

Nous allons voir Madeleine de M... qui nous raconte cette histoire : Une dame de ses amies, à Noël, va se confesser. Elle avoue que quelques fois elle a parlé un peu mal du Saint Père, en le traitant de germanophile. Le prêtre n'a rien répondu ; elle s'est demandé s'il n'était pas un peu de l'avis de sa pénitente.

Des bruits plus ou moins fantaisistes circulent sur la nuit des zeppelins : on dit qu'une auto faisait des signaux avec une lanterne rouge devant la maison du général de Castelnau, avenue Henri-Martin. Elle était occupée par des individus vêtus l'un en officier, deux autres en poilus. Reconnus et dénoncés,

ils furent conduits au poste et arrêtés comme espions.

Georgette, arrivée hier de Nancy, nous dit combien les bombardements y ont été affreux. Bien des gens ont quitté la ville et s'enfuient à Maxéville où, jusqu'aux hangars et écuries, tout est occupé. Les « Grands Magasins Réunis » ont brûlé jusqu'aux fondations. Presque chaque bombardement a été précédé d'un grand incendie qui était peut-être un signal.

4 *février* 1916. — Hier, temps splendide, tous les lilas sont en feuilles. J'ai mon cinquième filleul à déjeuner ce matin. Je lui offre, comme aux autres, le plat national du Nord : de la salade avec des pommes de terre et du lard, le tout arrosé d'huile chaude et de vinaigre. Mon filleul est le vrai type du brave, honnête, admirable poilu dans sa simplicité ; quand il est arrivé avec sa grosse capote, son casque, sa musette, son sac, son paquet, on aurait dit un dessin de la *Baïonnette*, dans son numéro des Marraines. « Nous tiendrons, me dit-il, rien ne nous fera lâcher. Si c'est dans six mois ou un an ce sera ce que cela sera. » Voilà bien ceux qui nous amèneront la victoire pleine et entière.

Nous avons la visite de Bernard, qui part ce soir pour l'Algérie, où il est envoyé pour faire des cours d'économie politique. Il nous dit que le blé de la Roumanie, sur lequel l'Allemagne comptait, a été acheté par les Anglais. Le grand quartier général, chez nous, s'occupe de cette question ; Joffre doit y attacher un grand prix. Cela va du reste avec son idée de guerre d'usure. Il y a quelques jours, le grand quartier général a envoyé une note au ministère

des Affaires étrangères, le pressant d'acheter tout le maïs de la Roumanie.

Nous passons la soirée 22, rue de Naples, où Philippe fait une causerie sur l'alcool et la guerre devant un auditoire de charmantes jeunes filles. C'est là que, six mois avant la guerre, j'avais parlé du féminisme et intercalé dans ma petite conférence des vers prophétiques de Déroulède.

6 *février* 1916. — Un neutre influent, de passage à Paris, a dit dernièrement que nous devrions faire la paix si nous ne voulions pas être écrasés et que la Roumanie allait nous tomber dessus. Ce sont les propos d'un Boche, cela, ce ne sont pas ceux d'un neutre sincère. C'est l'Amérique qui pourrait bien tomber sur l'Allemagne, à propos de cette reprise de l'affaire du *Lusitania*.

On n'a eu que le temps de saisir au vol le geste du roi de Monténégro, qui était prêt à rendre son épée à l'Autriche, de le transporter sur un navire et de l'expédier en Italie. En gare de Rome, son wagon a été remisé hors de la gare (on craignait quelques manifestations peu sympathiques), et c'est là que la Reine vint voir son père. Arrivé à Lyon, il fut reçu avec un enthousiasme dont on s'étonne quelque peu.

Temps admirable. On vend dans les rues de petites pâquerettes en fleur.

7 *février* 1916. — De nos chères Vosges, je viens de recevoir ce matin une lettre qui m'a émue, envoyée par une petite paysanne du Phány :

« Chère Madame, me dit-elle, je viens encore vous

« déranger. C'est toujours au même sujet : je vou-
« drais me dévouer pour la France, je voudrais être
« employée dans les hôpitaux. J'y ai déjà été neuf
« mois, à l'hôpital de Beausite, puis j'ai été obligée
« de quitter pour faire la semaison. Maintenant,
« comme mes deux sœurs sont rentrées chez nous,
« je pourrais redonner mes services, seulement je
« voudrais aller un peu plus loin. Ayant lu sur les
« journaux qu'il y avait souvent des convois d'infir-
« mières partant pour la Serbie ou « le Dardanelle »,
« si seulement je pouvais partir là-bas aussi. »

8 *février* 1916. — Nous apprenons à une heure par téléphone la mort de Jacques, opéré de l'appendicite à Weingarten, par les majors allemands, probablement à chaud ; on n'a aucun détail. C'est affreux : ces pauvres parents et ces quatre petits orphelins ! Il y a juste un an que la femme de Jacques est morte. Les voilà réunis, après cette terrible séparation.

9 *février* 1916. — Nous allons au service de Jacques. C'est très intime, seule la famille est présente. Les quatre chers petits sont là. Les pasteurs prononcent des paroles simples, qui tombent, étreignant les cœurs. On lit une belle lettre de Jacques écrite après la mort de sa femme. C'était poignant de voir toutes ces femmes en deuil, dont la plupart ont déjà perdu un fils. Que de vides depuis un an !

Les Allemands bombardent Belfort. On ne sait pas encore s'il y a des victimes.

J'ai acheté ce soir des reproductions de dessins

de Raemaekers ; ils sont très puissants, très beaux, atrocement pénibles. Mais il est bon que quelque chose de concret reste des horreurs commises par les Allemands. Ce sera une preuve devant l'histoire. C'est aujourd'hui qu'ouvre, rue de Sèze, l'exposition des dessins originaux.

10 *février* 1916. — Conversation très intéressante avec un homme dont le rôle paraîtra singulièrement grand lorsqu'il sera permis d'en parler librement. Ce simple civil qui va de Lille à Paris, de Paris à Berlin où il dîne avec les princes, les ducs, où il est reçu partout, qui circule sans formalité de douane, qui fréquente ici nos hommes d'État, semble vraiment sortir du domaine du réel. Il évolue au milieu de tous avec une intelligence, un tact dignes du plus fin diplomate. Il tient tête aux Allemands, quitte à leur dire parfois de dures vérités. M. Guérin est certes l'homme, actuellement, qui rend les plus grands services pour les régions envahies, pour les otages et les prisonniers. Il s'occupe des camps de nos prisonniers en Allemagne. Beaucoup, hélas! y meurent de faim. Guérin va obtenir du gouvernement les envois collectifs de pain, absolument nécessaires. C'est lui qui a fait rendre aux Allemands Schirtstadt, l'ami du Kronprinz, contre des nôtres internés en Allemagne ; cela n'a pas été sans difficulté comme bien l'on pense.

Lors de son dernier séjour en Allemagne, il n'a pas vu l'Empereur, mais, d'après tout ce que l'on dit de celui-ci, il est usé. Son fils n'est plus populaire du tout ; c'est bien le Kronprinz qui a voulu la guerre, lui, ses frères et sa mère ; le Kaiser seul ne

la voulait pas. Il a eu la lâcheté criminelle de se laisser faire.

Un jour, Guérin dînait à Berlin avec plusieurs officiers généraux et quelques hommes politiques. Ceux-ci parlaient « guerre » Guérin gardait un silence glacé. « Pourquoi ne donnez-vous pas votre avis ? » lui demanda un général. Il commença par ne pas répondre, puis, pressé de parler, il s'exécuta : « Vous serez vaincus, leur dit-il. En 1870, nous fûmes écrasés parce que l'ambition de notre gouvernement avait dressé contre nous la méfiance de l'Europe — la méfiance du monde — ce que votre Bismarck a appelé les impondérables. Aujourd'hui, ce sentiment se retourne contre vous. Vous ne pouvez pas être vaincus, dites-vous, c'est pourquoi vous serez *dépecés*, *écrasés*, *réduits*, *anéantis*. Vous dites avec raison que l'Anglais est votre pire ennemi, il en a vaincu de plus puissants que vous. Croyez-vous qu'il lâchera jamais « le morceau »? Quand j'eus fini de parler, nous dit M. Guérin, ils me regardèrent avec une certaine pitié, ne répondirent pas et devinrent sérieux.

La première fois que Guérin fut appelé à l'Élysée, la réception fut brève, mais, le lendemain, Poincaré, très aimable, le gardait près d'une heure. « La plupart des gouvernants, nous dit Guérin, ont peur des responsabilités. Briand, s'il travaillait, serait un grand homme. » Guérin a peur que le ravitaillement des régions envahies ne puisse plus se continuer aussi bien, plusieurs bateaux qui s'en chargeaient étant pris pour Salonique. Il nous faut soixante bateaux jaugeant 200.000 tonnes. Si un minimum de vivres n'est pas obtenu, l'on serait obligé de

faire procéder à des évacuations, ce qui est néfaste. Plus de gens pourront rester dans les régions envahies, mieux cela vaudra. On n'y souffre pas trop actuellement. On peut se procurer ce dont on a besoin. Les Belges ont été plus maltraités que nous au moment de l'invasion ; c'étaient des compagnies de discipline, des gens de sac et de corde, que les Allemands avaient mis en tête de leurs régiments pour terroriser la population à leur entrée en Belgique.

Guérin nous raconte sa visite au général Leman, défenseur de Liége, interné au fort de X... Il était si ému en le voyant qu'il ne put rien dire ; il se précipita en pleurant dans ses bras : « Quelle noble attitude il avait devant les quatre soldats au port d'armes qui le gardaient ! Le général me raconta la résistance de Liége, me parla de son pays, des Allemands sans aucune crainte, sans une hésitation. »

Je demandai à M. Guérin si les Allemands avaient un peu déchanté. « Oui, me dit-il, j'ai trouvé une grande différence entre juillet et octobre ; ils ne croient plus à une victoire complète. La Russie les inquiète. Leur grande terreur dans les milieux haut placés est qu'on les prenne pour des barbares. Toujours la même question m'est posée : « Trouvez-vous que nous soyons des barbares? »

Quand Guérin va à Berlin, il descend à l'hôtel Bristol, où l'on est plein de prévenances pour lui. Les journaux français lui sont apportés, il peut s'y procurer pour un mark le *Figaro*, l'*Echo de Paris* et le *Matin*. Dans la presse allemande, les communiqués étrangers sont donnés ouvertement toujours, quitte à être traités de mensongers quand ils ne

concordent pas avec les articles de l'agence Wolf.

Guérin croit que l'intervention de la Roumanie sera prochaine. Pour la Bulgarie, nous avons été on ne peut plus maladroits. Notre diplomatie a blessé personnellement Ferdinand et l'attitude de la Bulgarie est une vengeance personnelle.

Les Allemands sont reconnaissants à Guérin d'avoir négocié le ravitaillement de Lille et l'écoutent volontiers. Il a déjà fait relâcher des prisonniers et fait changer de camp des centaines des nôtres mal traités. Sa devise est : « Je ne suis rien, je ne demande rien, je ne crains rien. »

Les Allemands ont voulu obliger les ouvriers de Lille et de Roubaix à travailler à leurs engins de guerre ; ceux-ci refusèrent. Cent cinquante furent mis en prison. M. Guérin alla trouver le général allemand à la Kommandantur : « Que diriez-vous, dit-il, si les Français obligeaient les prisonniers allemands à creuser des tranchées? En refusant d'obéir, ces hommes n'ont fait que leur devoir. » Et il obtint gain de cause.

Cependant, on raconte qu'il y a certains camps où les prisonniers qui refusent de travailler dans les usines de guerre sont placés dans des sortes de fours jusqu'à ce qu'ils aient cédé. Peut-on rien imaginer de plus infâme? Toujours d'après Guérin, les officiers supérieurs allemands, qui dirigent le service des prisonniers, sont assez bien. Ignorent-ils ce qui se passe? Ce sont leurs subordonnés qui se montrent indignes.

12 *février* 1916. — Nous lisons ce soir le discours prononcé par Briand du balcon du palais Farnèse

et l'enthousiasme qu'il a suscité. Cela a dû être beau. On ne peut le lire sans émotion. Justement nous avions une longue et gentille visite de Gisèle. qui arrive de Rome. Elle a manqué la visite des ministres, ayant été appelée par dépêche auprès de son beau-père très malade. « Et l'Italie, marche-t-elle? » lui demandons-nous : « Mais oui, elle fait ce qu'elle peut, notre chère petite sœur latine. Il ne faut pas lui demander de porter le même poids que nous, elle donne tout ce qu'elle peut. Soyons contents de l'avoir ainsi. A Rome, on est très confiant. On n'y sent nullement la guerre, tout est comme avant ; fêtes, réceptions. Les blessés sont amenés de nuit dans les hôpitaux pour qu'on ne les voie pas, afin de ne rien attrister.»

On s'attend d'un jour à l'autre à voir marcher la Roumanie. Sera-ce à nos côtés? Je l'espère et je le crois. Cependant l'agence Fournier, qui annonçait l'intervention, est suspendue pour propagation de fausses nouvelles.

J'ai une charmante lettre du général Blazer, qui commande en Alsace. Il me rappelle la bombe de l'hôtel de la Poste de l'an dernier.

Dora a des nouvelles de son père, de Genève, disant que si l'on ne punit pas les officiers suisses germanophiles, il y aura là-bas une révolution. La sanction ne pourra pas être très forte, puisque les deux colonels n'ont pas trahi leur pays, mais bien un état étranger, la France.

Rencontré trois permissionnaires, probablement fraîchement débarqués du train, qui regardaient... on aurait pu croire des magasins d'articles de Paris, des fleurs, etc., non, ils étaient en contemplation devant... des couronnes mortuaires. Ces hommes

qui vivent en face de la mort, sont attirés par ce qui la rappelle.

15 *février* 1916. — Nous avons à déjeuner Marthe et Mme S... Cette dernière a une lettre de son mari qui lui dit, sans détail, que le bombardement de Belfort a été terrible. Leur bureau a été déménagé et ils passent leurs nuits dans les caves.

Marthe, quand elle est allée voir son mari près du front, a eu une jolie aventure : Pour aller d'un point à un autre et ne trouvant pas de voiture, elle fut obligée de faire 4 kilomètres à pied. Elle avait sa valise à la main ; c'était en pleine nuit ; le clair de lune était radieux. Fatiguée, elle s'assit au bord de la route et se mit à regarder passer les soldats et les voitures. Un infirmier s'approcha d'elle : « Vous êtes fatiguée, Madame? — Oui. — Où allez-vous? — Je vais faire un croquis à l'église de X... — Si vous voulez venir avec moi, je vous porterai votre valise. — Bien volontiers. (C'est elle qui parle.) Et nous nous mîmes en route. L'infirmier, très calé sur toutes les églises romanes des environs, se mit à parler d'architecture, me demanda quels étaient les principaux détails que je voulais reproduire. Cette interrogation commençait à me gêner quelque peu et j'avais peur de me couper. Je finis par lui demander qui il était. Il me répondit : « Je suis prêtre. » J'étais sauvée, je n'avais plus qu'à me confesser. Il fut charmant, me trouva une chambre à X.., me donna toutes les indications nécessaires pour mon séjour. »

Nous lisons une lettre du docteur qui a soigné Jacques à Weingarten. Il parle des obsèques. Les honneurs militaires ont été rendus par un piquet

de cinquante soldats. Un officier allemand a parlé sur la tombe de « son chevaleresque ennemi ». Un Russe est venu s'agenouiller et a baisé la terre en disant une phrase qui correspondait à ceci : « Jamais, noble Français, nous n'oublierons ce que vous avez été pour nous. » Jacques, à l'arrivée des prisonniers russes, les avait vêtus et nourris, en grande partie. Il était adoré de tous.

16 *février* 1916. — Une dame qui revient de Laon a vu le château de X... dans lequel les Allemands ont tout pris, une usine où il ne reste plus rien : les vitres même ont été emportées. L'ennemi prend aux habitants leurs légumes, leurs pommes de terre et, à côté de cela, il fait des routes et met l'électricité dans les plus petites cabanes. Ce raffinement a quelque chose d'odieux et d'incompréhensible.

Des troupes sont, dit-on, embarquées à Marseille pour Salonique. On y envoie aussi de la cavalerie italienne avec les restes de l'armée serbe, et on pense faire une offensive générale là-bas et sur notre front en même temps.

J'ai une lettre de mon filleul Lucas qui est en Alsace et me dit : « Les Boches bombardent un peu partout. Dans la vallée, tout est en feu. Il ne reste plus rien des villages. C'est affreux. Les églises, tout est détruit. » Selon le mot du Kaiser : « Si jamais vous reprenez l'Alsace, vous la reprendrez chauve. » Hélas ! A propos du Kaiser, cette dame de Laon l'a vu dernièrement. Il paraît qu'il est complètement cassé ; les yeux vitreux, la lèvre pendante.

Nous allons à Levallois ce soir ; Philippe fait

une petite causerie sur Déroulède et la guerre, et sur quelques souvenirs rapportés des Vosges. Les enfants et les femmes sont venus nombreux. On semble heureux et cela nous fait plaisir de nous retrouver au milieu de tous ces braves gens que nous avions quittés depuis si longtemps. Nous rentrons à pied. Il fait un clair de lune admirable. A l'Étoile, l'Arc de Triomphe est féerique, en relief sur ce ciel si pur, auréolé d'étoiles, et dont la majesté n'est pas troublée, comme en temps de paix, par les lumières artificielles de la capitale.

18 *février* 1916. — On m'annonce à mon réveil qu'un poilu m'attend. C'est Cabarat, un ancien ami des Vosges, celui qui était au poste de la villa Mon Plaisir. Il revient du Vieil-Armand. Il y était lors de la dernière attaque. « C'était horrible, me dit-il, et ces gaz, et ces jets de pétrole enflammé ! J'ai eu plusieurs de mes camarades brûlés à côté de moi... Quand on a vu ça, je crois que plus jamais le cœur ne battra comme avant. » Il est sergent mitrailleur et se trouve à 20 mètres des Boches. « Je voulais vous revoir avant de retourner dans cet enfer. » Pauvre cher ami, que Dieu le garde ! C'est ma plus fervente prière.

Le cardinal Mercier a fait plus que protester à Rome. Il a pris sur lui, sans consulter le Saint-Siège, de proposer aux évêques allemands d'ouvrir une enquête ecclésiastique sur les atrocités commises en Belgique et de faire présider la Commission par un neutre. Les évêques à la dévotion du Kaiser refusèrent, naturellement. Que n'avons-nous, en France, des cardinaux de cette trempe !

Un officier nous assure que, dans les pays envahis, des Allemands offrent une somme d'argent aux mères nouvellement accouchées d'un garçon et enlèvent l'enfant au bout de quelques mois. Une telle chose est-elle possible? Les Boches veulent-ils combler les vides que la famine fait chez eux, parmi les petits enfants? Ce serait le comble de la « méthode ».

21 *février* 1916. — On dit qu'une attaque allemande sur Verdun est commencée depuis jeudi dernier. Nos journaux n'en ont pas soufflé mot. Les Allemands tenteraient un grand coup sous l'œil du Kronprinz. Cent mille noirs auraient été envoyés dans la région.

Cela va mal en Suisse ; l'affaire des colonels et le sentiment qu'on a que le Conseil fédéral a voulu étouffer la chose, a irrité à tel point les Vaudois que deux bataillons qui devaient aller à la frontière furent sur le point de refuser de quitter Lausanne. Ce serait un commencement de révolution.

Le bruit du passage des Allemands par la Suisse court toujours. Les Suisses ne pourraient pas s'y opposer sérieusement. Les Allemands n'auraient qu'à franchir une vingtaine de kilomètres près de Bâle, pour pénétrer chez nous et tourner Belfort. Nous creusons des tranchées sur les rives du Doubs.

22 *février* 1916. — Il fait glacé. Il tombe une pluie mêlée de neige. Les événements ne semblent pas aller brillamment pour nous. Les Allemands ont avancé dans le Nord et du côté de Verdun.

Après les combats de l'Hartmansvillerkopf, les

derniers jours de décembre, 1.700 blessés arrivèrent à Bussang. Il n'y avait pas un seul docteur pour les recevoir. On fit chercher à Gérardmer deux infirmières. Il y avait à G... une ambulance mobile avec dix excellents chirurgiens et tout le matériel désirable. On la laissa bien tranquillement à G... sans emploi. Or, de Gérardmer à Bussang, il y a à peine deux heures d'auto. N'est-ce pas incroyable ? Au moment de l'attaque du Linge, la même ambulance était à Fraize. On l'y laissa toujours à ne rien faire, tandis que partout alentour ambulances et docteurs étaient débordés. Comment de telles erreurs, de tels oublis, ont-ils pu être commis ? Et qui en est responsable?

23 *février* 1916. — Nous allons voir boulevard Flandrin l'atelier du comte de Lapalette. Il fait beau et clair dehors. Dès le seuil de la porte, nous pénétrons dans une sorte de crypte très obscure, éclairée de quelques petits lumignons qui diffusent une lumière rouge sur les murs recouverts de tapis d'Orient, de cuir de Cordoue, de tentures. Mme de Lapalette, « petite amie » très charmante, vient à notre rencontre. Elle a la poitrine piquée d'un petit poignard au manche de diamants. De suite nous montons à l'atelier. Il est grand ; au fond, à droite et à gauche un tableau représentant Venise. Deux immenses reproductions en plâtre, l'une de la Vénus de Milo, l'autre d'un Coustou quelconque. Des œuvres du maître de céans : une petite fée assise sur un mur de Constantinople est jolie et dédiée à Loti ; deux génies lunaires casqués de la bourguignotte, allégorie, planant sur Paris gardent la ville

endormie. Une série de poteries roumaines sont intéressantes. Entre un général portant très beau, très décoré, très peint, très teint. Nous redescendons ; quelques dames sont au « boudoir turc ». Nous continuons la visite artistique. Des portraits de « petite amie » (il y en a beaucoup) en Célimène, en odalisque. Dans la salle à manger, une sorcière très belle et charmante, celle-là, un vrai chef-d'œuvre... Sur la table, une profusion de fruits qui rutilent et tombent en cascades d'un surtout d'argent, œuvre du maître, des gâteaux, un couvert pour cinquante convives. Dans la serre, une « Victoire », peu emballante, nous regarde d'un œil froid. Et au milieu de tout cela le « cher maître » circule, se multiplie, est très aimable vraiment...

Et où est la guerre? Bien loin...

24 *février*. — L'attaque allemande est très forte. C'est la plus grande bataille de l'histoire qui est engagée. On est, malgré les chances de succès, atrocement angoissé. Je voudrais penser comme O..., qui voit l'avenir très en noir pour l'Allemagne : révolution après la signature de la paix ; mise du pays en petits états, chute des Hohenzollern, Confédération européenne des états sans le droit de vote de l'Allemagne, petits royaumes de Bohême et de Hongrie ; l'écrasement absolu.

25 *février* 1916. — Émue par la souffrance de tous nos prisonniers, je m'étais demandé si l'on ne pourrait pas organiser une « Journée » pour eux. A ce sujet, Philippe est allé voir M. Steeg. Il faut que l'initiative vienne du Gouvernement. Il y a des

hommes qui reçoivent jusqu'à trente paquets et à côté d'eux des malheureux qui n'ont rien. Certains arrivent à faire un trafic. Il faudrait régulariser la chose et faire faire des envois globaux. La journée, paraît-il, ne s'impose pas. Il y a de l'argent en suffisance : c'est l'organisation qui manque, comme pour bien d'autres choses. Du reste, M. Guérin, que nous venons de voir, dit que cela s'arrange et que l'on espère arriver à une solution. En Bulgarie, il y a des prisonniers français bien malheureux. Notre gouvernement n'a pas envisagé la possibilité de leur envoyer des paquets et ils ne reçoivent rien. C'est affreux. Comment y remédier? C'est cette impuissance qui est terrible.

26 *février* 1916. — Henri Lichtenberger est chargé, au Ministère de la Guerre, de dépouiller les journaux allemands. Il nous dit que les Allemands sont très gênés, mais qu'ils ne meurent pas de faim : ils ont trois fois trop de pommes de terre et ils en exportent en Suisse ; seulement l'État a fixé un prix maximum, et pour cette raison les gros cultivateurs ne vendent pas sur le marché : ils préfèrent céder plus cher, et en contrebande, leur marchandise aux gros bourgeois. De là, mécontentement dans le peuple. Autre chose : les Allemands ont droit à un quart de livre de beurre par personne et par semaine. Les gens font queue pour l'avoir et sont souvent 1.500 à attendre leur tour ; 200 à 300 sont servis ; les derniers se serrent le ventre ou pillent la boutique. Ils n'ont plus de lait : c'est terrible pour les enfants. Mais le peuple aura toujours en quantité suffisante pain, pommes de terre et raves.

Nous avons à dîner MM. Guérin, Steeg, avec Egérie et mes deux belles-sœurs. Nous sommes angoissés à cause de Verdun ; on dit le fort de Douaumont tombé. Le colonel Driant est mort et 10.000 chasseurs à pied ont disparu. M. Steeg, qui a passé la journée au Sénat, ne nous cache pas que les bruits les plus pessimistes y circulaient ; je ne veux pas y croire. Le Gouvernement songerait-il à quitter Paris? Il paraît que, en 1914, lorsque les Allemands étaient si près de Paris, Mme Poincaré aurait voulu rester. La question est venue jusqu'au Conseil des ministres. Celui-ci jugea préférable que Mme Poincaré partît et n'eût pas l'air, en restant, de jouer à la reine... C'est elle, cependant, qui avait le sens politique juste...

Je vais me coucher, le cœur affreusement lourd, pensant à Verdun. Combien sa chute serait grosse de conséquences !

11 h. 1/2. — On téléphone. Je me lève en hâte et cours en chemise au téléphone. C'est Égérie qui a des « tuyaux ». Nous avons atteint et dépassé le fort de Douaumont (nous l'avions donc perdu). Nous sommes fortement installés sur nos positions. Nous avons résisté à de furieuses attaques allemandes ?... Mon cœur ne fait qu'un bond et je tombe en tremblant sur le canapé. C'est le commencement de la délivrance. Combien de vies cette bataille effroyable va-t-elle coûter, hélas... !

27 *février* 1916. — Ma mère reçoit. Je passe chez elle. M. Roberty entre avec le communiqué de trois heures. Il est bon. Nous tenons partout. Grâces en soient rendues. Nous communions tous

dans l'admiration de nos troupes héroïques : Mary Jougla, dont le frère est à Verdun, Véga, dont le fils est aussi dans la fournaise.

Philippe a reçu ce matin ce télégramme de M. Guérin :

« Cher Monsieur. Puisque nous avons été hier « inquiets ensemble, rassurons-nous de compa- « gnie. Ce matin déjà la situation s'était améliorée : « un ami du Sénat vient de me téléphoner des « nouvelles venues de là-bas, précisant de ne pas « s'émouvoir du recul inévitable si on ne veut pas « faire tuer cent mille hommes ; mais laissant en- « tendre qu'à un moment donné, notre interven- « tion sera formidable et dès lors efficace. Espérons « donc. »

* *

28 *février* 1916. — Nous encerclons étroitement le fort de Douaumont. Arriverons-nous à faire prisonniers ceux qui le tiennent? C'est en sonnant la charge que le régiment de fer (celui de Nancy) est monté à l'assaut et a reconquis le plateau. Tous ceux qui ont assisté à cette fameuse attaque de nos régiments, ne savent comment exprimer leur admiration.

29 *février* 1916. — Le baromètre est haut, tous sont à l'optimisme, les pessimistes sont honnis. Nous rencontrons Raoul Gastambide, qui attend un nouveau poste de payeur aux armées. Il revient de Sedul-Bar avec ses cinq galons et sa croix de guerre, et nous dit des choses navrantes sur l'expédition des Dardanelles. J'ai une longue lettre du commandant Foret, à qui j'avais écrit pour

savoir de ses nouvelles. Il me répond : « Marie me « damne, si je vous dis où je suis en Alsace. » Pittoresque manière de me dire qu'il est à Dannemarie, où il s'est retrouvé avec le général Blazer. Son secteur est très calme pendant qu'à Verdun la bataille fait rage.

Avant-hier dimanche, Philippe avait été, avec la belle Gisèle, entendre une conférence faite par Gustave Ador sur l'activité charitable de la Suisse pendant la guerre. Il a pris des notes dont j'extrais quelques chiffres éloquents : l'Agence des prisonniers de la Croix-Rouge a, depuis le début de la guerre, reçu soixante-dix mille visiteurs, douloureux cortège de parents, d'amis venant demander des nouvelles du disparu ; l'Agence a fait, sur des sujets divers, des enquêtes qui nécessitèrent l'envoi de 30.000 lettres par mois. Toute cette correspondance, l'établissement de fiches innombrables, ont été l'œuvre d'un millier de volontaires. La poste suisse, en 1915, transporta 74 millions de lettres de prisonniers qui passèrent en franchise ainsi que 15 millions de colis et des mandats pour 41 millions de francs. Au moment des fêtes de Noël, il y eut 30.000 lettres par jour. Cinq cents employés de la poste et des personnes de bonne volonté furent occupés toute l'année uniquement à des services se rapportant aux prisonniers. Le gouvernement fédéral négocia avec les gouvernements intéressés le retour dans leur pays des enfants, des femmes et des vieillards. A l'heure qu'il est, plus de 100.000 rapatriés civils, ont passé par la Suisse, et pour les militaires 6.500 grands blessés et 3.600 malades français, 1.300 grands blessés

et 300 malades allemands ont passé par la Suisse. 2.000 Belges sont hospitalisés en Suisse. Gustave Ador a proposé l'internement en Suisse des prisonniers melades. Millerand accepta de suite. Le Pape donna son appui au projet. Pourtant il fallut dix mois de négociations pour aboutir. Actuellement il y a 300 internés à Leysin, 200 à Montana, en tout 800 Français internés en Suisse, et 300 Allemands. Ador a vu à Leysin nos soldats se « lugeant » et se lançant des « paumes » de neige, déjà réconfortés par le climat et les bons soins.

Philippe a regretté que cette belle conférence ait été faite devant un auditoire presqu'exclusivement protestant (elle était organisée par « Foi et Vie »). Pourquoi avoir rapetissé la si large et si belle activité de la Croix-Rouge internationale? Ador aurait dû faire sa conférence dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, environné des présidents de nos trois sociétés de la Croix-Rouge. Il est vrai que, appartenant à un pays neutre, il est tenu à une grande réserve.

2 *mars* 1916. — Les nouvelles, ce matin, sont à peu près les mêmes. L'action semble se ralentir vers Verdun, pas d'attaque d'infanterie.

La perte de *la Provence* est une chose horrible. Nous l'avions visitée au Havre en mars 1914; c'était le plus beau fleuron de la Compagnie transatlantique. On dit que la moitié de l'équipage a péri.

Altier nous parle d'un livre écrit en anglais et dont l'auteur serait une fille illégitime de l'Impératrice d'Autriche. Elle ouvre des horizons

nouveaux sur la mort tragique de l'archiduc Rodolphe, qui se serait tué pour échapper à la condamnation dont il était menacé : il avait cherché à soulever la Hongrie et à se faire proclamer roi (complot ourdi entre lui et Jean de Toscane). Ce seraient les Jésuites qui, en sous-main, auraient fait assassiner l'Impératrice.

3 *mars* 1916. — Je ne peux pas écrire, je suis malade. C'est à peine si je puis tracer quelques lignes sur le papier. Le communiqué de trois heures annonce la reprise de Douaumont par les Allemands. J'ai horriblement peur pour Verdun. Non, ce n'est pas possible que tant de sacrifices, tant de souffrances, tant de larmes, tant d'inquiétudes soient en pure perte. Ce serait trop cruel.

Cette bataille qui continue et ces morts, et ces blessés ! On a le cœur broyé, et avec cela il fait un temps lugubre ; un brouillard intense, une impression de cataclysme ; l'atmosphère est à l'unisson des cœurs. Pétain est en plein dans la bataille ; il ne quitte pas ses hommes, et les encourage par sa présence. Dieu veuille qu'il ne soit pas tué ! Plusieurs généraux sont déplacés. On n'avait, devant Verdun, fait aucune tranchée. On pouvait entrer comme dans un moulin. On pourra bien dire que, si nous sommes victorieux, ce sera grâce à nos sublimes poilus.

4 *mars* 1916. — Nous nous rapprochons du village de Douaumont dont nous tenons la lisière. Mais la bataille est toujours acharnée. Combien de temps cette lutte effroyable va-t-elle durer ? Waterloo n'était rien à côté.

J'étais occupée à copier la lettre de d'Annunzio à Barrès, qui me semble admirable, quand je suis interrompue par un fracas terrible. Les vitres de l'antichambre tombent en miettes. Nous croyons à une bombe. Nous apprenons, quelques instants plus tard, que c'est l'usine de grenades de la Courneuve qui a sauté, faisant de nombreuses victimes ; c'est affreux. Encore ces monstres d'espions ; on ne pourra donc jamais les déloger de chez nous.

Le communiqué de trois heures n'est pas trop mauvais. L'attaque ennemie se ralentit.

Philippe va à 5 heures à la conférence Siegfried sur l'Alsace. La loi de séparation devra-t-elle être appliquée à l'Alsace-Lorraine? Adoptera-t-on un régime d'exception? Un régime militaire permettrait de voir et de ne pas se décider trop hâtivement. Nous fûmes souvent maladroits en Alsace. On cite le cas d'une téléphoniste allemande que nos officiers ont arrêtée puis relâchée parce qu'elle était jolie et qu'elle s'était mise à pleurer. Au début de la guerre, des paysans alsaciens emmenèrent, par bonté, sur leurs chars des Français qui fuyaient l'invasion ; une fois en France, nos bons gendarmes empoignaient les paysans alsaciens sous prétexte d'espionnage et les bouclaient dans des camps de concentration. Il paraît qu'au début, les Allemands renvoyèrent des pays qu'ils occupaient, toutes les femmes douteuses... Que de vertu alliée à tant de cruautés !

Pendant que nous sommes à table, on téléphone : oncle Armand annonce de l'Agence Fournier que Douaumont est repris par les troupes

françaises. Je crois que les noirs y font de bon ouvrage. Le bruit court qu'ils ont occis les Boches restés dans le fort.

5 *mars* 1916. — Ce soir, les nouvelles sont assez mauvaises. Les Allemands avancent le long de la Meuse. Il fait un temps effroyable ; on est glacé, de corps et d'âme. On se demande comment on peut vivre quand tant de souffrances vous entourent. Nous allons faire le petit culte aux enfants de Levallois : beaucoup de mes anciens élèves sont à Verdun. Pauvres gosses ! Pourvu qu'ils en reviennent !

7 *mars* 1916. — Nous avons repris le bois des Corbeaux.

Une amie de Jeanne, venant du Midi, a voyagé avec un convoi de prisonniers gardés par deux « sidi » et un capitaine. Dans une gare, ce dernier descend et, en remontant, demande aux « sidi » si les hommes se sont bien comportés. « Très bon, mon capitaine, tranquilles, dorment ». L'officier remonte, ô horreur ! en l'espace de quelques instants tous ces Boches avaient été occis. Les deux noirs roulaient des yeux enflammés. Mais tout en leur disant : « C'est très bien, très bien, mes amis ! » le capitaine cherchait une place dans un autre compartiment...

10 *mars* 1916.— L' « Etoile Bleue » de Philippe, devenue depuis la guerre, sous la présidence de Painlevé et de Bonnat, le restaurant des professions libérales, a donné, au théâtre Sarah-Bernhardt, une

représentation assez curieuse, où un prestidigitateur dévoilait les trucs des médiums.

11 *mars* 1916. — Véga est atrocement inquiète de son fils Jacques qu'on dit tué sous Verdun. Il écrivait il y a quelques jours à ses parents qu'il avait marché, lui et ses mitrailleurs, pendant 50 kilomètres sans arrêt, et qu'en arrivant on les avait de suite envoyés à l'attaque. Ils pleuraient de fatigue en disant : « Nous sommes brisés, mais nous irons tout de même, car le 20e corps fait toujours son devoir. » Oui, il le fait et avec quel héroïsme. On devrait se mettre à genoux devant ces hommes.

Le jeune Cambefort qui est au front de Verdun, écrit qu'il ne pourra jamais raconter ce qu'il a vu, tant c'était horrible.

14 *mars* 1916. — La nouvelle attaque allemande se prépare et commencera peut-être cette nuit. Que sera-t-elle? On en frémit, car ils vont tout mettre en jeu pour percer, cette fois-ci. Et nous ? pourrons-nous tenir ?

Herr est réintégré, mais changé de commandement. Les bruits du départ de Galliéni s'accentuent. On le dit malade et on lui cherche un remplaçant. Le nom de Reinach a été prononcé.

On raconte que les Boches auraient envoyé en Italie, par avions, des pluies de dragées empoisonnées, espérant que les enfants les mangeraient...

15 *mars* 1916. — Les Allemands ont attaqué et pris quelques éléments de tranchées entre le Mort-Homme et Béthincourt.

J'ai une lettre de sœur Pétronille. Deux bombes de taube sont tombées à Gérardmer sur la gare des marchandises, faisant des victimes.

Nous allons voir cet après-midi, dans l'atelier de Carlos Schwab, son tableau : « Justice ». Au pilori : Guillaume, le Kronprinz, François-Joseph, que domine l'Ange de la Justice, les ailes déployées. Au centre, voilée de crêpe, la Douleur, d'un geste indigné, montre aux assassins le cadavre d'un enfant. A droite, la Paix tient dans ses bras une gerbe de blé où se mêlent des fleurs des champs. Au premier plan, la France enlace la tendre Lorraine et la vaillante Alsace qui d'une main secoue la chaîne à jamais brisée de son esclavage. Toute la phalange des nations alliées tenant leurs drapeaux se dresse des deux côtés du groupe central. Au fond de la toile, Reims et Arras en flammes. A terre gisent les martyrs, femmes, prêtres, enfants assassinés. C'est une très belle œuvre, infiniment émouvante. La guerre aura fait revivre la peinture allégorique. Carlos Schwab me donne une belle reproduction de son « In Memoriam », placé au foyer de l'Opéra-Comique, en souvenir des artistes tombés au champ d'honneur, et dont j'ai admiré la femme soulevant son voile de deuil, qui semble une stèle sur la tombe des héros.

16 *mars* 1916. — Je viens d'avoir la visite de l'un de mes filleuls alsaciens, venu d'Alger. Il ne savait pas un mot de français — nous nous regardions. Je tâchais de lui faire comprendre quelques bribes de phrases, mais en pure perte, quand heu-

reusement Odile est arrivée à mon secours, et alors le pauvre diable a pu bavarder tout à son aise. Il habitait la Russie et, à la déclaration de guerre, a quitté Moscou pour s'engager au service de la France. C'est un chic gaillard, bien campé dans son costume de zouave, avec la chéchia sur l'oreille.

On pense nommer Joffre maréchal. C'est le général Rocques qui remplace Galliéni.

Marie D... nous parle du drame populaire : « La Défense de Schirmeck », que l'auteur, Brunot, maire du XVIe et professeur en Sorbonne, a lu dernièrement chez Doumergue. C'est une pièce où l'action manque, mais où il y a de jolies peintures de mœurs de nos chers Alsaciens. Pourquoi, d'ailleurs, écrire un drame en ce moment? le drame que l'on vit suffit, hélas ! Brunot est l'inventeur des « archives de la parole », collection de disques ou cylindres où sont enregistrés les discours des orateurs célèbres, la voix des grands comédiens, les chants populaires, les patois. A-t-on enregistré pour la postérité les discours de Viviani et de Briand ?

L'offensive contre Verdun semble brisée.

18 *mars*. — Bonnes nouvelles de Marcel R., qui vit sous terre ; lui et ses camarades ont aménagé trois petites caves qu'ils ont étayées. Ils sont terriblement bombardés et, l'autre jour, une marmite a fait crever un tuyau malodorant qui aboutissait dans leur salon de fortune.

Des blessés, revenus de Verdun, pleurent en racontant les massacres d'Allemands. C'étaient des grappes humaines qui tombaient fauchées par

nos mitrailleuses et nos 75. Des officiers sont malades d'avoir assisté à ce spectacle.

Monseigneur Amette a, lors de l'enterrement des victimes des zeppelins, fait placer dans le chœur, à Saint-Denis, à côté des prêtres qui officiaient, deux pasteurs en robe ; deux des victimes étaient protestantes. Voilà une belle union sacrée.

21 *mars* 1916. — Le fils d'Oscar C... a été tué à Verdun. Si jeune ! c'était un enfant ! Pauvre père !

Noël, notre serviteur, arrive en permission ; il y a un an que nous ne l'avions vu, et il est devenu tout gris. Ce n'est pas impunément que nos admirables poilus luttent et souffrent. A chaque permission nouvelle, ils repartent avec l'espoir de revenir bientôt, et cela dure, cela dure... c'est terrible.

On me raconte que, lorsque Poincaré et deux ministres vinrent à Thann apporter les hommages de la France à la petite portion d'Alsace reconquise, leur tenue parut manquer de *décorum* : tous les trois en casquette jaune d'autos à bavolets avec des cache-poussière ; rien moins que chic ; ils auraient bien pu avoir dans le coffre de leur voiture un melon quelconque... Malgré cet appareil, l'enthousiasme fut grand parmi la population. Les femmes fendaient la foule pour faire embrasser leurs enfants par le Président de la République.

Marie Monique vient me voir dans la soirée ; elle me parle de nouveaux obus qui se fabriquent, contenant du cyanure de potassium et pouvant tuer instantanément des milliers d'hommes à la fois.

24 *mars*. — Nous avons à déjeuner Altiar avec

son ami arménien Arzoumanian. Ce jeune homme, très intelligent, a le charme des Orientaux. Pauvre Arménie ! Il s'agit de savoir à quelle sauce elle sera mangée. Les Anglais s'opposent à son annexion à la Russie, ce qui pourrait devenir une menace pour la route des Indes. Cette guerre qui doit redonner leurs droits aux nations opprimées, devrait bien remettre la Pologne et l'Arménie dans leur ancienne gloire. Car l'Arménie eut sa période de gloire au ve siècle, avec une puissante organisation et des hommes célèbres en littérature et en art. Ce sont les Allemands qui, dernièrement, ont ordonné les massacres. On en a des preuves que l'on devrait bien faire paraître et répandre. Je demandais à Arzoumanian pourquoi les Arméniens étaient si détestés en Turquie. « C'est de jalousie, me répondit-il. Les Turcs sont paresseux, ignares. C'est nous qui faisons marcher le commerce, qui faisons les affaires ; de là leur haine. »

Un officier d'état-major nous dit que nous avons, à Verdun, un très grand nombre de gros canons, mais ce sont d'anciens canons, arrangés, et qui n'ont pas de dispositifs pour le tir rapide. De là une infériorité vis-à-vis des Allemands, dont l'artillerie lourde est à tir rapide. Certaines de nos grosses pièces doivent se reposer deux minutes entre chaque coup. A Verdun, les Allemands ont envoyé en quelques heures plus d'obus de gros calibre que nous en 56 heures dans l'attaque de Champagne.

Le bruit court avec insistance qu'un général a été fusillé sur le front. Peut-être sont-ce des racontars.

A Mulhouse, les arrestations continuent. Le

fils du pasteur Orth est arrêté et mis en prison. Le Dr Kleinknecht est mort en prison, probablement des suites de mauvais traitements.

27 *mars* 1916. — Première grande conférence des Alliés aujourd'hui au Ministère des Affaires étrangères. Je dévore *La Liberté*, qui narre l'arrivée et le départ, l'enthousiasme de la foule : la table autour de laquelle prirent place les délégués, les chaises sur lesquelles ils furent assis.

Nous avons à dîner le Dr Weinberg, de retour d'Angleterre, où il a été faire des conférences sur la gangrène gazeuse ; l'île entière est un vaste camp retranché ; des militaires partout, et les rares civils trop vieux pour servir font des munitions. Toutes les femmes sont employées pour la défense nationale. Celles qui sont trop faibles sont chargées chez elles de prendre soin de 2, 3, 4, 5 enfants dont les parents sont dans les usines. C'est vraiment très chic. Weinberg croit à une révolution en Russie. Le gouvernement serre la vis aux socialistes : les prisons se remplissent, les grands-ducs sont tout puissants.

28 *mars* 1916. — Il fait gris et triste. Nous allons voir Véga. Quelle femme admirable ! elle nous fait du bien. Si simple dans sa douleur ! Elle nous montre des lettres du commandant et du colonel de son fils, disant : « L'exemple de votre fils revit en nous et nous aide à combattre. »

Augustin Cochin, qui retourne au front pour la troisième fois, non encore remis de sa blessure, dit qu'à Verdun cela a vraiment été le combat de

saint Michel l'archange contre les puissances des ténèbres. Trois fois de suite l'élan énorme des Allemands, trois fois plus nombreux que nous, s'est brisé contre une muraille invincible de poitrines humaines.

Nous rendons visite à Mme de Régnier mère et à sa fille, deux jolis portraits du XVIIIe siècle descendus de leur cadre. Elles nous lisent un sonnet de leur petit-fils sur la Serbie qui a assez de souffle. Il a de qui tenir : de Régnier par son père et de Hérédia par sa mère. Il a dix-sept ans, veut s'engager et il est fils unique. Je demande des nouvelles de Mme Barrié, la veuve du commandant. Elle est à Grenoble avec ses cinq enfants. Elle habite avec sa sœur qui elle aussi a perdu son mari et qui reste paralysée de la langue. Il y a vraiment des personnes trop malheureuses.

31 *mars* 1916. — Nous allons chez M. Paul Favre, dont les deux fils ont fait la retraite de Serbie. Cela a été merveilleux. On n'a, pour ainsi dire, perdu aucun homme. En revenant, nous nous arrêtons dans la cour du Louvre. Le soleil baisse et éclaire les admirables façades, d'un jour diminué qui met en relief toutes les corniches. Gambetta était beau, ce soir, dans cette lumière agonisante. Son geste était le symbole de la lutte à outrance. L'enfilade des Tuileries jusqu'à l'Arc de Triomphe était baignée dans une poussière d'or. Avec la guerre tout prend un sens plus grand, plus profond ; les faisceaux de drapeaux et d'armures en bas-relief du Louvre font revivre nos épopées nationales. Nous longeons les quais — le Grand-

Palais. Paris est admirable. Et je pense à cet article de la *Grande Revue* écrit par le caporal Bernier, mort à la guerre, intitulé « La Guerre, Madame ». Que c'est vécu ! C'est si bien le sentiment sincère d'un poilu qui vient passer quelques heures à Paris et qui en décrit et le charme, et la souffrance, et la futilité et la beauté.

1er *avril* 1916. — Un poisson en chocolat est parti ce matin à l'adresse de mes poilus du front.

C'est une nouvelle infamie que ce torpillage du bateau-hôpital *Portugal*. La moitié de l'équipage a péri. Et pendant ce temps, Wilson se contente de réfléchir.

Nous allons chez Égérie ; Mme Péguy était là. C'est bien la femme que je m'attendais à voir. Très simple de figure, même un peu paysanne. Tout est primitif chez elle, les gestes, la tenue. Et cette femme, certainement très fruste, a une noblesse naturelle qui la distingue au milieu de ces gens du monde. Elle appelle la sympathie.

Philippe cause avec un Vaudois, M. Bovet, professeur à l'Université de Zurich. M. Bovet estime que, depuis une vingtaine d'années, la science allemande avait beaucoup perdu, par suite de l'orgueil des savants allemands, qui négligeaient et ignoraient de parti pris les productions de la science française. Bovet déclare que la France renierait le principe de nationalité qui fait sa force, si après la guerre elle empêchait l'Allemagne et l'Autriche de former un seul bloc. Cela me semble impossible. Toute notre politique devra tendre au contraire à désunir

l'Empire germanique, à le remettre en petits États.

M. Leblond nous dit que, lors de leur entrée à Lemberg en Galicie, les Russes ont été abominables avec l'évêque et ont massacré les catholiques. Pauvres Polonais ! Berthelot ne veut rien faire pour eux et Briand ne jure que par Berthelot. Le sort de la Pologne dépendra du bon plaisir du Tsar. Avant tout l'Union des Alliés !

2 *avril* 1916. — Les Allemands ont repris un petit bois près de Vaux.

Nous faisons une longue visite à Mme Jules Ferry, chez qui nous rencontrons Mme J. Cambon. Celle-ci esquisse quelques mots sur la conférence des alliés dont on attend un grand et décisif résultat. Et chacun d'exalter Briand, le « grand homme ». Mme Ferry quitte son joli hôtel de la rue Bayard. C'est dommage. Tous les souvenirs s'envolent. Comme jadis nous nous sommes amusées chez elle, à ses ravissantes soirées !

Geneviève part après-demain pour Tanger, avec ses enfants, pour rejoindre son mari. Celui-ci a vu des choses terribles à Corfou : des milliers de Serbes, échappés à l'effroyable retraite d'Albanie, arrivaient épuisés, souffrants, à demi morts de faim ; mais on ne savait où les loger. Les plus malades, sans doute pour ne pas contaminer les habitants, étaient débarqués dans un îlot, où rien n'était préparé ; les tentes commandées furent attendues trois semaines, et pendant ce temps les malheureux étendus sur la terre ou sur la pierre, exposés à la pluie, au vent, au soleil, mouraient comme des mouches. Chaque matin, c'était une liste de 100 ou

200 morts, dans cet îlot de Vido, l'*Ilot de la Mort*. Quelle vision d'enfer !

Les prisonniers russes en Allemagne souffrent plus qu'on ne peut dire. Ne sachant pas écrire, ils ne peuvent aviser leurs familles ; aussi ne reçoivent-ils aucun paquet. Ces hommes grands et forts, habitués à une nourriture substantielle, réduits à la maigre pitance des camps boches, deviennent de vrais squelettes. On devrait organiser une « Journée » en leur faveur. Philippe a vu à ce sujet l'ambassadeur de Russie et Mme Iswolsky. Ils ont été charmants, très touchés, remerciant beaucoup Philippe de son initiative... mais, avant de rien décider, voudraient avoir l'avis de leur gouvernement, craignant d'abuser de la générosité des Français ; les comités russes font beaucoup, ce n'est pas l'argent qui manque, c'est plutôt l'organisation pour les envois... Bref, ils ne veulent rien faire. Et, pour le moment, Iswolsky donne de beaux dîners !

Nous avons quelques jours chez nous notre jeune cousin Robert F... ; il est fin, gentil, remarquablement intelligent ; il prépare l'École normale ; la littérature, la philosophie et l'histoire l'attirent. Il pense qu'après la guerre, nombreux seront ceux qui embrasseront des carrières pratiques ; érudition et spéculation seront plutôt délaissées ; on estimera trop la force et la puissance. Il veut, lui, conserver son idéalisme. Il rêve un peu, ce cher petit cousin. L'idéalisme, c'est dans la tranchée qu'il faut le chercher aujourd'hui. Dans quelques mois, Robert F... l'y trouvera.

La Hollande mobilise quelque peu. Pense-t-elle

que quand les Allemands seront chassés de France, ils pousseront vers le Nord et pourraient écorner un petit coin de la terre hollandaise, terre de Guillaume le Taciturne (elle ferait bien de se le rappeler) et serait-elle un peu jalouse de la gloire de la Belgique ?

4 avril 1916. — Nous avons repris ce que les Allemands nous avaient enlevé. Bravo, chers et admirables petits Français!

Les Allemands, paraît-il, n'ont plus de médicaments. Dans un sens c'est heureux pour nous, mais terrible pour nos blessés qui tombent entre leurs mains.

Marie, qui vient déjeuner, a la tête pleine d'un projet qu'elle voudrait mettre à jour : la création de Foyers du Soldat dans les villes de l'arrière, pour les jeunes qui n'ont comme distraction que le cinéma et le cabaret, ou pire... C'est une excellente idée.

8 avril 1916.— Nous faisons un tour au Bois. Tout commence à verdir. Il y a beaucoup de militaires qui s'y promènent — presque tous sont décorés. Ils ont au bras de jolies petites dames et forment de gais tableaux. Il y en a de toutes les nations : des Français, des Anglais, des Serbes.

Le discours de Bethmann-Holweg au Reichstag est formidable de mensonges ; Liebknecht, au moment où le chancelier disait : « On nous a attaqués traîtreusement », a interrompu en s'écriant : « C'est faux, c'est nous, et nous seuls qui avons voulu la guerre, et qui en portons toute la responsabilité. » Il a été accueilli dehors aux cris de « sale voyou »!

C'est très chic et joliment courageux ce qu'il a fait là !

Reims a de nouveau été effroyablement bombardée. Ils ragent, et signe de rage, signe de faiblesse.

Philippe assiste chez Jules Siegfried à la réunion du Comité alsacien. Actuellement, en France, les Alsaciens n'ont légalement le droit ni de faire du commerce ni de toucher leurs coupons dans les banques parce qu'ils tombent sous la loi concernant les étrangers. Il faudrait une loi pour remédier à cet état de choses. Il y a trois classes de fonctionnaires en Alsace : les supérieurs sont très Boches et c'est de ceux-là dont il faudra se méfier. Mais quant aux autres, dans bien des cas, il vaudrait mieux les garder et ne pas faire venir des « outsiders ». Dans toute l'Alsace la perspective de redevenir Français suscite un enthousiasme indescriptible, et à Mulhouse on va embrasser les éclats d'obus français qui y tombent ! Je voudrais que beaucoup de Français sachent cela.

10 *avril* 1916. — Encore une grande bataille sur la rive droite de la Meuse. Quand est-ce que cela finira, mon Dieu ? Toutes ces tueries autour de Verdun font mal. Les lettres des soldats qui sont là-bas sont si malheureuses ! On voudrait tant pouvoir quelque chose pour tous ces braves et on ne peut rien. C'est une torture morale que d'être là, dans ce Paris qui reprend sa vie du temps de paix. Et chaque fois que j'entreprends quelque chose, mes forces me trahissent. Je voudrais être une punaise écrasée par les glorieuses bottes de nos poilus.

Ce soir, les Allemands ont pris le Mort-Homme et nous avons dû évacuer Béthincourt. Henri écrit à sa femme que le chiffre des pertes allemandes devant Verdun dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

On parle d'une offensive des Anglais dans le Nord.

Nous lisons un très remarquable article de Ferdinand Bac sur Guillaume. Le Kaiser y est peint sous les couleurs d'un vaniteux fantasque, naïf, faible et un peu fou.

11 *avril* 1916. — Je vais porter quelques images à l'hôpital des Enfants-Malades. Hélas ! en dehors de la guerre, il y a aussi des choses terribles : trois pauvres petits agonisent. C'est affreux. Souffrir si jeunes ! Pourquoi les innocents portent-ils les tares de leurs parents ? Un bébé de trois ans a la jambe amputée. Cela fait mal à voir. Oui, c'est bien la souffrance qui est partout. Et la joie qui semble la plus pure, ne recouvre bien souvent que de la douleur.

Nous avons la visite de Frédéric et de Madeleine de M... Nous tiendrons à Verdun jusqu'au bout. Les gros canons allemands commencent à s'abîmer.

Marcel Schl..., prisonnier à Darmstadt, fait jouer la comédie à ses camarades. Dernièrement, ils ont brossé une toile : vue de Paris. Tous pleuraient en la regardant. Pauvres gens !

Ferdinand R... croit que la vie sera très chère après la guerre ; tout montera, les salaires et les achats. Nous serons comme l'Amérique.

Nous apprenons par Mlle Müller, qui vient dé-

jeuner avec nous, que Mlle de Joannis a été citée à l'ordre de l'armée d'Orient et qu'elle a la croix de guerre avec palmes ; elle a été légèrement blessée au pied.

On nous conte une chose assez amusante qui s'est passée à Verdun : les Allemands firent prisonnier à Douaumont un gardien de batterie (vieux sous-officier de plus de 50 ans). Ils crurent avoir capturé un général, le firent croire, l'écrivirent dans leurs journaux et amenèrent en grande pompe le dit général dans un fort boche où beaucoup d'officiers vinrent l'interviewer. L'autre, finaud, joua bien son rôle et laissa ses hôtes dans leur douce illusion.

14 *avril* 1916. — Nous allons au Français à la représentation des *Rantzau* donnée au bénéfice du Secours en Alsace-Lorraine. Il m'est très pénible de me retrouver dans un théâtre : il est vrai qu'on y est bien simple et que rien ne choque : aucune toilette, beaucoup de poilus, quelques aveugles, quelques Anglais. Aux galeries du haut, des enfants, arrivés le matin même de Thann, ont été installés ; ils ont des mines superbes, sont joufflus et hâlés. Ils n'ont pas souffert, ceux-là. On les soustrait au bombardement ; c'est pour cela qu'ils sont ici. Les *Rantzau* ne sont pas palpitants. C'est un peu vieilli, sans nuances. Admirablement joué, d'ailleurs. A la fin, la *Marseillaise* a été chantée par Marguerite Carré et le *Chant du Départ* par toute la troupe.

15 *avril* 1916. — Voilà cinq jours que les Alle-

mands n'ont pas attaqué; que préparent-ils? Nous prenons le thé chez Magdeleine. Son cousin Guibal est disparu à Vaux. Elle nous lit un bel article de Barrès sur Emile Clermont, qui a été tué à l'ennemi. C'était l'auteur de *Laure*, ce roman de psychologie un peu bizarre que nous avions lu au Havre quelques mois avant la guerre. Magdeleine trouve beaucoup d'analogie entre le caractère de Clermont et celui de son frère. Tous deux étaient des natures éprises d'idéal, souffrant de la douleur d'autrui, inquiètes mais apaisées par ce que la guerre avait mis de pratique dans leurs vies.

Nous allons voir M. Gallimard à la Nouvelle Revue Française. Le petit sanctuaire de la pensée moderne est joli, une frise verte avec les lettres blanches : R. F., donne un air d'espérance et de fraîcheur à la boutique. Nous voulions parler à Gallimard de la lettre reçue ce matin de Hélène de P..., me disant qu'elle avait traduit quelques pages du *Jardinier* de Rabindranath Tagore et qu'elle demandait à les faire paraître. Nous nous sommes trouvés d'accord pour dire que ce serait déflorer l'œuvre que de laisser quelques-uns de ces poèmes paraître avant le livre complet. En sortant, un homme à la figure très caractéristique, glabre, un peu moyenageux, demande à m'être présenté. C'est André Gide. Fort aimable, très romantique. Il a de beaux yeux qui sentent et qui doivent vivre puissamment la souffrance.

16 *avril* 1916. — Jour des Rameaux. Des branches de buis égaient Paris et nous parlent d'espé-

rance, malgré les souffrances et les deuils. Il y en a devant toutes les églises ; des enfants en portent de grosses branches et des vieilles dames en ont quelques brins qui dépassent le rosaire ; des officiers, accompagnés de jolis enfants, mis avec élégance, en rapportent une branche à la mère, sans doute restée à la maison. Un brave cheval de fiacre, aux yeux profonds et songeurs, en a deux petits piquets aux oreilles.

Il fait un temps admirable, l'air est vif, le soleil brillant. Une petite contre-attaque nous a permis de prendre quelques tranchées et de faire 200 prisonniers ; on a le cœur plus léger. Nous allons baptiser mon filleul, Pierre, à Saint-François-de-Sales. Les fonts baptismaux sont en marbre ancien, tout jauni ; les saintes huiles sont contenues dans un petit récipient d'argent, bien curieux et joliment ciselé. Tout cela est poétique, traditionnel. Le suisse, bel homme, Alsacien de près de Strasbourg, est choqué que je le reconnaisse à son accent. Pauvre cher homme, il ne se doute pas qu'à cent lieues à la ronde on le reconnaîtrait comme un brave et loyal Alsacien ! Je lui dis pour le consoler que je ne l'ai reconnu pour tel que parce que j'étais moi-même Alsacienne, mais qu'une pure Parisienne n'aurait jamais su faire la différence. Il porte glorieusement la médaille militaire. Il me dit : « Le curé, lui, est de Molsheim. » Oui, chers et bons enfants d'Alsace, vous êtes partout, dans les plus nobles, dans les plus belles carrières, celles des armes et celles de la foi.

Nous faisons un tour au Bois, bras dessus, bras dessous, comme les bons bourgeois que nous

y rencontrons. Voilà les vrais représentants du pays et non ces godelureaux et ces perruches peintes qui sont encore trop nombreuses et qui font croire que la France c'est elles. Une vieille mère, au bonnet breton, aide son glorieux fils à marcher. Il est décoré et elle sourit avec tant de fierté et de bonheur, la chère femme! Un lieutenant d'alpins (mon cœur saute lorsque j'en revois), à la barbe toute grise, se tient droit sous son béret, gaillardement posé. Dans la verdure, un groupe de quatre nurses sont en grande conversation avec six tommies : invasion britannique, c'est amusant. Tout le monde rit et se retourne en les regardant.

18 *avril* 1916. — Mme F..., de Levallois, vient me parler au sujet des cotisations du suffrage des femmes. Nous sommes du même avis : les événements ont dépassé ce que nous demandions. Les femmes ont partout remplacé les hommes et très courageusement. Le mouvement est donné, il a pleinement réussi, il continuera ; c'est, pour la cause, ce qui pouvait arriver de plus heureux. Elle est exaltée de patriotisme, cette femme si pacifiste avant la guerre. Son fils aîné (mon ancien petit élève) est pilote dans l'aviation, heureux comme un roi. Son mari, classe 88, va partir. Elle me dit : « Je donnerai bien mes trois fils, mon mari, et moi je partirai avec. Aucun sacrifice n'est trop grand pour avoir la victoire pleine et entière ; et nous sommes toutes comme cela à Levallois. » Cela fait du bien d'entendre parler ainsi.

Les Russes ont pris Trébizonde ; c'est une importante victoire.

Nous visitons une œuvre d'aveugles, fondée par une Américaine, dans un superbe hôtel rue Daru, anciennement propriété du Saint-Siège. L'initiative est des plus intéressantes : prendre une élite d'aveugles les plus intelligents, les plus instruits, et leur apprendre des métiers supérieurs, tels que la sculpture, le modelage, la musique (piano et violon), le massage, dactylographie, sténographie, tissage de tapis, escrime, etc. L'œuvre n'est commencée que depuis un mois : il y en a 20 qui y logent actuellement. Tout est entièrement gratuit ; un demi-voyant (c'est le seul) nous ouvre la porte. Il a la médaille militaire et la croix de guerre. C'est un Espagnol engagé volontaire.

Nous allons ensuite à l'ambulance hollandaise du Pré Catelan. C'est admirable d'installation : une propreté toute hollandaise. Des tulipes venues de Hollande ornent l'entrée. Elles commencent à fleurir. C'est une des seules ambulances de Paris qui soit actuellement presque pleine, preuve qu'on y est bien soigné et au bon air ; au printemps cela doit être exquis.

20 *avril* 1916. — Il fait un froid de loup et le chauffage central est interrompu dans notre maison faute de charbon. Des Vosges on m'écrit qu'il y a 20 centimètres de neige.

Philippe va entendre au théâtre des Champs-Élysées *la Passion selon saint Mathieu*, de Bach. Moi, je reste à lire un document intéressant mais pénible, écrit par le général Percin pour se défendre d'avoir voulu évacuer Lille. Il en ressort nette-

ment que Percin avait pris toutes les dispositions pour défendre la ville. Le maire de Lille ne croyait pas que la ville fût en état de se défendre.

Le communiqué de ce soir est excellent. Nous avons pris des tranchées, fait 200 prisonniers, plus 16 officiers. Les Russes arrivent en France, ils ont été accueillis avec enthousiasme à Marseille. Un ordre du jour de Joffre remercie la Russie. Nous prenons peu à peu l'offensive. Pétain est un homme extraordinaire. Il paraît qu'encore actuellement, pour conserver sa souplesse, il saute à la corde tous les matins.

22 *avril* 1916. — L'article d'Hervé de ce matin intitulé « Hourrah pour l'Amérique » est épatant. Il y traite assez rudement les neutres ; je vais me faire un plaisir de l'envoyer à mes cousins de Kattendyke et au cher ministre de Hollande à Berne.

23 *avril* 1916. — Dimanche de Pâques. Triste journée encore, cette année ! Dieu veuille que, l'année prochaine, Pâques fleuries soient de lauriers verdies. Beaucoup de larmes couleront aujourd'hui, mais quelle gloire aussi que cette foi en la Résurrection de tous ceux qui sont tombés ! Tout passe, mais ceci demeure. La Pâque russe se célèbre le même jour en cette année 1916 et la prière de tous les alliés montant vers Dieu en même temps a quelque chose de singulièrement émouvant.

Le communiqué est bon. Les Allemands s'affaiblissent. Nous allons voir la bonne vieille Louise à Courbevoie. Nous la trouvons parée, pour Pâ-

ques, d'un corsage en soie noire, dernier cadeau de ma belle-mère, d'un châle de soie rouge et bleue qu'elle ne sort que dans les grandes occasions et qui fait penser aux reliques des vieilles tantes. Tout s'efface, mais les souvenirs restent.

A l'église américaine, le pasteur rend un bel hommage à la France élue de Dieu, dont il compare le sacrifice à celui du Christ.

24 *avril* 1916. — Voici le soleil qui reparaît. « Béni sois-tu, mon frère le soleil, qui réchauffes et qui brilles sur toutes choses », dirait saint François.

Dernièrement, à Plombières, la petite Henriette de L..., 10 ans, avait remarqué, le soir, trois lumières, une verte, une rouge, une blanche, qui s'allumaient puis s'éteignaient dans la montagne. Elle en prévint son père ; celui-ci alla trouver le maire, l'amena avec grandes difficultés à l'endroit d'où partaient les lumières. On fit une perquisition, on cerna trois fermes, et on découvrit... trois espions. La petite Henriette de L... devrait avoir la Croix de guerre.

25 *avril* 1916. — Nous avons à déjeuner deux « poilus » : le chien « La Guerre » et son maître Pétureau, artiste forain, dompteur de bêtes, aujourd'hui sergent, réformé avec 5 palmes et la médaille militaire ; le brave toutou, un héros lui aussi, se contente de la croix de guerre.

Au reste, voici leur histoire, telle que la raconte Pétureau :

C'est à Dinant, sur la Meuse, le 15 août 1914, comme nos troupes se retiraient devant des forces

supérieures, que le soldat Pétureau remarqua pour la première fois un beau braque égaré qui le suivait. Le lendemain, après une contre-attaque qui avait duré deux heures, l'infanterie se repliait. Le chien était toujours là. A Saint-G..., nouvelle attaque, nouveau repli. Le chien, toujours présent, s'attache au régiment. Il le suit jusqu'à Guise, jusqu'à Reims, durant un combat qui dure cinq jours et quatre nuits, sous une pluie d'obus et de balles.

Au sortir de cet enfer, la division fut envoyée à Craonne et Berry-au-Bac. L'ennemi tenait le village de Pontavers et le bois Favart. Une attaque formidable, déclenchée par nos troupes, nous menait le 13 septembre jusqu'au plateau de Craonne. Le soir même, nos troupes, occupant le terrain conquis, installaient postes et petits postes. Tout semblait calme quand le chien recueilli par le régiment s'élança soudain en avant. Il alla de droite à gauche, inquiet, puis revint, aboyant en reculant, de l'air d'une bête traquée. Les hommes, le croyant pris de rage, et craignant d'être repérés, allaient tirer sur la bête, lorsque, sur la droite, on entendit un feu nourri. C'était le poste de droite, qui, mis en éveil par les abois, venait de discerner les Allemands déjà proches, rampant sans bruit dans la nuit. Les mitrailleuses se mirent de la partie; l'attaque fut enrayée. On reconnut par la suite que l'on avait eu affaire à forte partie et que l'avertissement donné par le chien avait évité aux avant-postes d'être cernés. C'est à la suite de cet épisode que le soldat Pétureau, cité à l'ordre du bataillon, reçut de son commandant l'autorisa-

tion de garder près de lui ce chien qui, séance tenante, fut baptisé « La Guerre ».

En novembre, le régiment partait pour Soupir; en décembre, il était à Beauséjour, aux Eparges. Pétureau, se souvenant de son ancien métier, avait entrepris le dressage de son chien. Le brave « La Guerre », doué d'une intelligence remarquable, devint chien sanitaire. Durant les trois mois de combat à Beauséjour, du 6 janvier au 17 avril 1915, il sauva à lui seul plus de 300 de nos blessés, sans compter les boches. C'est ainsi qu'un jour, allant ravitailler un sergent gravement blessé, dans les fils barbelés, il reçut d'une mitrailleuse boche une balle qui lui fit une large blessure entre les deux épaules. Le bon chien, qui avait quitté nos lignes à trois heures et demie du matin, n'y rentra que vers onze heures. Soigné, dorloté par les hommes, guéri par le major, il recevait en avril la croix de guerre, des mains du général de brigade.

Cependant, vers la même époque, Pétureau était versé dans un régiment de territoriale et « La Guerre » l'y suivait. Eurent-ils tous deux la nostalgie du front ? Sur sa demande, Pétureau, toujours accompagné de son chien, allait retrouver son ancien régiment à Berry-au-Bac. L'un recommençait à se battre, l'autre à sauver nos blessés. En novembre, tous deux quittaient la France et débarquaient à Salonique. Dès le lendemain, ils prenaient part à l'attaque contre les Bulgares, sur les lignes du Vardar.

Dix jours après, le sergent Pétureau, avec douze hommes et un caporal, était envoyé en recon-

naissance dans ces montagnes, lorsqu'ils tombèrent sur un gros parti ennemi. Onze hommes sur les douze furent tués, blessés ou faits prisonniers. Pétureau, blessé grièvement, ayant perdu l'œil gauche, la mâchoire fracassée, n'y voyant plus, faillit rester aux mains des Bulgares. Le brave « La Guerre » sauva son maître. Durant huit heures, il le conduisit au travers des monts.

Le héros à quatre pattes semble tout heureux de s'entendre admirer. Il a déjeuné d'une pâtée au lapin, tandis que Pétureau nous contait leurs dix-sept mois de campagne.

26-27 *avril* 1916. — Les attaques autour de Verdun diminuent, on se demande si c'est la fin de la bataille. Des avions boches ont survolé Porrentruy et jeté des bombes sur Delle. André revient d'Alsace, où il est avec le 298e, le régiment de mes filleuls. Il trouve l'Alsace tellement plus riante et plus propre que la Lorraine, où il a cantonné depuis le début de la guerre. Il n'a pas eu de fortes attaques de son côté mais il a subi pas mal de bombardements. Il est gentil, simple, intelligent, fin et bon.

28 *avril* 1916. — Le Dr Blaise, de retour de Reims, est depuis deux mois à Paris. Au début de la guerre il était tout près de Gérardmer, avec une ambulance volante ; il a été à Saint-Dié, a fait le combat de la Chipote (terrible, dit-il) puis a été avec les nôtres à la première entrée en Alsace, y a trouvé un accueil froid ; on sentait la population terrorisée par les Boches.

Quelques rares personnes lui disaient tout bas qu'elles étaient heureuses de voir les Français...; un maréchal-ferrant eut le courage de lui serrer la main en pleine rue de B... Une vieille femme hissa à une fenêtre un drapeau français. Blaise sut depuis que cet acte lui coûta cher. Un peu plus tard, arrivant dans un village de la Lorraine annexée, Blaise heurte dans la nuit à la porte d'une auberge; un vieillard vient ouvrir et notre docteur se trouve au milieu d'une vingtaine d'Allemands qui criaient et qui agonisaient. Il entre, les soigne. Quelques jours après, sa propre ambulance fut cernée dans un village. Il était dans une baraque avec 80 blessés qu'il ne voulut pas abandonner. C'est miracle que tous soient restés vivants, car les obus pleuvaient. Le combat était engagé à la lisière du village entre un régiment de Bavarois et un bataillon de nos chasseurs à pied qui luttèrent jusqu'au dernier homme. Blaise avait encore espoir d'être délivré par les Français, quand il vit entrer un colonel allemand suivi de plusieurs officiers. Le colonel vint à lui et lui mit son pistolet sous le nez : « Vous êtes médecin? — Oui. — C'est vous qui avez soigné les nôtres à B...? — Oui. — C'est bien. » Et l'officier lui tendit la main. Ensuite il fit venir toute la formation sanitaire sur un perron; ils étaient plus de 40. Des soldats allemands étaient massés en bas dans la rue. Quand ils virent apparaître les Français, ils mirent tous en joue. Le docteur crut sa dernière heure arrivée. Mais l'officier leur donna l'ordre d'abattre leurs fusils. Au moment où Blaise fut fait prisonnier, il avait avec lui une vingtaine de

soldats qui s'étaient mis à l'abri de son ambulance, qui fantassins, qui artilleurs, etc. Ils le supplièrent de ne pas les abandonner. Blaise, quitte à être fusillé, leur mit le brassard estampillé de la Croix Rouge et les fit passer pour ses infirmiers. Le manège réussit et, à la frontière, ils furent relâchés, tandis que Blaise et quatre autres docteurs continuèrent vers Strasbourg où ils restèrent d'abord quarante-huit heures dans une cave sans manger. Blaise, indigné, fit des réclamations. On le laissa sortir escorté de deux soldats baïonnette au canon ; il put ensuite sortir seul, prisonnier sur parole. Les médecins allemands étaient en admiration devant son ambulance, son matériel qui était tout neuf. Ils ne sont pas aussi bien outillés qu'on veut bien le dire. Ils l'avouent eux-mêmes.

1er *mai* 1916. — Fleuri de muguet. Quelques petites branches, bien menues, ornent la boutonnière de quelques jeunes filles, de quelques vieux cochers et de quelques élégantes. Mais Paris ne s'égaie pas. Trop de tristesse pèse partout, malgré les lilas en fleur. Au Trocadéro, quelques femmes travaillent seules sur un banc, des enfants jouent à leurs pieds. C'est triste. Nous allons voir la vieille tante Camille à Auteuil. Elle décline.

4 *mai* 1916. — Nous avons de nouveau l'honneur d'avoir à déjeuner le chien « La Guerre » et son maître ; beaucoup de dames viennent voir cette aimable bête. Ce sont des amies de Marie Monique : la comtesse de..., la marquise de.., la princesse..., et,

au milieu de tout cela, Colette ex-Willy. J'espère qu'elle fera un beau récit de son entrevue avec le héros à quatre pattes. Après ses *Chiens de paix*, elle devrait écrire *Chiens de guerre*. En attendant, je fais une photographie du groupe sympathique. Le glorieux chien a fait honneur à une excellente pâtée, mais, habitué à la vie des tranchées, il n'a rien d'un chien de salon et... mes rideaux ont souffert.

Un ami du pasteur V... est chargé par le gouvernement de créer des usines de brome. Avant la guerre, il avait reçu d'Allemagne le plan d'une usine de ce genre et c'est ce plan qui lui sert actuellement.

Liebknecht est arrêté et son arrestation a provoqué des troubles un peu partout. Il est admirable, cet homme, le seul en Allemagne qui ait osé blâmer ses concitoyens.

Un cinquième contingent de troupes russes débarque à Marseille.

La réponse de l'Allemagne à la note américaine est inconnue encore, mais les Américains semblent se préparer. Tous leurs postes de téléphone et de télégraphie sans fil ont été organisés et visités et on dit que cela a une très grande importance.

5 *mai* 1916. — J'ai une longue conversation avec Mme Brandès, qui s'occupe des aveugles. Un d'eux, qu'elle promenait, garçon de vingt ans, qui au début avait été très révolté, lui dit tout à coup : « Madame, ma vue, ma vue intérieure, vous savez, eh bien ! j'y vois mieux et je crois qu'elle m'aidera à devenir meilleur. » N'est-ce pas sublime? Elle a une

très bonne idée, c'est de demander, dans le pays où l'aveugle doit habiter, quels sont les besoins de l'endroit, pour qu'une fois chez lui il puisse gagner sa vie. C'est ainsi qu'à un pêcheur elle enseigne à faire des paniers à poissons, à un autre des paniers pour envois de beurre, etc. Brandès est charmante, intelligente, si vibrante à tout, si entièrement dévouée à son œuvre de miséricorde. Tandis que ses aveugles travaillent, elle leur fait la lecture. Quelle lectrice, et quels auditeurs !

7 mai 1916. — Nous avons à dîner Mme Edouard de W... Nous parlons de l'après-guerre. Elle croit à une entente entre l'Autriche et l'Allemagne, à deux blocs qui se dresseront en face l'un de l'autre : les alliés, les empires centraux. Économiquement, ce sera le Japon qui bénéficiera le plus de la guerre. Elle croit à une rénovation en France, à un gouvernement composé d'hommes éminents, imposés par le peuple qui a soif d'ordre et de progrès. Elle croit, comme moi, à deux partis extrêmes, droite forte et socialisme fort ; socialisme non pas comme avant la guerre, se dressant contre le capital, mais au contraire se faisant aider de celui-ci.

Philippe va au grand meeting anti-alcoolique à la Sorbonne, où parlent Vandervelde (magnifique), Maria Vérone (qui remporte le plus grand succès), Lafont, représentant du Parlement. Ce pauvre Lafont est accueilli plutôt froidement. Décidément, nos députés n'ont pas bonne presse en ce moment. Philippe lit le discours de Riémain, empêché par une extinction de voix. Une partie artistique suit. Odile chante des airs alsaciens

en costume. Au moment où elle paraît avec son grand nœud noir, tonnerre d'applaudissements.

9 *mai* 1916. — Je vais chez Marie à un Comité destiné à susciter la création de Foyers du Soldat dans les villes de province, à l'arrière, là où il y a des dépôts, ou de fréquents passages de troupes. Les Foyers existants ont déjà fait tant de bien.

A Verdun, les attaques allemandes sont repoussées avec grosses pertes.

La réponse de l'Amérique au kaiser est, d'après Hervé, « claire comme de l'eau de roche et cinglante comme un coup de trique ».

10 *mai* 1916. — Dans *La Victoire* a paru un entrefilet disant que le fils d'Alfred Dreyfus venait d'être cité à l'ordre du jour devant Verdun. On ajoute : Voici le texte de la citation et, à la place, on voit un grand blanc. Quelle infamie ! Si c'est cela l'Union sacrée !

Mme Zimmermann, dont le mari a été emmené comme otage en Allemagne pour avoir trop bien reçu les Français lors de la première occupation de Mulhouse, est ici depuis septembre 1914 et elle est chargée par le Secours National de visiter les familles alsaciennes malheureuses. Elle a été dernièrement traitée de Boche par un employé du Ministère de la Guerre à qui elle demandait un passeport pour aller en Bretagne avec sa fille gravement malade. C'est indigne.

La situation économique des Allemands n'est pas brillante. On dévalise les boucheries ; il y a eu des troubles à Stuttgart et un professeur qui a

tenté d'y haranguer la foule, a été à moitié lynché. Des lettres trouvées sur les prisonniers disent leur disette. Leurs soldats commencent à pâtir et n'ont plus la ration entière. Une jeune fille restée à Mulhouse écrit à sa sœur : « Pour me soutenir je suis obligée de me faire des piqûres. » N'est-ce pas atroce ?

Mais ceux qui souffrent le plus sont nos soldats prisonniers. Les Allemands refusent à présent de laisser passer des envois de pain, « pour se venger de notre blocus ». Penser à tous ces malheureux qui sont là à mourir lentement de faim, c'est ce qu'on peut imaginer de plus effroyable ! Le gouvernement français devrait exercer des représailles. Ador et Max Dollfus, qui arrivent ces jours-ci à Paris, vont tâcher d'arranger les choses. Ah ! si seulement une grande victoire nous permettait de parler haut !

Hier, V..., de passage ici, vint me voir et me dit : « Oh ! vous avez eu à Gérardmer une infirmière épatante, qui a sauvé la vie d'un de mes jeunes cousins qui ne jure que par elle : Mlle Henria ». Décidément...

14 *mai* 1916. — Nous allons à Levallois ; séance d'adieu : je lis aux enfants le récit du chien « La Guerre » et « Pourquoi il ne faut pas s'en faire » ou « la logique du poilu ».

Il fait horriblement froid. On est triste, triste, jusqu'à la mort. La situation des Serbes et des Polonais est effroyable. Nous qui avons tout, nous ne pouvons nous figurer semblable état de choses.

Encore deux amis tués à l'ennemi : Paul Marty

et André Schœtell ; tout notre petit cercle de Villers. Le commandant de Rose a été tué devant Verdun.

26 *mai* 1916. — Aujourd'hui à trois heures ont passé aux Champs-Élysées des masses de boy-scouts escortés par des alpins, et des petits de la classe 18. Mon cœur en a bondi. Pauvres gosses ! Ils étaient précédés d'officiers d'infanterie et de musique militaire.

A Verdun, l'on continue de se battre férocement... et pendant ce temps on entend des cris dans les restaurants d'en face, des rires joyeux. Ah ! la vie...!

Un poilu, cet après-midi, sous ce soleil trop brûlant de mai, un poilu blessé, tenait sur son unique bras un bébé frais et rose ; quel contraste !

Que ces crépuscules de printemps sont lugubres ! Ce jour qui agonise et ne peut pas finir... image de toute l'agonie répandue sur la terre. Je lis dans l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Gardez-vous « d'attendre ici-bas un repos qui n'y est pas... « pendant que vous serez sur la terre, vous aurez « toujours à combattre. Il y en a qui, après avoir « lutté généreusement, fléchissent tout à coup, « tombent dans l'abattement, et abandonnent la « victoire... Il ne suffit pas de résister un jour, « deux jours, il faut combattre sans relâche jusqu'au « bout. *Et ne dites point : Cette guerre est bien longue.* « *Rien n'est long de ce qui finit et vous touchez au* « *terme.* » Oh ! si c'était une prophétie !

Notre concierge a reçu une dépêche disant que son fils le réclamait à l'hôpital de Zuydcock. C'est bien mauvais signe. Quand je lui ai dit ma sym-

pathie, il a simplement répondu : « Que voulez-vous, Madame, il faut que tout le monde y passe. » Quelle soumission ! Moi, je me révolterais, s'il m'arrivait un tel malheur.

28 *mai* 1916. — Hélas ! les attaques sur Verdun, tous ces jours derniers, ont repris avec une terrible violence. Le fort de Douaumont est reperdu par nous. On dit Pétain très malade d'une double bronchite. Il ne manquait plus que cela.

Marcel est cité à l'ordre de l'armée. Frédi commence à voler ; il est beau avec son oiseau rouge sur l'aile droite. Il voudrait faire partie des avions de chasse.

30 *mai* 1916. — Philippe dînait hier chez Mme de J... avec Berthelot, un homme de glace qui ne dit mot ; Marin, député de Nancy ; un prince italien qui croit encore à la guerre pour un an et demi. Les Italiens ont reçu une fameuse tripotée sur la frontière autrichienne et ont eu 20.000 prisonniers ; c'est réparé. Nous avons demandé aux Russes d'attaquer pour faire une diversion à Verdun ; ils ont refusé. Les Anglais manquent de cadres ; ils seront prêts quand nous serons tous morts. Il n'est pas possible que la guerre dure encore un an. Tout se révolte à cette pensée. D'ailleurs Briand aurait dit l'autre jour à un dîner chez le prince Roland Bonaparte que la guerre serait finie en octobre.

1er *juin* 1916. — Les obsèques de Galliéni ont eu lieu aujourd'hui par un temps superbe. Un monde

fou. Paris devait ce suprême hommage à son sauveur.

5 *juin* 1916. — Ces jours derniers, les attaques à Verdun ont redoublé de violence. Quelles terribles alternatives ! Depuis quelques heures, nous nous maintenons, mais nous avons perdu le Mort-Homme et la cote 304.

Une grande bataille navale s'est livrée sur les côtes du Jutland. La flotte allemande de haute mer sortant de Kiel a rencontré une faible partie de la flotte anglaise. Cette dernière, commandée par l'amiral Beatty, a livré combat sans attendre ses cuirassés qui étaient encore à plusieurs milles en arrière. Le combat fut effroyable. Les Allemands coulèrent six grands cuirassés anglais, plus des destroyers et des torpilleurs. On dit que les Allemands ont aussi perdu bien des navires, mais on ne peut arriver à en savoir le nombre. Deux zeppelins les renseignaient sur les opérations.

7 *juin* 1916. — Le navire de guerre portant Kitchener et son état-major a sombré près des côtes d'Angleterre. Mine ? Torpille ? Explosion à bord ? On ne sait. Douze rescapés seulement. Ils n'ont pu donner aucun détail.

Grande victoire sur le Pripet ; 40.000 prisonniers. Cela fait du bien, nous en avions besoin, car à Verdun les Allemands nous grignotent. Le fort de Vaux est tombé.

10 *juin* 1916. — La victoire russe se confirme. On annonce ce matin 60.000 prisonniers et une percée sur 30 kilomètres de profondeur. C'est le commencement de la fin.

Il fait beau. Le ciel est bleu. On reprend courage.

12 *juin* 1916. — Le succès russe se développe. Au tableau ce matin 35.000 nouveaux prisonniers. Cela fait en tout 106.000, pris en six jours. Que les Russes continuent encore quelque temps et ils seront à Vienne dans un mois. Ils ont coupé en deux l'armée autrichienne. Ils arrivent sur les Karpathes. Si cela pouvait être le commencement de la débâcle allemande !

Dans la *Liberté* d'hier soir, on cite quelques menus des repas en commun qui commencent à fonctionner à Berlin.

Le 14, lundi : soupe à la bière, fromage, viande.

Mardi : haricots, pain.

Mercredi : pommes de terre, carottes, salade.

Jeudi : soupe, riz.

Vendredi : pommes de terre, rôti, etc.

Ce n'est pas encore la famine, mais, pour de gros mangeurs, le festin est maigre.

15 *juin* 1916. — Philippe reçoit de son neveu Bernard Lavergne, chargé de cours à la Faculté d'Alger, une lettre intéressante dont la lecture détourne un moment nos pensées de l'obsession de la guerre. J'en transcris les principaux passages :

... « En dépit de mes occupations, j'ai pu « m'orienter un peu vers l'étude des questions indi« gènes. Notre politique dans ce pays ne mérite, il « me semble, à un premier examen bien rapide, « ni l'excès de critique, ni l'excès d'éloges qu'on « lui adresse de part et d'autre.

« La population indigène a fort à se féliciter « d'être gouvernée par nous au lieu de l'être par les

« Turcs ; ou même à n'être pas autonome, car
« toutes nos erreurs — et elles sont lourdes — con-
« sistent à nous être laissé gagner par quelques-uns
« des abus que nous avons trouvés fonctionnant,
« florissant dans ce pays au moment de notre con-
« quête.

« Que, du point de vue matériel, les Arabes eux-
« mêmes se trouvent moins pauvres qu'au moment
« de la conquête, nul, de bonne foi, ne pourrait le
« nier. Le seul fait que nous avons interdit aux
« plus agissants de continuer à s'entre-tuer pour des
« questions de femmes ou de moutons (choses qui,
« dans ce pays, ont exactement la même valeur),
« est un grand bienfait. Joint à l'accroissement de
« l'aisance générale et de l'hygiène, ce changement
« de mœurs a eu pour résultat de faire presque
« doubler la population indigène depuis la conquête.
« La question de la population débordante se
« pose ici. Quelle joie pour un Français d'avoir à
« se préoccuper de ce danger! Heureusement, la
« terre est-elle encore cultivée de façon tout à fait
« extensive, c'est-à-dire très mal. La récolte totale
« de l'Algérie pourrait être beaucoup augmentée,
« de façon à nourrir une population accrue. De
« plus, l'Algérie est un pays minier beaucoup plus
« riche que la France. Tous métaux se trouvent
« ici (à part la houille — il n'y a que du mauvais
« lignite qui brûle mal). La mise en valeur des
« richesses minérales est à peine commencée. On
« est en train de raccorder à la hâte l'Ouenza au
« Bône-Guelma pour pouvoir exporter du fer, au
« lieu de l'acheter à prix d'or aux États-Unis. Si
« la guerre avait été prévue, il y a beau temps

« que cette affaire, qui a duré huit ans, serait en « plein rendement.

« La population arabe me semble inerte, passive. « Un troupeau. Peu de mérite à la gouverner. « Le principal reproche que je fasse à l'indigène « par ailleurs si sympathique par sa pauvreté, son « caractère hospitalier, sa résignation, son courage « devant la mort, est le manque de dignité person-« nelle. Habitué depuis des siècles à être battu par « le Romain, le Vandale, l'Arabe, l'Espagnol, le « Turc, il abdique souvent toute dignité. La cons-« cience même de l'injustice dont il souffre lui est « souvent étrangère, m'ont dit bien des arabo-« philes. Comme les peuples primitifs, l'arbitraire « lui semble la loi juste, ainsi que le miracle dans « l'ordre physique.

« Ils n'ont même pas, je crois, la vaillance de nous « détester. L'influence de leurs caïds est faible. Celle « de leurs chefs de confréries secrètes, religieuses « (le seul lien qu'ils aient), est mystérieuse — mais « ne paraît pas bien grande au moins dans le « Tell et sur les Hauts-Plateaux. N'ayant pas le « moindre esprit d'organisation collective, ils sont « extraordinairement incapables de toute action « pratique. Nous faisons parfois nous-mêmes la « réputation de leurs marabouts, en les expulsant « ou en les molestant. La situation pour nous, à ce « point de vue, est très difficile, car nous ne sommes « pas bien informés. Il y a entre nous et eux un mur. « Ainsi l'insurrection de Fez, sa préparation, veux-« je dire, nous était restée inconnue. Mais, au « total, il n'y a rien à craindre.

« Nos hommes d'état du Palais-Bourbon pensent

« parfois à faire présent à la totalité de ces cinq
« millions de pauvres gens du droit de suffrage.
« Ce serait folie, car rien ne leur servirait moins
« que le suffrage. Vous introduiriez seulement un
« nouvel élément de corruption en ce pays qui en
« compte déjà tant. De plus, s'ils se réveillaient
« un jour, leur prépondérance numérique pourrait
« nous faire courir les plus grands dangers. Il
« me semblerait sage de simplement donner droit
« de vote aux plus instruits d'entre eux, aux
« rares indigènes qui ont obtenu un brevet quel-
« conque et qui, dès maintenant, sont soustraits
« au code spécial dit de l'indigénat. Il y aurait
« lieu aussi, de les faire voter dans un collège
« spécial, distinct du collège français, car leur
« nombre est destiné à s'accroître et il faut éviter
« qu'ils nous submergent comme les Créoles ont
« fait aux Antilles. Que les plus instruits votent
« pour les Délégations ou nomment des sortes de
« délégués permanents auprès du gouvernement
« et des chambres, je n'y verrais pas de mal. Il
« ne faut pas perdre de vue, cependant, qu'il est
« des peuples qui ne seront jamais affranchis ou,
« ce qui revient au même, des hommes qui ne
« deviendront jamais adultes. Les qualités natu-
« relles des Français leur donnent l'avantage et
« leur garantissent qu'ils resteront la race domi-
« nante. Mais notre primauté nous impose des
« devoirs de justice, ce que nous oublions parfois.

« Notre grand tort a été de maintenir l'institution
« des caïds, maires indigènes, chargés de collecter
« l'impôt. Le jour où l'on voudra s'intéresser aux Ara-
« bes autrement qu'en discours creux, on fera bien

« de déposséder les caïds de leurs fonctions de collec-
« teurs d'impôts, qu'ils exercent comme nos anciens
« fermiers généraux que la Révolution a su balayer,
« et les rétribuer un peu mieux que 1.400 francs par
« an. Notre indolence est sans excuse. Ces caïds,
« souvent de simples paysans rustauds, que nous
« couvrons de décorations, sont plats comme
« punaises et graissent la patte des moindres
« huissiers de l'administration centrale pour obte-
« nir audience, ne distinguant pas bien les employés
« des directeurs. Au reste, ils sont souvent rudoyés
« par nos fonctionnaires et nos officiers des bureaux
« arabes ; ceux-ci sont très aimés des indigènes ;
« d'habitude impartiaux, ils n'ont pas de ménage-
« ment pour eux. Un sous-lieutenant de vingt-trois
« ans traîne dans la boue un superbe caïd, à
« manteau rouge, à l'occasion d'une faute quel-
« conque. Notre autorité seule existe. Au point de
« vue fiscal, les indigènes paient plus de la moitié
« des recettes de l'Algérie, ce qui est excessif car
« leur richesse à eux tous réunis est très inférieure à
« celle de nos colons. Mais on m'a affirmé qu'on
« était décidé à introduire l'égalité fiscale après la
« guerre. Il resterait à dépenser une suffisante part
« de la recette en leur faveur, car, payant le
« plus, ils ne bénéficient que d'une part minime
« des dépenses.

« Voilà donc beaucoup de maux qu'il faudrait
« enrayer. Cela serait assez facile. Le malheur est que
« l'Administration ne tient à rien réformer du tout
« et que le Parlement ne connaît goutte à tout cela.
« Les hommes éclairés, ici, cependant, ne manquent
« pas. Tout notre espoir est dans le Sénat, dont plu-

« sieurs hommes sont au courant de la question algé-
« rienne. Ici les hommes compétents parmi les fonc-
« tionnaires du Gouvernement ne manquent pas,
« mais leur action est forcément presque nulle à Paris.

« Au total, et malgré nos erreurs, le progrès est
« indéniable, même pour ce qui est de l'admi-
« nistration des Arabes. J'aimerais seulement qu'il
« soit plus rapide. Notre lenteur a peu d'excuses.

« Je vais essayer de voir quelques indigènes ins-
« truits. Le plus décourageant est le sentiment de ce
« mur qui nous sépare. Je soupçonne que, derrière
« le dit mur, il n'y a, de leur côté, qu'assez peu,
« mais encore voudrais-je le savoir. Peu de leurs
« ouvrages ont été traduits. Les Algériens ne faci-
« litent en rien ces rapprochements, car ils n'aiment
« pas l'indigène en général et ne le connaissent que
« très mal. Toujours les mêmes ritournelles :
« l'Arabe est menteur, voleur, etc., comme si ces
« défauts ne se rencontraient que chez eux ».

Juillet 1916. — Je copie une lettre de mon filleul Paul Dejardin qui m'écrit de Bou-Denib dans le Maroc oriental ; là-bas aussi la lutte est dure :

« Nous avons quitté Gourrama le 27 juin, pour
« nous joindre à la colonne mobile ; le 30, nous étions
« à Bou-Denib, d'où nous partions le 5 juillet pour
« Ramet-Allah, où nous savions rencontrer une
« harka marocaine forte de 8.000 hommes bien
« armés et bien commandés.

« Nous avons fait 84 kilomètres en deux jours et
« demi en trois étapes bien pénibles par la chaleur
« et surtout par le manque d'eau ; à Bou-Bernous,
« lieu d'étape sans bois ni eau, nous avons souffert

« beaucoup ; le génie fut obligé de creuser trois puits
« peu profonds, qui donnèrent un peu d'eau sale
« et salpêtrée ; hommes et animaux eurent peine à
« s'abreuver, et, quand l'ordre fut donné de partir
« à deux heures et demie du matin, bien des bêtes
« n'avaient pas encore bu ; aussi l'étape Bou-Ber-
« nous-Ramet-Allah fut navrante : pour faire 28 ki-
« lomètres, nous mîmes quinze heures ; les mulets
« des arrabas (voitures indigènes) tombaient pour
« ne plus se relever ; ces voitures portaient les
« vivres et les munitions ; on ne pouvait songer à les
« abandonner, aussi fallait-il atteler jusqu'aux che-
« vaux des spahis et des maghzens. On perdit
« soixante-huit mulets et trois chameaux dans cette
« étape, morts de soif et de fatigue. Quant à nous,
« sous un soleil de feu, de l'eau chaude dans nos
« bidons, c'est à quatre pattes que nous sommes
« arrivés au but.

« Dès notre arrivée, pour nous reposer, mise en
« batterie des mitrailleuses et aménagement du
« ksar (village indigène fortifié) de Ramet-Allah.

« Enfin, repos de quelques heures. Le lendemain
« 8 juillet, à 7 heures du matin, les canons de 90 milli-
« mètres ouvrent le feu sur le ksar insoumis de
« Meski, distant de 5 kilomètres (30 obus) ; à midi
« nouvelle danse (8 obus) ; à 4 heures du soir (4 obus)
« à 7 heures du soir (2 obus) ; à minuit (6 obus), ça
« devait faire drôle dans le ksar ; on voyait les
« flammes illuminer le ciel. Les artificiers lançaient
« de puissantes fusées éclairantes, on voyait s'enfuir
« les femmes et les enfants, les bestiaux se sauvaient
« de tous côtés.

« Le 9 juillet, la harka nous attaquait à Ramet-

« Allah à 6 h. 30 matin ; repoussée vers Meski, elle « se défendit bravement dans le ksar en ruines et « en feu, dans l'oued, dans la palmeraie où les Maro- « cains avaient des retranchements pour *tireurs* « *debout dernier cri*, dus certainement à des officiers « turcs ou boches ; à 8 heures le combat battait son « plein : les 90 millimètres, les 80 millimètres, les « 65 millimètres crachaient la mort à gueule-que- « veux-tu ; à 10 heures, les Marocains abandon- « naient leurs tranchées, mais combattaient pied « à pied ; il fallait en finir : une charge des spahis « refoula la harka vers nous, les cinq sections de « mitrailleuses donnèrent et ce qui échappait au « canon tombait sous nos balles ; à midi moins un « quart, la harka complètement en déroute prenait « la fuite, *abandonnant ses morts*, ce que ne font « jamais les Marocains, mais ils étaient tellement « désemparés qu'ils laissaient tout, morts, blessés, « vivres, munitions, c'était la débâcle ; à 1 heure, ce « qui restait passait les montagnes ; les Aït-Hamoun, « les Aït-Aïssas, les Aït-Attas avaient leur compte ; « plus de 1.100 morts ; quant aux blessés, il y en « avait partout.

« Quant à nous, nous n'avions que des pertes « assez légères : 1 capitaine tué, 3 officiers et quel- « ques sous-officiers blessés. Parmi les hommes, « 9 tués, 35 blessés. Le soir, nous ramenions nos « morts et blessés, aucun n'était tombé aux mains « des Marocains, et c'est heureux, car ils ne font pas « de prisonniers, ils coupent la tête à tous, morts « ou blessés. Aussi, quand ils nous tombent sous la « main, nous ne les ménageons pas ; si nous ne « ramassons pas leurs blessés, nous ne les achevons

« *pas ; mais tout Marocain valide est passé par les*
« *armes.*

. . . .

Bagnoles, 23 *juillet* 1916. — Je reprends ma plume après une interruption de près d'un mois. Je quittais Paris le 27 juin dernier, en auto, avec Philippe, ma mère et Georgette, pour aller faire une cure de repos à Bagnoles. Fatiguée, j'espère m'y faire un peu de bien, car je me sens à bout de force.

Nous partons donc. La campagne est fraîche et jolie après l'étouffoir gris et poussiéreux qu'est Paris. Mais on regrette de s'éloigner. Il semble qu'un peu de lâcheté s'attache à cette fuite vers des rivages plus heureux.

Arrêt forcé à Dreux où une panne d'auto nous retient pendant deux heures et demie.

A Verneuil, nous passons la nuit dans une auberge peu accueillante, quoique de propreté minutieuse. Politesse et saleté d'antan, où êtes-vous? Nous repartons par une pluie torrentielle et marchons bien, car, partis à 11 heures de Verneuil, nous sommes à trois heures et demie à Bagnoles ; déjeuner à Argentan, charmante ville qui me fait penser au délicieux opéra-comique : *La légende du point d'Argentan*. Je vois, peu avant Bagnoles, une jolie villa aux pignons pointus, entourée de roses, avec l'écriteau : à louer. Nous descendons et nous nous y installons. C'est joli, vert, reposant. C'est bien la Normandie riche, dite basse Normandie, dont les habitants se soulevèrent jadis, comme les Vendéens, par fidélité au Roy leur

Seigneur. Ils sont sympathiques, ces paysans. J'en connais déjà pas mal. Ils me font leurs confidences. Une femme restée seule avec trois gosses et un petit aîné de treize ans, me disait à propos de ce dernier : « C'est un triste gars : jamais à l'heure ; il ne sait pas prier le bon Dieu. Ah ! on leur donne l'instruction à présent, mais ils s'éloignent des curés — et sans messes on ne fait pas des hommes. »

Nous avons une voisine, Sidonie, tout originale et bien brave femme. Elle a un fils à la guerre et, quoique sans ressources, elle élève une petite fille qu'elle avait en nourrice et qu'on lui a abandonnée. Elle s'exprime d'une façon peu banale et je passe avec elle de bons moments ; cela change de la conversation oiseuse des gens du monde. L'autre jour, je lui parlais de la guerre, des Vosges, de ce que je venais ici pour me reposer : « Pardi, toutes ces émotions, toutes ces tristesses, ça vous a f.... un coup dans l'estomac, ça vous a tourniqué les boyaux. » C'était pas si bête. Un jour, à midi, elle me rencontre sur la grand'route : « Vous allez vous faire bouillir à marcher par cette chaleur. » — Et la mère Sauvage (c'est une autre voisine qui a donné son nom à notre villa) : elle vit seule avec sa fille, brave femme, un peu geignante, qui achète ses pommes de terre pour ne pas avoir à les « bêcher », « c'est bien trop fatigant », dit-elle ; dans ce pays où il n'y a qu'à s'asseoir pour voir pousser les légumes, on vous fait de telles réflexions. C'est vraiment inouï. Et les enfants — pénurie complète. On n'en voit pas un seul dans les champs. Rien que des vieux, des femmes

ou de vieilles filles. Il paraît du reste que l'Orne et le Calvados sont les départements où la stérilité voulue sévit le plus. Je ne me gêne pas de dire à tous combien cela est honteux ; ils m'écoutent volontiers, mais je ne crois pas que l'impression reste longtemps. Il y a de la bonne humeur, de la jovialité chez tous ces gens. Ils prennent la vie comme elle vient. Ils sont aimables, faciles à vivre, séduisants. On sent une vieille, bonne et forte race qui, hélas ! s'évanouit. C'est le 1er corps, presque entièrement composé de Normands, qui a repris le fort de Vaux.

Les communiqués, depuis notre arrivée, sont magnifiques. Comme on se sent plus leger ! Les Anglais avancent dans la Somme et notre offensive mutuelle semble aller lentement mais sûrement. Les Russes sont étonnants et font des prisonniers en nombre invraisemblable. La cavalerie se prépare, nos aviateurs survolent Berlin. C'est la gloire en marche.

25 *juillet* 1916. — J'apprends une nouvelle qui me fait beaucoup de peine, c'est la mort de notre cher et glorieux ami, le Pasteur Pined, cet homme d'un dévouement si admirable que nous avions connu dans les Vosges. Bien que n'ayant pas le titre d'aumônier, il en remplissait les fonctions, allant dans les endroits les plus périlleux apporter aux poilus consolation et encouragement. Il a été, près de Verdun, victime des gaz asphyxiants. Ce sont les meilleurs, les indispensables qui partent. Que restera-t-il? Nous apprenons aussi la mort de Daniel Dollfus, tué dans la Somme. Il laisse sa

jeune femme et un petit garçon. Comme le dit Bellouard dans ses beaux vers :

> ... Seigneur
> Ayez pitié de ceux qui dorment sous la croix
> Dispersés dans les champs, les coteaux et les bois.

3 *août* 1916. — Il y a réunion mondaine chez les Sainte-Chapelle, ménage fort aimable et le plus coté de Bagnoles où ils semblent faire la pluie et le beau temps. Monsieur est un véritable gentilhomme. Pour plaire à Philippe, je vais à cette réception. En temps de guerre, ces sortes de divertissements sont plutôt pénibles. On arrive à une jolie villa dont le jardin est partie forêt et où poussent des touffes de millepertuis jaunes au milieu des fougères et des pins (c'est curieux, dans ce pays plat et sec il y a beaucoup d'essences vosgiennes).

Une table à thé est dressée devant la maison. Une petite tente à côté abrite un buffet qui s'écroule sous des gâteaux choisis avec art ; sandwiches aux crevettes, tartes aux fruits, petits pains crème, mokas au chocolat. Deux vieilles dames sont assises devant deux tasses de thé. Elles ont l'air de s'ennuyer. Un très vieux monsieur, un peu ramolli (hélas ! il n'y a plus guère que ceux-là qui restent !), flirte, si l'on peut appeler cela flirter, avec une dame au teint pâle dont deux yeux piquants et vifs disent la méchanceté et l'âpre jugement. Madame de Sainte-Chapelle, très gracieuse dans une robe de mousseline blanche à volants, chapeau Marie-Antoinette en dentelles doublé de violet, écharpe violette, symphonie exquise, voltige de groupe en groupe, une tasse de thé à la main. « Ma chère, comme vous

êtes aimable ». « Oui, je trouve ceci tout à fait charmant », le tout dit d'une petite voix un peu chantante, avec un léger accent anglais. Un couple s'avance, on se précipite : dame un peu cassée, monsieur encore plus ; on me présente (pauvre moi !). Salut froid, rendu froidement, « Madame, vous êtes à Bagnoles depuis longtemps? » dis-je. Réponse froide, presque mal polie. Mais j'ai perçu d'une fine oreille le nom des nouveaux arrivants et je leur dis : « Vous connaissez peut-être ma cousine de P..., qui porte le même nom que vous? » Étonnement du couple qui subitement devient aimable. O miracle des faiblesses humaines !

Les messieurs font un bridge au salon, car ils craignent pour leur calvitie le froid des 4 heures de juillet. Les dames s'asseoient. Elles travaillent. Mais quels travaux, mon Dieu ! Si encore elles tricotaient pour les soldats, on leur pardonnerait leurs toilettes et leurs bijoux, mais elles font l'une un tapis de salle à manger où voltigent des papillons (amour, où es-tu tombé?) ; une autre brode un porte-serviette où courent de petits lézards verts séparés par des géraniums rouges. Ceci se brode au passé, je crois. La troisième fait une robe d'enfant en satin rose. C'est pour une vente de charité, pardonnons-lui. On parle un peu ; il faut bien : « Restez-vous encore tout l'hiver prochain à Bagnoles, chère amie? » — « Je ne crois pas que Paris nous revoie avant la fin de la guerre. Les Allemands ont été si près, c'est dangereux, et puis il y a les zeppelins. » « Et moi, glapit une autre vieille dame, je retourne à Nice qui nous a offert une si douce hospitalité en septembre 1914. »

Ah! Mesdames et Messieurs, je voudrais qu'un taube lance (sans vous toucher) une bonne petite bombe qui vous fasse trembler un peu !

Nous faisons la connaissance de l'abbé Girard, vicaire de la Ferté-Macé. C'est un homme intelligent, franc, loyal. Il a de beaux yeux noirs. Il est sympathique. Nous l'avons à dîner ainsi que Mlle Chapon, infirmière bénévole. Nous parlons des blessés. Philippe a avec l'abbé une conversation sur la science et la religion. Sans atteindre aux discussions transcendantes de notre ami le chanoine, l'abbé Girard a des envolées hautes, une grande largeur de vue et une âme d'apôtre. Il a parlé dernièrement à ses ouailles de la nécessité de « donner la vie ». Il déplore que les Normands, si riches, aient si peu d'enfants. Ils ont presque tous un fils ou une fille unique et sont d'une avarice sordide. Nous avons aussi parlé de la chère question anti-alcoolique. L'abbé a fait à ce sujet des choses merveilleuses : il a créé des groupes un peu partout dans l'Orne et a pour le département une section de 5.000 membres. Aux dernières processions, à la Ferté, la section anti-alcoolique était représentée avec sa bannière. Il y a, hélas ! beaucoup à faire dans cette région.

C'est aujourd'hui le jour de naissance de saint François d Assise. Un jeune merle vient de tomber du nid à mes côtés. Pauvre bestiole ! joli souvenir du saint. Je l'élève dans une cage et le nourris de pain et de lait sucré.

Les événements sont bons. Les Russes, toujours magnifiques, sont aux portes de Lemberg, les Anglais sur la Somme. Aucun détachement alle-

mand n'a pu être envoyé sur le front oriental. Hindenburg a pris le commandement des troupes austro-hongroises.

18 *août* 1916. — Georgette, de retour de Nancy, nous donne des nouvelles de sa ville. Les noirs y sont et font des conquêtes. (Que de couleurs panacheront notre beau sang français après-guerre !) On y dit la fin de la guerre pour décembre. On y parle d'une offensive vers l'Alsace ou Lunéville.

Nous avons le curé Doyen, de la Ferté-Macé, à dîner. C'est un beau vieillard à barbe blanche, le teint coloré, les jambes fameuses, malgré ses quatre-vingt-deux ans. Il vient à pied de la Ferté, à deux lieues d'ici et s'en revient de même sans avoir l'air d'y toucher. Nous l'installons, ce cher homme, dans notre unique fauteuil de velours vert qui sent l'ancien ; il s'y trouve bien et s'accoude près de la table que domine une lampe à abat-jour de papier rouge ; cela fait un joli tableau d'intérieur. Il inspire le respect, ce vieillard. Il a cinquante-huit ans d'apostolat. Il nous conte un voyage en Angleterre qu'il fit en 1900, lors du grand congrès œcuménique de Londres. Il a gardé un souvenir ému du libéralisme des Anglais. « Ils sont dignes de devenir catholiques », nous dit-il en manière de conclusion. Cette idée le hante, le cher homme. Il voudrait tous nous convertir et, parce que je lui confie quelques-unes de mes incertitudes, il me répond très dignement : « Priez, ma chère enfant, et vous connaîtrez la Vérité. » Il est éclairé et la conversation philosophique que Philippe a avec lui ne le laisse pas embarrassé. Il a réponse à tout ; j'ai peur cependant que les

théories de Philippe ne l'effarouchent quelque peu.

Les gens d'ici se promènent dès qu'il tombe quelques gouttes de pluie, avec un parapluie, pour conduire leurs bêtes aux champs. C'est de l'aspect le plus inattendu. Les familles nobles du pays ne sont pas aimées. Elles ne font rien pour le peuple et n'ont aucune influence sur lui. Les Frotté d'aujourd'hui ne jouent plus un rôle comparable à celui de leur ancêtre, le célèbre Frotté des guerres de Vendée, qui monta sur l'échafaud pour avoir défendu le Roi et ne trouva pas grâce devant Bonaparte.

L'abbé Girard nous dit que Marc Sangnier vient d'être reçu par le Pape. Ce serait Briand qui l'aurait envoyé à Rome pour « éclairer » le Vatican sur la guerre. Peut-être aussi a-t-il été question de rétablir un Concordat (?) En tous cas la mission est importante. La France, « fille aînée de l'Eglise », n'est pas représentée auprès du Saint-Siège. Les erreurs de Benoît viennent peut-être de là.

28 *août* 1916. — Date mémorable : déclaration de guerre de la Roumanie à l'Allemagne. On a toujours dit que la Roumanie ne marcherait que lorsqu'il n'y aurait plus que trois mois de guerre. Quel poids de moins on a sur le cœur ! C'est un grand succès pour Briand.

. . . .

Saint-Cast, 1er *septembre* 1916. — Nous sommes partis de Bagnoles avant-hier pour aller coucher au Mont-Saint-Michel. Dire que c'est en cette

année terrible que j'aurai vu cette « merveille des merveilles », comme dit tout guide qui se respecte ! Je ne m'étais pas réjouie de voir ce Mont trop reproduit partout (du reste, de quoi se réjouir en cette angoissante époque ?). De loin, c'est décevant, ce bloc immobile qui surplombe la mer. Mais de près la vue est tout à fait belle, et embrasse l'horizon ; à notre arrivée, le soleil se couchait derrière un nuage noir et projetait ses derniers rayons dans le courant d'eau calme qui sillonne la plage à marée basse. Elle est étrange, cette idée de construire au-dessus des sables mouvants, sur une vision de l'archange cher à la France, cette première église maintes fois détruite, maintes fois reconstruite. Que de luttes guerrières sur ce petit coin de terre sacrée ! « Poularde » nous reçut et chez « Poularde » nous mangeâmes la fameuse omelette.

Le lendemain, nous repartions pour Saint-Cast : un endroit paisible, calme, sans trop de monde, bordé par des roches vertes, une plage, des dunes. Puissé-je y retrouver la santé pour reprendre la vie active et être à nouveau quelque chose pour nos chers soldats. On est de plus en plus loin de la guerre. Quelques Belges blessés qui, mélancoliquement, se promènent sur la plage, rappellent seuls la tragédie que nous vivons. Des femmes sont en toilette légère. Si peu sont en deuil qu'on est presque étonné. Des enfants jouent. La vie continue... rien ne l'arrêtera donc jamais ? Nous avons retrouvé ici Marie de Préval et ses enfants et Jeanne Chatillon et ses fils. Henri de P... est dans la Somme après Verdun et Marc et Pierre attendent l'entrée en jeu de la cavalerie. On ne les dé-

monte pas, ce qui est bon signe. Mais cette reprise de la bataille est terrible ; c'est pire qu'à Verdun.

Une lettre de ma belle-sœur nous dit la conduite héroïque de son fils Philippe, qui, demandé pour l'arrière, a été jusqu'au général pour rester sur le front et ne pas abandonner ses hommes. Il est dans la Somme ainsi qu'André, et Marcel, dont les canons lourds sont arrivés, parle de partir pour Salonique.

Nous venons de lire dans la *Revue des Deux Mondes* un article de Noëlle Roger sur les prisonniers de guerre en Suisse, beau et émouvant. S'ils n'ont pas protesté contre la violation de la Belgique, ils se sont rattrapés depuis, les Suisses, en faisant du bien à tous nos rapatriés.

Il y a une dizaine de jours, il y a eu un nouveau raid de zeppelins sur Londres. L'un d'eux est tombé en flammes à Cufield. Miss Rawling l'a très bien vu.

21 *septembre* 1916. — On dit que des sous-marins circulent par ici tout près de la côte. Plusieurs chalands, en tous cas, ont été coulés. En août dernier, on a entendu ici une forte canonnade et l'on s'est demandé s'il s'agissait d'un combat en mer.

Nous venons d'avoir une tempête d'équinoxe. Pauvre Altiar, elle a dû être ballottée, elle qui s'embarquait vendredi dernier pour l'Amérique!

Il n'y a plus personne. La plage est à nous. Odile, un moment notre hôte, s'est envolée vers d'autres rivages. Elle parle d'une nouvelle tournée sur le front : Thann et Wesserling.

Une lettre d'Albert nous dit le prochain départ d'Eugène dans le bataillon d'alpins de Jacques. C'est beau.

Le général de Pouydraguin et nos héroïques chasseurs de Gérardmer viennent encore de se couvrir de gloire.

Il fait froid. Mon filleul Delaporte nous annonce sa nomination à l'ordre de la division, pour avoir porté des placards annonçant les victoires russes jusque dans les tranchées allemandes. Je suis fière de mon filleul.

Les nouvelles automobiles anglaises blindées qui sautent, sans roues, par-dessus tout, sont bien curieuses et font penser à quelque machine infernale. Je transcris de *la Victoire* cet entrefilet sur ces bizarres animaux, auxquels les Tommies ont donné des noms variés tels que « baleine, requin, limace ». Ils ont fait leur apparition sur le champ de bataille de la Somme. L'une de ces forteresses ambulantes s'avança seule à travers les rues d'un village occupé par l'ennemi, fit taire six canons et revint dans ses lignes, « traînant un peu la jambe mais encore assez valide pour continuer à prendre part au combat. » Une autre, pareille à quelque saurien de l'époque glaciaire, bondissait en zig-zag à travers les ruines, traversait un parc destiné aux prisonniers anglais, ressortait. de l'autre côté, faisait sauter une batterie de six pièces et s'en revenait au village en boitant en peu. La nouvelle arme de combat semble sortie de l'imagination. de Wells.

Cette plage est un peu bigote, très « bien pensante ». On ne rencontre que des curés, marchant vite, les robes flottantes au vent. Des messieurs se promènent avec un petit cœur de Jésus à la boutonnière. Chez les gens du pays, pas beaucoup de

propreté, mais de l'aménité, de l'amabilité, de la douceur. Toutes qualités assez catholiques.

La mer est très bleue et rappelle un peu la Méditerranée. Les mimosas fleurissent ici en hiver. Un hydravion a passé hier matin en vue de Saint-Cast.

22 *septembre* 16. — Nous lisons dans le journal l'annonce de la mort de Pierre de Vismes, dont le frère avait été tué devant Verdun en mai dernier. C'est vraiment trop atroce. On tremble pour André et Philippe. Albert nous dit le prochain départ de l'aîné de ses petits-fils qui va, comme son oncle Eugène, dans un bataillon d'alpins.

Nous prenons le thé chez les Umbricht et de chez eux (La Garde-St-Cast), nous apercevons avec la longue-vue deux sous-marins français qui se dirigent vers Saint-Malo. On voit très bien les périscopes et pendant quelques secondes les coques effleurent l'horizon de la mer. Ils vont comme le vent et lancent de grandes vagues blanches.

23 *septembre* 16. — Ce matin, les nouvelles de la Dobroudja sont bonnes. Les Roumains prennent le dessus et les Bulgares sont en fuite.

24 *septembre* 1916. — Nous allons à Dinard. Je n'aime pas la ville ; c'est mondain, ennuyeux. Il n'y a pas de plage. On y voit des toilettes, des bijoux ; combien cela choque ! Une belle propriété est celle d'Aimé Morot, « la Vicomté », où nous allons voir des amis. La vue sur Saint-Malo, Saint-Servan, le tombeau de Chateaubriand, toute la rade encadrée de pins parasols, est d'un effet féerique. On voit qu'une main d'artiste a ménagé toutes

les perspectives du jardin et de la villa. L'atelier du maître est presque tel qu'il l'a laissé. (Il est mort la première année de la guerre.) Une table régence en bois sculpté ; sur la cheminée de même style un beau groupe mythologique de Mercier, un buste de Gérome par Carpeaux, de beaux grès flammés. Une Vénus de Morot est au mur. Une grande baie vitrée donne sur la mer d'un bleu turquoise. Des tentures persanes et des tapis persans sont accrochés au mur. La villa est remplie des plus beaux meubles. Le salon possède un canapé et quatre petits fauteuils de tapisserie, de pures merveilles. Quel privilège d'habiter ainsi dans de la beauté ! mais quel dommage que tout ce qui a été rassemblé ici soit destiné à disparaître à tous les vents ! La veuve cherche à vendre ; c'est triste. J'en sais quelque chose, hélas ! La vente de la collection de mon grand-père m'a été si douloureuse !

Nous revenons par Saint-Lunaire. La route est laide. Les mouettes volent en poussant des cris perçants.

J'ai deux lettres angoissées de mes belles-sœurs. Cette guerre qui se prolonge est vraiment horrible. Nous sommes inquiets pour nos quatre neveux tous dans la Somme.

Nous allons chercher les journaux : deux de nos aviateurs sont arrivés jusqu'à Essen, ont bombardé les usines Krupp et sont rentrés indemnes (800 kilomètres). C'est splendide.

27 *septembre* 1916. — Nous faisons la connaissance de la famille d'un notaire de Reims réfugiée à Saint-Cast. Excellentes gens, qui ont été d'une

bonté parfaite pour les réfugiés d'ici. Un de leurs fils resta seul à son poste d'observation dans un clocher que les bombes ébranlaient. Subitement l'église s'effondra, lui avec. On le ramassa dans les décombres, sans blessures. Il n'avait que quelques contusions. Il gagna du coup la légion d'honneur. C... est ici en permission. Il n'est pas tendre pour les officiers. Il dit que, sauf exceptions, les officiers d'état-major (parfois aussi ceux du front) sont loin de valoir les hommes ; qu'ils se défilent, qu'ils s'octroient à eux-mêmes la croix de guerre sans avoir fait d'action d'éclat. Les modestes, les héroïques sont légion, mais ils n'ont rien, ceux-là. Ils meurent tout simplement, anonymement. C'est toujours ainsi, et c'est triste.

La Suède, paraît-il, furieuse contre l'Angleterre à cause du blocus, a miné ses côtes le long de la Baltique pour ne plus laisser passer les navires anglais qui ravitaillent la Russie.

Il fait un temps d'été.

30 *septembre* 1916. — Mme F..., dont le mari est commandant, lui écrit qu'il est question de remplacer les Français par les Anglais dans tout le secteur nord. Ces derniers se battent bien ; on peut compter sur eux. Et toujours l'admirable flegme britannique : dernièrement, une usine de munitions, atteinte par des avions boches, sauta en l'air. Il y eut pour 10 millions de dégâts ; le commandant F... rencontrant le duc de Teck (frère de la Reine) et lui disant ses condoléances pour l'accident, il lui fut répondu : « Oh ! ennuyeux, pour huit jours de réparations. »

On attend le vent d'ouest pour faire une grande attaque aux gaz.... justement, hier à sept heures, il commençait à souffler fortement. Est-ce que l'archange Saint-Michel, en honneur de sa fête, aurait soufflé sur la France un vent bienfaisant et libérateur? qui sait? peut-être.

Venizelos s'est rendu dans l'île de Crète, où il reçoit les membres du parti hostile au Roi. Déjà plusieurs officiers sont allés le retrouver. Cela semble prendre bonne tournure pour nous, là-bas. Au service grec de Paris, dimanche dernier, quand le pope a commencé la prière pour le roi et la reine, l'assemblée s'est révoltée et est sortie en criant : Vive la France! « Y a bon, y a bon », comme disaient nos sidis. Constantin sera obligé de s'en aller ou de changer sa politique.

Devant rentrer bientôt à Paris, nous faisons nos adieux à nos cousins, Préval et Chatillon, à Mme d'Orbigny (petite-fille du célèbre botaniste dont le dictionnaire très admiré par ma grand'mère a fait les délices de mon enfance) ; à Suzanne Francq, que j'avais quittée à Paris alors qu'elle pensait rejoindre son mari en Russie. La destinée nous avait tous réunis en ce petit coin de Bretagne.

6 *octobre* 1916. — Le gouvernement provisoire grec va à Salonique. L'armée et la marine affluent auprès de Venizelos. Le roi reste seul. Il faudra bien un jour qu'il se décide.

On dit que des barques de pêche ravitaillent des sous-marins boches sur les côtes de Bretagne. Plusieurs bateaux chargés de vivres ont été coulés non loin de nous.

8 octobre 1916. — *On est bien inquiet des Roumains,qui semblent se faire battre.* On est triste de penser qu'au lieu des Roumains entrant en Autriche, et allant à Vienne, ce sont les Hongrois qui cherchent à entrer en Roumanie.

Et voilà le torpillage du *Gallia* transportant des troupes françaises et serbes à Salonique ! Hier, à la poste, une pauvre Bretonne pleurait ; elle venait d'apprendre la perte du *Gallia* et son fils était dessus. Que de misères, mon Dieu !

Paris, 19 *octobre* 1916. — Nous voici de retour à Paris. La capitale paraît plus triste, chaque fois qu'on y revient. La tenue est parfaite ; les modes, encore exagérées au printemps dernier, ont fait place à des toilettes sombres, sobres, de bon goût. La physionomie des militaires frappe. Ils sont bien établis dans la guerre ; on sent dans leur démarche, sur leur visage, la volonté de vaincre et la conviction de la victoire. Ils marchent d'un pas assuré. Il y a plus d'ordre, plus d'organisation. Nous semblons prendre quelques qualités de nos ennemis sans hériter de leurs abominables défauts. Cependant l'ordre ne règne pas partout. A Levallois, par exemple, les femmes boivent, les filles font la fête et les garçons aussi, le père n'étant pas là pour mettre son monde à la raison, et les gamins de quatorze ans se croyant des hommes. L'héroïsme n'est pas toujours père de la sagesse et des voyous ont fait merveille dans les tranchées.

Les nouvelles sont bonnes : les journaux disent

que les Allemands ont réquisitionné les plus belles villas de Bruxelles pour y installer leurs états-majors qui quittent Lille, Tourcoing et le nord de la France, et qu'un avis officiel venu de Berlin ordonne aux commerçants allemands établis depuis la guerre en Belgique et en France d'avoir à quitter avant le 31 décembre prochain. Si cela pouvait être vrai.

Régis, à l'état-major de Gouraud, à Châlons, est très enthousiaste des troupes russes et de leurs officiers. Il pilote les généraux, les personnages désireux de voir le secteur, fait la liaison avec les E. M. du front. L'autre jour il pilotait trois dames de la Croix-Rouge qui allaient inspecter des ambulances... En route, elles apprirent qu'elles n'étaient pas loin du « Théâtre aux Armées ». Les ambulances furent vite vues et elles n'eurent de cesse que Régis ne leur eût montré une pièce de ce fameux théâtre où elles passèrent une charmante après-midi. Légèreté du cœur humain... !

Je vois dans le journal de ce matin que le 13e bataillon de chasseurs a la fourragère. Brave et cher commandant Barrié !

J'ai été très émue en apprenant la nuit tragique qu'avaient passée le 11 les pauvres Gérômois... 27 bombes incendiaires sont tombées sur notre petite ville. Notre jardinier Drouot nous écrit que, depuis notre villa, à 2 kilomètres de distance, on entendait les cris de la population. C'est affreux. Il n'y a eu que quelques blessés et des dégâts matériels. C'est providentiel. Beaucoup de personnes ont fui chez nous où nous avons fait mettre, en cas de nouvelle alerte, des matelas dans le salon.

24 *octobre* 1916. — Cela va mal du côté roumain. Constantza est tombée entre les mains des Boches. Hervé fait des articles violents pour demander des renforts français, mais pouvons-nous ainsi dégarnir notre front?

On parle d'une attaque de notre part à Verdun. On a un tel désir de voir finir cette guerre que l'on se raccroche à tous les espoirs. Pourtant, M. de la Nacelle, que nous revoyons ici (malade, il est aux environs de Paris), n'est pas rose. Il voit des régiments très découragés dont on ne peut rien faire. C'est forcé qu'il y ait des brebis galeuses et ceci n'est qu'une exception — car ceux qui reviennent du front sont épatants et les lettres que l'on reçoit, admirables.

La chasse aux embusqués continue, mais ne semble pas donner beaucoup de résultats.

Nous apprenons par le capitaine Baudiot la mort du capitaine Sabardan, reçu si souvent chez nous à Gérardmer. Une lettre du pauvre Cyrille me dit sa maladie, des fièvres prises à Salonique. Son frère, prisonnier civil, malade, veuf, père de trois enfants, s'est vu amener jusqu'à Constance et de là renvoyé en Allemagne. Quels monstres : si on pouvait les anéantir à jamais ! On dit que les Allemands ont choisi pour le rapatriement des prisonniers en Suisse des repris de justice et autres échantillons de ce genre afin que les Français fassent mauvaise impression chez les neutres.

25 *octobre* 1916. — Une brillante attaque à Verdun nous a rendus maîtres de Douaumont, Fleury ; la ligne allemande est enfoncée sur 7 kilomètres de

profondeur. C'est un peu de baume mis sur le cœur après la défaite de Constantza. Pourvu que les Russes arrivent à temps pour protéger Bucarest, dont les Allemands ne sont plus qu'à 120 kilomètres ! Égérie disait hier à Philippe que nos succès sur la Somme étaient, en dépit du peu de terrain conquis, de véritablement belles et éclatantes victoires. Ce sont des redoutes formidables que nous sommes obligés de conquérir une à une ; quand nous serons arrivés à la deuxième ligne allemande, ce sera beaucoup plus facile, car ils n'ont pas le temps de se fortifier à l'arrière. Mme Jourdain, qui revient de Berne, dit que les Allemands souffrent de la faim et font tous leurs efforts pour mettre la main sur les blés de Roumanie. Sans cela ils risquent d'être, au printemps, complètement affamés et réduits à merci.

27 *octobre* 1916. — Nous avons la visite de Jacques, le filleul de Philippe, ici pour vingt-quatre heures. Son corps change de destination : de Toul, où ils pensaient prendre leurs quartiers d'hiver, ils sont envoyés à Troyes. Pourquoi? On l'ignore. Jacques disait, avec beaucoup de bon sens, qu'il lui semblait malheureux de faire ainsi changer de secteur à des hommes qui connaissaient parfaitement le terrain pour en mettre d'autres à leur place. Toujours cette manie du changement ! Les revers des Roumains sont déplorables, mais pourquoi diable n'avaient-ils pas attendu les Russes pour marcher ? Sur notre front, nous prenons la supériorité un peu partout ; en artillerie nous sommes à égalité. Mais il ne faut pas se faire d'illusion sur la force boche qui est encore immense.

Ils se feront tuer jusqu'au dernier homme. Notre décision est prise de marcher tout l'hiver, malgré le mauvais temps ; nous ébranlerons ainsi peu à peu le front boche, mais tout ce que nous pouvons espérer, c'est de repousser l'ennemi à la frontière.

28 *octobre* 1916. — Nous avons la surprise de voir arriver André : deux neveux en deux jours. Il a pris de l'aplomb, de l'autorité malgré sa jeunesse. Il a un peu maigri, mais il est beau garçon dans son uniforme de chasseur, avec ses deux galons d'argent. Il fait déjà fonction de capitaine. Marie, très fière de son fils, demandait à un soldat du régiment d'André ce qu'il pensait de son lieutenant. Il lui fut répondu : « Il est juste. » Beau compliment.

André confirme ce que dit Jacques. Il dit même qu'à certains endroits, nous sommes supérieurs aux Allemands comme artillerie. Ses hommes en ont tous assez, mais ils marchent quand même. Quant aux Allemands, ils ne sont pas découragés ; ils sont même arrogants et ne se laissent pas prendre volontiers.

André nous raconte qu'il se perdit une nuit, en allant rejoindre sa compagnie ; il n'y avait pas d'étoiles et les fusées de toutes les couleurs lancées des deux côtés l'ahurissaient. Il erra pendant deux heures. Il finit par rencontrer deux brancardiers qui conduisaient un blessé. Il fit avec eux 3 kilomètres en arrière pour rejoindre la route et il atteignit son but au petit jour. Une demi-heure plus tard la compagnie devait être relevée et André

était l'unique officier à qui l'ordre avait été remis! Aussi passa-t-il plus qu'un mauvais « quart d'heure ».

Hier, Mary a rencontré dans le métro une très simple vieille dame qui portait gaillardement sur sa poitrine forte et solide, qui dut faire face à plus d'un « prusco », trois belles médailles qui n'étaient autres que Légion d'honneur, médaille militaire et croix de guerre. Rien que cela, mes amis; et devinez-vous qui pouvait bien être la dame en question? Mme Macherez, la mairesse de Soissons.

L'emprunt marche bien, on pense atteindre 10 à 11 milliards. Un anonyme a versé, à lui seul, quinze cent mille francs en or.

Philippe, qui était hier chez le général ***, demandait à ce dernier ce qu'il pensait de la guerre. « Oh! moi, je grogne toujours, répondit le général. Je trouve que les choses n'avancent pas vite. Il manque un chef.... » Oui, c'est notre opinion depuis longtemps, mais qand on le dit on se fait écharper.

1er *novembre* 1916. — La Toussaint. Journée des orphelins de la guerre. Combien pleurent aujourd'hui! Et on continue à se battre sans trêve. Que toutes les prières de douleur et d'espérance qui monteront à Dieu, nous apportent la Délivrance! Pitié pour les combattants, pour les prisonniers, pour les habitants qui sont sous le joug allemand. Pitié pour toutes celles qui attendent et pitié pour toutes les souffrances. Mon Dieu, quand verrons-nous la fin de ce drame! Est-ce le dernier acte qui se joue sur la Somme? Une toute

petite étoile luit-elle à l'horizon? Il faut la voir ou l'espérer.

2 *novembre* 1916. — Douaumont et le fort de Vaux sont repris. C'est le général Mangin qui a mené l'attaque. Il disait à un de nos amis qui nous l'a répété : « Si cela marche bien, nous irons jusqu'à Douaumont village ; si cela marche très bien, nous irons jusqu'à Douaumont église ; si cela marche parfaitement, nous irons jusqu'à Douaumont fort, et en moins de deux heures on a été jusqu'à Douaumont fort.

4 *novembre* 1916. — Visite du commandant Z... Il a une mine superbe malgré ses séjours prolongés à Verdun. Il est actuellement dans la Somme, où il dit que c'est moins pénible qu'à Verdun. Nous sommes en meilleure situation et perdons bien moins d'hommes. Z... n'est pas tendre pour le généralissime. Il n'y a qu'un homme pour lui, c'est Pétain. Il me semble qu'il n'a pas tort et cela confirme l'opinion du général ***. Il nous apporte un fusil boche. Cela complétera notre musée de Gérardmer.

Le commandant croit encore à une année de guerre. Les Français s'épuisent, mais les Anglais se fortifient, grandissent, et nous aident bien. Comme notre brave « père Labeille », le sergent de 70, qui eut une si belle conduite à Champigny et à Buzenval, aurait été fier de voir son gendre commandant avec ses quatre galons, ses trois beaux chevrons et ses croix de la Légion d'honneur et de la Guerre !

Notre voisin, M. Dumesnil, nous assurait dernièrement qu'au moment où les Russes battaient en retraite dans les Carpathes (en juillet 1915), ils avaient envisagé la possibilité de faire une paix séparée avec l'Allemagne. Nous ne les aurions fait marcher qu'en leur promettant Constantinople. En somme, ils nous auraient fait chanter.

Philippe retourne à la réunion Siegfried; M. Bompard expose la question des nationalités en Alsace-Lorraine : faudra-t-il expulser les Allemands émigrés en Alsace-Lorraine ou bien leur donner la qualité de « sujets » français comme à nos coloniaux, avec la faculté de devenir citoyens si pendant dix ans ils le méritent par leur bonne conduite? Ceci était l'avis de M. Bompard. Après lui, M. André Weiss a émis l'avis opposé : expulsion complète de tout sujet allemand. Ces deux messieurs déposeront leurs dossiers au ministère.

15 *novembre* 1916. — Le général Guignabaudet, l'ancien colonel du 152e, nous écrit :

« ... Nous faisons de notre mieux pour tuer le plus « de Boches possible et, depuis le début de la « campagne, les troupes que je commande n'y « ont pas mal réussi.

« En ce moment, j'ai des gars du Nord dont le tiers « est des régions envahies, et dame, ils ne sont pas « tendres pour ceux qui leur tombent entre les mains. « Sur la Somme, ma division a fait 1.200 prisonniers, « et les hommes, s'en excusaient, disant : « Ils se ren- « dent trop à la fois ; on ne peut pas les zigouiller, « ce serait du massacre.

« Il en est de même pour les Anglais, qui ne sont

« pas non plus disposés à la tendresse, mais nous
« ne sommes pas des Teutons et, au moment où ils
« se rendent, on les épargne.

« Les derniers prisonniers que j'ai vu arriver à
« mon poste de commandement, n'avaient rien bu
« depuis trois jours. On leur a donné de l'eau et ils se
« sont jetés dessus, ils lapaient littéralement comme
« des animaux.

« Il ne faut pas qu'on croie, malgré les nombreux
« prisonniers qu'on leur fait, qu'ils soient démoralisés.
« Il n'en est rien. Ils se battent avec la dernière
« énergie, jusqu'au moment où ils sentent qu'il
« n'y a plus rien à faire. Ils ignorent d'ailleurs la
« situation et ne savent rien de ce qui se passe ;
« leurs officiers leur racontent ce qu'ils veulent et
« surtout qu'ils sont vainqueurs, puisqu'ils sont en
« France. Aussi n'est-ce pas une demi-victoire qu'il
« nous faut. Les chasser de France ne suffirait pas
« à leur faire comprendre qu'ils sont battus. Il faut
« que nous allions chez eux, au delà du Rhin. Je
« me suis d'ailleurs promis en partant de finir la
« campagne comme gouverneur de Magdeburg, et
« j'espère bien que cela se réalisera. Il ne faut pas
« faire la paix avant. Il faut qu'eux aussi sentent
« ce que sont les horreurs de la guerre et qu'ils
« voient leurs villages traités comme ceux que
« nous sommes obligés de reprendre. »

21 *novembre* 1916. — François-Joseph est mort « paisiblement » dans son lit hier soir. Triste règne, tragique existence ! La proclamation du nouvel Empereur, Charles VIII, n'est pas fière : il parle de paix, il espère que son peuple ne souffrira plus

longtemps. Sera-ce lui qui facilitera, comme on semble l'espérer, une paix séparée entre la France et l'Autriche ? Benoît XV a envoyé sa bénédiction à François-Joseph. Mais il ne semble pas s'émouvoir des nouvelles déportations de Belgique. Quel souci de ménager nos adversaires chez ce représentant du Juste sur la terre !

Nous commençons à suivre un peu l'exemple de nos ennemis en fait de restrictions : deux jours sans viande — plus d'autos particulières — diminution d'électricité et de gaz — fermeture des magasins à six heures, etc. Ce sera justice, mais cela fait crier. Et malgré tout c'est extraordinaire de voir ce qu'il y a de monde dans les magasins. Les jouets sont à des prix fous et il y a des quantités de gens pour les acheter. C'est inouï. Tant mieux, cela prouve que pendant que les uns perdent, les autres gagnent.

Un ami d'Alsace nous écrit que les récoltes donnent fort peu et que les paysans s'en réjouissent parce qu'au moins l'autorité militaire ne pourra rien leur prendre. Dans toute l'Allemagne du Sud, il y a une maladie des pommes de terre qui ne permettra pas de les garder au delà de janvier et le pain est si rare qu'on y échange un porc vivant contre son poids de seigle.

25 *novembre* 1916. — Bombardement de Nancy ; le chanoine nous écrit :

« La marquise est rentrée de Paris juste pour assister aux barrages des 180. Le second obus est tombé à 10 mètres de nous. Toutes les vitres d'un côté de la maison ont été brisées ; ma chambre mise

à sac et de gros éclats dans la cour et la maison. J'aurais été tué ou au moins gravement blessé si j'avais été dans ma chambre. Ici, personne n'est atteint mais, à côté de nous, des morts et des blessés puis des maisons évacuées. C'est affreux à voir. »

3 *décembre* 1916. — On raconte beaucoup de choses : on parle de remplacer Joffre par un trio qui serait composé des généraux Nivelle, Pétain et Fayolle. On l'aurait bien remplacé par Pétain, mais comme celui-ci a le col raide vis-à-vis des parlementaires, on l'a évincé. Joffre tient mordicus et ne veut pas céder sa place non plus que son État-Major.

Le commandant Thurneyssen, qui revient d'une mission en Amérique, dit qu'on y est très français de cœur. Un jour, il se trouvait à un concert où Yvette Guilbert chantait — on applaudissait frénétiquement. Une dame se pencha vers lui et lui dit : « Je ne puis pas vous dire combien j'aime et j'admire les Alliés malgré mon origine « allemande ». Les Américains ont pris en horreur les Boches et leur en veulent à mort depuis le *Lusitania* : Vanderbilt noyé, un milliardaire, cela leur reste sur le cœur. On peut s'étonner après cela que Wilson ait été nommé président, mais il a modifié ses idées, dit-on. Les Américains gagnent un argent fou. Espérons qu'ils en déverseront un peu chez nous, après la guerre. Nous en aurons besoin.

Il y a une lueur d'espoir du côté de la Roumanie. Bucarest n'est pas encore tombé. A Salonique, Sarrail n'a rien reçu de ce qu'il demandait, comme hommes, canons, munitions. Il a en tout là-bas

80.000 hommes dont il faut défalquer les malades. Heureusement, depuis la prise de Monastir, les troupes sont cantonnées sur de hauts plateaux où la fièvre sera moins à craindre. Mais comment s'étonner dans ces conditions que Sarrail n'ait pu agir!

Il fait ici horriblement froid. Hier 5°, au-dessous. Quelle température doit-il faire dans les Vosges?

6 *décembre* 1916. — On a le cœur serré, les nuages s'épaississent. La situation de Bucarest est désespérée. Trois armées allemandes ne sont plus qu'à 6 kilomètres de la ville. Elles occupent la partie du pays la plus riche en pétrole.

9 *décembre* 1916. — Chez nous, le Comité secret est terminé. Des interpellations, il ne me semble pas être sorti grand'chose. Aucune décision.

Le bruit court que nous allons avoir une révolution. Ce sont encore les Boches qui sont là-dessous. Ils n'ont plus que ce moyen-là à présent pour nous démoraliser. Dans les faubourgs, à Levallois, il y a bien eu des bousculades au marché ou à la mairie, à la distribution de charbon, mais qu'est-ce que cela ? Il n'est pas étonnant après deux ans et demi de guerre qu'il y ait un peu d'effervescence.

Le ministère Lloyd George est constitué avec un programme très énergique : combattre le péril sous-marin, mobiliser les civils; rendre le blocus de l'Allemagne effectif; rationner la population, interdire les objets de luxe. Bravo pour l'Angleterre! Il ne nous reste plus qu'à l'imiter, mais je crois qu'au point de vue économique, les Anglais sont obligés à des mesures plus strictes que nous.

Leur système libre-échangiste a ruiné leur fermage. Ils ne peuvent vivre sur eux-mêmes longtemps. De là l'obligation, pour eux, de cartes, de jours sans viande, etc.

Le temple de Nancy a été détruit par le dernier bombardement. L'Hôtel de ville a offert sa salle et le culte vient d'y être célébré par M. Roberty. J'aurais aimé qu'en ces temps d'union sacrée, une église catholique ouvrît ses portes pour le service protestant.

Il pleut, il pleut, sans arrêt. Pour nos poilus, ce temps est trop terrible, vraiment.

13 *décembre* 1916. — Le Cabinet est constitué : Présidence du Conseil et Affaires étrangères : Briand ; aux Finances, Ribot ; à la guerre, le général Lyautey ; Albert Thomas pour les fabrications de guerre et, pour le ravitaillement, Herriot. On compte beaucoup sur l'intelligence de ce dernier pour organiser les transports.

Le général Nivelle remplace Joffre.

Il y a eu de graves émeutes à Hambourg. A Berlin, on n'a plus à manger que de petits choux-fleurs à 2 fr. 25 pièce.

14 *décembre* 1916.—Briand a fait un beau discours à la Chambre. Il demande à tous de faire des sacrifices. Et, en première ligne, il ose demander... *la suppression de l'alcool de consommation;* quel miracle! On n'ose croire que ce soit vrai.

16 *décembre* 1916. — Belle victoire à Verdun. 5.000 prisonniers. Mais Russes et Roumains conti-

nuent à se replier. La Roumanie va devenir pour les Boches une nouvelle Pologne.

L'État-Major qui entoure Joffre et qui se trouve bien là où il est ne veut pas céder la place à d'autres. La crise des transports se fait sentir : il fait froid et plus de charbon nulle part, sauf dans les mairies où des provisions ont été faites et où l'on peut voir les gens venir chercher de petits sacs de 10 kilos qu'ils emportent sur leurs épaules. Pour le 1er janvier on offrira aux amis un sac de charbon, si l'on en trouve, en guise de sacs de chocolat. Notre amie Mlle Beriswyl n'arrive pas à se chauffer. Notre nièce Éli et ses petits enfants ont froid dans leur appartement. Albert fait venir du bois de sa campagne. Notre cousine Daniel Kœchlin, malade, avec un pauvre feu dans sa chambre, grelotte dans son lit. Voilà ce que c'est de ne pas prendre des mesures à temps. Pour ne pas effrayer la population parisienne on ne fait rien jusqu'au jour où tout manque, et les sous-marins boches coulent presque chaque jour les transports. Cela devient épouvantable.

En Alsace, c'est la famine ; l'on crève de faim de l'autre côté des Vosges ! C'est affreux ! Pour avoir un peu de graisse, un Alsacien, gros mangeur avant la guerre (pauvre type !), fit l'achat d'une petite oie qu'il paya 50 marks et soigna comme la prunelle de ses yeux. Il se mit à la gaver pour l'engraisser. Huit jours après, l'oie mourait d'indigestion.

20 *décembre* 1916. — Nous sommes dans le gâchis : notre nouveau généralissime aurait donné hier soir

sa démission... Le Sénat à son tour se réunit en comité secret : que de parlotes et combien peu d'action!

Briand est chancelant. Painlevé veut sa place. Qui l'emportera?...

Hier, dans le *Figaro*, un article de Polybe, violent contre Clemenceau, fait monter Lyautey aux nues. Ce dernier arrive demain après avoir traversé le détroit de Gibraltar sur un torpilleur. La nouvelle ministresse atteint au faîte des honneurs. Sa joie ne doit pas connaître de limites.

On parle d'un fort coup dans la Somme. « Un coup décisif disent les poilus ; huit jours de beau temps et *ils* prendront quelque chose ». J'ai toujours cru à la victoire pour Noël 1916. Il est vrai qu'il n'y a plus que cinq jours.

On nous écrit de Roumanie des nouvelles extraordinaires : « L'armée roumaine a été victime d'une trahison russe, qui s'explique de la façon suivante : la tzarine, Allemande de naissance, a été circonvenue par un prêtre qui a pris une influence considérable à la cour et qui avait été acheté par les Boches. Ce prêtre, qui se nomme Raspoutine, a acquis un pouvoir considérable en persuadant les gens qu'il avait la puissance de purifier les âmes impures. Il opère lui-même la purification en baignant les corps dans un bain dont la composition est son secret. De plus, en observant journellement la santé du tzarévitch qui est très délicate, il a réussi à dominer entièrement le tzar et la tzarine ; chaque fois que l'enfant devenait malade, il prétendait qu'il ne pouvait plus prier pour lui parce que la Russie suivait une mauvaise politique. Il abusait

ainsi de la santé précaire de cet enfant pour terroriser ses parents. Pour servir les desseins des Boches, il a réussi à faire nommer généralissime Alexéieff, en remplacement du grand-duc Nicolas. Il a réussi aussi à faire prendre comme Président du Conseil des ministres le fameux Sturmer qui est d'origine allemande. Milioukoff, indigné de cette politique qui a amené la stagnation des opérations sur tout le front russe depuis le mois d'août, qui a empêché le renforcement des forces roumaines et qui préparait même une paix séparée de la Russie avec l'Allemagne, a attaqué violemment dans les journaux russes Sturmer, qui aussitôt a fait lancer contre lui un ordre d'arrestation. Mais les amis de Milioukoff à la Douma ont réussi à agir sur le tzar qui se trouvait à ce moment-là séparé de la tzarine, étant au grand quartier général. Le tzar a renvoyé Sturmer dont les deux principaux secrétaires ont été pendus et qui est lui-même l'objet d'une instruction. Raspoutine a été en même temps chassé de la cour où les influences boches sont pour le moment complètement en baisse. Néanmoins dans une cour orientale, composée de princes d'origines diverses, alliés à des personnages de toutes nationalités, on peut s'attendre aux événements les plus imprévus. La Roumanie s'était lancée courageusement, croyant être soutenue directement par les Russes et pensant qu'ils attaqueraient sur leur propre front pour éviter la descente des troupes allemandes sur la frontière de Transylvanie.

Il paraît aussi que la Reine douairière de Grèce, grande-duchesse de Russie, réfugiée à Pétrograd depuis la guerre, s'oppose absolument à ce que les

Alliés détrônent Constantin et mettent son frère Georges à sa place, et que c'est le tzar qui a demandé aux Alliés de temporiser avec Constantin comme on a fait jusqu'à présent. »

21 *décembre* 16. — Nous recevons de Georges Drouot, le fils de notre jardinier de Gérardmer, actuellement à Timmimoun, dans la compagnie saharienne du Touat, une lettre intéressante et pittoresque :

« Le calme règne dans nos régions, mais il n'en « est pas de même à In-Salah, distant de Timmi-« moun de 300 kilomètres environ. Il est parti cent « méharistes pour renforcer ce poste, très avancé « dans le Sahara. Pour le moment, nous nous con-« tentons de faire quelques petites reconnaissances « vers l'Ouest. Après la guerre, nous pousserons pro-« bablement jusque dans les parages de Tom-« bouctou, qui n'est pas éloigné d'ici. Nous avons « reçu quelques approvisionnements de l'Algérie, « quelques centaines de kilos de pommes de terre, « que nous avons payés 74 francs les 100 kilos, des « bougies, du pétrole, de la farine et du vermicelle. »

« La nourriture d'un Saharien se compose en « route de 30 kilos de farine, 2 kilos de sucre, 1 kilo « de thé, 1 kilo de vermicelle par mois. Je dois dire « aussi que la farine nous coûte 75 francs les 100 ki-« los. Nous ne sommes pas administrés comme les « régiments réguliers. Le capitaine commandant « la compagnie est en même temps maire, et admi-« nistrateur d'une région qui se compose quel-« quefois de plusieurs milliers de kilomètres carrés ; « ainsi celle où nous sommes se nomme le Gou-

« rana et à quelques jours plus loin, c'est le Touat.
« En route nous fabriquons nous-mêmes notre pain
« que nous faisons cuire dans le sable. On le nomme
« Kessera en arabe ; on mange assez souvent de la
« gazelle ; il y a encore quelques panthères dans les
« oasis aux environs. Elles se réfugient surtout loin
« des villages, ce qui fait que rarement, cela arrive
« pourtant, on en tue. Maintenant c'est la saison
« hivernale, les nuits sont très froides et le vent
« qui souffle avec violence est très froid. Cela cause
« beaucoup de morts parmi les noirs, qui ne s'habil-
« lent pas chaudement.

« Dans ces pays, la main-d'œuvre est bon marché ;
« les noirs travaillant pour le compte de l'État à la
« réfection des puits, sont payés à raison de 30 ou
« 40 centimes par jour ; c'est un travail très dange-
« reux, car les puits sont infestés de petites vipères
« portant des cornes au-dessus des yeux ; la piqûre
« est mortelle, c'est rare si l'on en réchappe. Un
« méhariste de la compagnie ayant été piqué, n'a
« pas hésité à se faire sauter le pouce, endroit où il
« avait été mordu, en se tirant une balle de carabine ;
« comme cela il a peut-être été sauvé; s'il n'avait
« pas fait comme cela, il n'en aurait pas eu pour plus
« de 2 heures à vivre. Nous sommes infestés pen-
« dant l'été de scorpions dont la piqûre cause
« quelque peu la fièvre.

22 *décembre* 16. — Nous avons à déjeuner le brave Cougnou, un filleul, employé en temps de paix dans les jardins de la Ville de Paris. Quel chic type ! Une fois il a été avec un copain ramasser deux pauvres blessés restés

entre les lignes (2 heures sous un bombardement effroyable). Une autre fois, de nuit, étant deux dans un trou d'obus, ils aperçoivent à la lueur d'une fusée éclairante une douzaine de Boches cachés dans un trou qui touchait presque le leur. Ayant leurs poches pleines de grenades, ils se précipitent et, à eux deux, anéantissent les Boches. Cougnou a bien mérité sa croix de guerre. Il fait aussi une belle campagne anti-alcoolique parmi ses compagnons. Il a le courage de leur dire le mal que fait l'alcool, tout en étant souvent assez mal reçu. Il jette son quart de « gnole » devant les hommes, devant les officiers même, quand on le lui remplit : « Tous ceux qui boivent, nous dit-il, risquent plus que les autres d'être tués ; j'en ai vu sortir des tranchées en titubant ; d'autres tomber, sous l'empire de la boisson, au début de l'assaut, et ne plus se relever ». Il a fait signer beaucoup de feuilles pour la pétition contre l'alcool. Il va d'abord à l'officier, puis aux sous-officiers et sergents, caporaux, puis aux hommes. Peu à peu on l'écoute, on l'imite. Il en faudrait beaucoup comme cela.

Patrick vient dîner. Il est en permission de sept jours. Il est beau dans sa tenue d'interprète de l'armée anglaise. Il a vu couler plusieurs navires par les sous-marins presque dans le port de Marseille. On fait, paraît-il, chez nous des bateaux avec un faible tirant d'eau pour faire la chasse aux sous-marins. Nous faisons aussi des hydravions, dans le même but. L'hydravion d'en haut voit facilement le sous-marin et le signale par télégraphie sans fil. Les Anglais, au mois de décembre, ont détruit plus de 40 sous-marins allemands.

Les Allemands ont massé deux corps d'armée près du lac de Constance. Nous avons beaucoup de troupes dans le Jura et près de Pontarlier. Prévoyons-nous une attaque allemande sur notre front, venant de la Suisse, ou bien voulons-nous empêcher une descente possible des Allemands en Italie? Il y a des déplacements de troupes en quantité. Tous nos soldats sont en voyage.

En Russie, le moine Raspoutine a été pendu. Milioukoff a fait un beau discours à la Douma.

31 *décembre* 16. — Belle déclaration des Alliés. Bon cadeau de jour de l'an pour l'Allemagne. Bonne année, misérables ! votre agonie approche.

5 *janvier* 1917. — Mon amie Mme Chaton, qui a tout perdu dans le bombardement de Reims et que j'ai connue infirmière à Gérardmer où elle était une vraie mère pour les poilus, m'écrit de Salonique :

« Si vous étiez ici, comme vous seriez triste, que de « misères ! L'hôpital où je suis depuis le 27 octobre « est à une demi-heure de Salonique (en tram). Il « y a un camp où il y a 14 hôpitaux, tout est en « baraquements ; le nôtre a 1 500 lits, le sol est en « terre battue. Les malades ont un petit lit de fer, « une table de nuit en fer pour deux, c'est tout ; il « y a 50 lits par baraque ; j'en ai deux et prochai- « nement j'en aurai 4, ce qui me fera 200 malades ; « avec mes 100 j'arrive à peine aux soins les plus « pressés ; je me fais aider par quelques malades « moins impotents. Ah ! ils sont loin les soins « assidus et suivis de France, et cependant les « docteurs font de leur mieux ou évacuent le

« plus possible de malades en France et on « raccommode les autres. Fort heureusement « la nourriture est parfaite et les médicaments « ne manquent pas ; mais, comme gâteries, ah ! « ils ne sont pas choyés, les pauvres petits ! Si « vous voyiez comme ils sont bons entre eux, quel- « ques-uns reçoivent des colis ; c'est touchant de les « voir partager avec ceux qui ne reçoivent rien. Je « garde mes gâteries pour les noirs qui, eux, n'ont « jamais rien ; aussi, avec leurs bons yeux de chiens « fidèles, ils me disent : « Toi y a bon, la mama ». « Comme j'ai des appointements depuis que je suis « militarisée, je puis les gâter un peu ; oh ! pas grand'- « chose, mais si peu que ce soit, ils sont heureux « comme de grands enfants qu'ils sont ; j'ai des « Serbes, ils sont gentils aussi. Je commence à bara- « gouiner le serbe et souvent nous avons des fous « rires, car malgré leur misère ils sont quand même « gais. Malgré tout, ce n'est pas le bon moral de la « France, ils se sentent trop loin des leurs.

« J'ai fait un voyage idéal ; je suis restée quatre « jours à Toulon, cinq jours à Alger et nous avons « fait une traversée magnifique, une mer bleue, « calme, splendide, un rêve ; depuis Alger, nous « avons mis quatre nuits et trois jours. J'aurais « voulu ne jamais arriver tant c'était beau sur « ce beau transatlantique *La France*, le plus « grand paquebot que nous ayons transformé en « bateau-hôpital ; il contient 2 500 lits, rien que pour « les malades et blessés.

« Salonique, que j'ai pu visiter, est mi-grec, mi-turc, « assez curieuse, mais que de peuples en ce moment ! « c'est la tour de Babel. »

6 *janvier* 17. — Nous déjeunons chez le Dr Weinberg avec un journaliste russe, un policier de marque et un ancien rédacteur au *Times*. Le Russe n'est pas gai quand il parle de son pays. Tout y va mal, dit-il. La trahison règne en haut lieu. Protopopoff est une créature de Sturmer. Ce Protopopoff a désorganisé à dessein les conseils de zemstvos qui avaient réussi à établir le ravitaillement de l'armée en munitions et en vivres. Le tzar a confiance en lui et fait échec à la Douma ; ces deux pouvoirs contradictoires font actuellement de la Russie un pays très désorganisé. Notre personnage parle même d'une révolution prochaine. Il faudra bien qu'ils y arrivent un jour ou l'autre. Il y a trop de pourriture dans le Gouvernement. Mais, en attendant, nous souffrons de cet état de choses. Notre Russe nous dit aussi que, sous prétexte d'éditer à Pétrograd un supplément en langue russe, un grand journal Anglais reçoit de la Russie 200.000 roubles par an de la cassette impériale.

7 *janvier* 1917. — Marie Diemer, partie pour une mission à Châlons, est allée en auto jusqu'à Reims. Elle en a rapporté une impression puissante. La cathédrale, toute rougie par les flammes, est tragique ; les figures de pierre sont comme ensanglantées ; elles semblent être en chair vive ; un Christ en croix souffre presque humainement ; le sang paraît couler de sa plaie.

On sert à Marie un petit déjeuner très propret dans un des hôtels de la ville et tout semble être au calme. On ne remarque l'inquiétude des habitants qu'à la façon de tendre l'oreille

dès qu'un bruit quelque peu insolite se fait entendre.

Louis-Salomon Kœchlin croit à une offensive très prochaine (d'un côté ou de l'autre) qui sera définitive. Ce sera le coup suprême. Dès que nous aurons remporté une belle victoire, l'Autriche se détachera de l'Allemagne et les États du Sud eux-mêmes se sépareront de la Prusse pour faire bloc avec l'Autriche.

10 *janvier* 1917. — Mme Jourdain nous raconte qu'à Altkirch, le 6 août 1914, elle était dans son jardin avec son mari et sa belle-mère quand ils entendirent un coup de canon venant de Belfort. Ils se regardèrent sans parler ; ils savaient que, en cas de déclaration de guerre, on devait tirer cinq coups de canon à Belfort ; mais ils ne se doutaient pas des derniers événements, que les Allemands cachaient aux Alsaciens. Un deuxième coup frémit dans l'espace, puis un troisième et ainsi jusqu'à cinq... Ils étaient renseignés.

Elle vit des soupiraux de sa cave la première entrée des Français à Altkirch. Nos soldats avaient encore leurs pantalons rouges. On les voyait bondir en avant, s'arrêter, puis repartir par bonds dans les épis mûrs.

La sœur de Mme Jourdain est en Roumanie avec les femmes et les enfants des ouvriers que son mari avait fait venir pour les travaux qu'il entreprenait là-bas et qui sont partis pour la guerre. La courageuse femme n'a pas voulu abandonner tous ces gens. Ils sont trop nombreux pour être rapatriés et Mme Jourdain est bien inquiète de sa sœur.

11 *janvier* 1917. — On parle toujours d'une violation du territoire suisse par les Allemands. Les Suisses prennent des mesures militaires exceptionnelles.

Philippe a prédit, il y a huit jours, à André, qu'il y aurait une grande bataille qui serait livrée aux environs de Morat et où l'armée française écraserait les troupes de Guillaume « le nouveau Téméraire », comme jadis furent écrasées les troupes du duc de Bourgogne.

Nous avons la visite de Minerve qui arrive de Gérardmer. Elle est en congé illimité avec l'espoir de partir bientôt plus près des lignes de feu. Du reste, à Gérardmer, pendant le dernier bombardement, dont elle me fait une dramatique description, elle n'a pas attendu d'être plus voisine du front pour agir avec héroïsme. Une trentaine de bombes se sont abattues sur la ville. Des obus incendiaires, qui en tombant faisaient l'effet de colonnes de feu, ont environné la gare et l'hôpital d'évacuation. Les infirmiers, perdant la tête, se sauvèrent. Minerve, seule avec un docteur, se mit à transporter les blessés à la cave. Après avoir lancé leurs projectiles, les taubes descendirent très bas, rasant les toits des maisons et faisant jouer leurs mitrailleuses. Ce devait être terrible.

12 *janvier* 1917. — Pierre écrit que les Allemands cherchent à être aimables avec les prisonniers français. Ils leur disent : « Nos ennemis, ce n'est pas vous, ce sont les Anglais. »

De tous côtés on entend les rapatriés se plaindre que l'accueil des Français, après celui des Suisses, manque de chaleur ; à Annemasse, on les traite

comme des troupeaux ; on les fait stationner pendant des heures dans des locaux tout froids ; on les soumet à des formalités interminables et inutiles. Il est vraiment triste de penser qu'après avoir vécu sous la botte allemande pendant près de trois ans, ils reçoivent un pareil accueil. C'est une honte !

13 *janvier* 1917. — J'ai la princesse pour le thé. Elle est toujours aussi amusante et me raconte des histoires impossibles. Elle est à présent infirmière-major à l'hôpital russe, au Carlton, à côté d'ici. Elle a formé une ambulance modèle volante pour le front, avec laquelle elle compte partir sous peu. Le bombardement de Dunkerque a été terrible, mais ce n'est pas le courage qui lui manque. Elle aime à faire des farces comme un enfant. Quand elle quitta Gérardmer pour Paris, elle joua un bon tour, me dit-elle, à Minerve, sa grande amie, son inséparable : à un arrêt de nuit du train, elle avise le lit du veilleur, dans un coin d'entrée de la gare ; elle glisse la pièce au bonhomme et s'installe toute habillée dans le lit. Au moment de l'annonce du départ du train, elle tire sur sa figure les couvertures et semble sommeiller profondément. Minerve passe à côté d'elle sans la reconnaître, ne se doute naturellement pas du subterfuge et prend le train. Elle cherche partout son « canard », mais le tour est joué... A Paris, elle arrive tout émue, va rue François-Ier et, d'une voix dramatique où tremble l'émotion, elle annonce qu'elle a perdu la princesse. Pendant ce temps, l'autre riait bien de sa farce.

A Mulhouse, la pénurie des vivres se fait de plus en plus sentir. Mme Jacquet a fait savoir par la

Suisse qu'on manquait de tout, et sa sœur lui envoie d'ici des pincées de chocolat qu'elle glisse dans des enveloppes vides.

Le pasteur Paul Monod, à Lille, est tellement anémié qu'il ne peut plus prêcher que tous les mois. C'est un laïque qui le remplace de temps en temps. Il ne fait que de courtes lectures, l'attention des fidèles ne pouvant pas se fixer plus de quelques instants. Tous souffrent d'anémie cérébrale, et pendant ce temps, nous, ici, nous faisons de bons repas! Comment va-t-on retrouver tous ces malheureux? — Simone a une amie, directrice de collège à L..., dans le Nord : depuis huit mois ils n'ont pas un gramme de viande. Quatre fois on lui a proposé de revenir en France ; quatre fois elle a refusé pour ne pas abandonner ses fillettes. C'est admirable.

En Allemagne, on maigrit. A Berlin, dans un des plus grands hôtels, voici ce qu'on a servi à un neutre de nos amis :

Têtes de maquereaux à l'huile saupoudrées de persil ;

Un tout petit rond de macaroni entouré d'une sauce ;

Un minuscule petit plat de carottes au persil ;

Un très mince bout de fromage ;

A bon entendeur salut...

Charles Grauss vient nous voir. Il est courageux et bien fatigué.

20 *janvier* 1917. — On dit que la Russie va nous abandonner. Je ne crois pas à cette trahison. Puis je pense à la phrase de Lloyd George : « Si les Russes nous lâchent, je leur lance les Japonais sur

le dos. » Ils vont avoir leur révolution : ce ne sera pas trop tôt ; que ce peuple admirable se soulève contre son abominable gouvernement, ses princes, ses généraux, son tzar et son impératrice ! Que va faire la Douma ?

2 *février* 1917. — Une Alsacienne, cousine de Georgette, déjeune avec nous. Son père est resté à Strasbourg ; il a des poules ; on reçoit 130 grammes de viande par semaine, 2 œufs dito et un demi-litre de lait tous les vingt jours. L'exportation des denrées d'Alsace en Allemagne est autorisée, mais non l'importation, en sorte que les paysans alsaciens, tentés par les gros prix, vendent aux Allemands.

Riou arrive de Suisse très satisfait ; il a vu Decoppet, ministre de la guerre de là-bas. Les armées suisses s'allieront avec l'ennemi de l'envahisseur ; les Suisses deviennent de plus en plus français, déclare Riou, et même un grand nombre de membres de l'aristocratie bernoise nous seraient sympathiques. En Russie, les aristocrates nous sont favorables ; le peuple, l'armée et ses grands chefs également, et ce n'est qu'un petit groupe, une camarilla qui est germanophile. Protopopoff, très bien reçu à Paris, avait, en retournant en Russie, jeté à Stockholm les bases d'un traité de paix séparée de la Russie avec l'Allemagne. Nous en possédons le texte. Milioukoff a failli être assassiné, mais celui qui devait faire le coup s'est repenti et est venu lui apporter le prix du crime. Les journaux n'ont pas dit qu'à la Douma Milioukoff avait très violemment attaqué l'Impératrice.

Le major Belhomme arrive en permission de Salo-

nique : quatre galons, Légion d'honneur, croix de guerre bien étalées sur sa poitrine, ruban de la Médaille d'or des épidémies (médaille très rare, nous dit-il) ; protestant zélé, un peu mangeur de curés, il porte au cou, en sus des nombreuses croix déjà citées, le crachat de commandeur de Serbie sur lequel est peint (suprême ironie) ! un charmant petit évêque. Bonhomme de prêtre, où es-tu aller te nicher ? — Il nous donne des détails fort intéressants : la princesse Narishkine aurait joué auprès de Sarrail un rôle très heureux : Sarrail était brouillé avec le prince de Serbie auquel il ne voulait pas donner le titre de « Monseigneur ». Narishkine les a réconciliés. On exagère l'anticléricalisme de Sarrail. Cette bête noire des conservateurs a autorisé sans aucune difficulté le docteur Belhomme à oavrir dans son service (54 ambulances) deux salles de culte, l'une catholique, l'autre protestante.

Le nombre des malades a été terrible à Salonique : 95.000 Français ; encore plus d'Anglais. La relève en 1916, pour les seuls Français, a été de 55.000 hommes sur 115.000. Il n'y a jamais eu plus de 115.000 Français. Les Serbes, qui ont été 130.000, ne sont plus que 30.000 ; à la seule affaire de Monastir ils ont eu 10.000 tués. (Il est vrai que les Bulgares en ont eu 30.000.) Quant aux six divisions russes et aux petites unités italiennes, elles ont complètement « fondu ». On va envoyer maintenant à Sarrail 11 divisions françaises. 4 sont déjà arrivées. Il aura de quoi prendre l'offensive en mars. Les troupes partent de Brindisi; le passage de l'Adriatique est surveillé et on peut aller par terre de Valona à Salonique par Monastir et Florina.

La note des Allemands aux neutres est inconcevable. Si Wilson « *encaisse* », *comme dit Hervé*, ce sera vraiment inouï pour un aussi superbe idéaliste. On t'attend, Wilson ; lis et juge.

Et mes gracieux cousins de Hollande, que vont-ils dire de ce torpillage des bateaux neutres? Ah! chers neutres, vous n'avez pas protesté contre les infamies allemandes ; aujourd'hui vous les subissez.

Les Anglais établissent en mer trois chemins qui seront surveillés par leurs vaisseaux de guerre et protégés contre les sous-marins : l'un, allant d'Angleterre en Amérique, aboutira à Halifax (trajet presque moitié de celui de New-York). Les deux autres sont la traversée de la Manche et la traversée de l'Adriatique (Brindisi à Corfou).

4 *février* 1917. — Grand jour. L'Amérique rompt les pourparlers avec l'Allemagne. Bravo, Wilson! Ta haute conscience religieuse a pris le dessus. Pour avoir pesé le pour et le contre pendant de longs mois, l'Amérique, une fois décidée, entrera avec plus d'ardeur dans la lice. C'est une chose immense pour nous, pour l'avenir de l'Europe. Les conséquences en sont incalculables. Terre de la liberté, de Washington et de Lincoln, tu es fidèle à ton histoire!

Malgré l'horreur du froid que Paris subit, malgré le manque de charbon supporté sans plaintes, depuis vingt jours (hier 15° au-dessous), on a le cœur réchauffé par cette prodigieuse nouvelle. Les maux effroyables touchent à leur fin.

10 *février* 1917. — Un bruit venant de l'ambassade de Russie : l'Allemagne aurait offert de nous

rendre l'Alsace-Lorraine, d'évacuer la Belgique, les *provinces occupées et « quelque chose de plus » qu'on ignore. L'offensive prévue de notre part est* reculée, peut-être parce qu'on cause. Oui, mais ces offres de paix ne sont-elles pas destinées à nous brouiller avec l'Angleterre ?

Je reçois de mon filleul Cyrille une lettre qui contient cette jolie description de Salonique :

« C'est dimanche. Une journée de printemps, pas « un nuage, un soleil d'Orient, des maisons blanches, « des croiseurs, torpilleurs, cuirassés, vaisseaux- « hôpitaux, plein la rade à perte de vue. Dans le café « où je suis, l'effet est splendide. J'ai à ma droite « un Russe, à ma gauche une table d'Anglais ; devant « moi, des officiers grecs. Derrière moi, sans me « retourner, je devine des Italiens aux *i* et aux *o* de « leurs conversations. La rue Venizelos, dont le café « est l'un des ornements, est bondée d'officiers de « tous pays. Le kaki se mêle au bleu horizon, celui-ci « au gris fer des Serbes, au vert d'eau des turcos ; « les toques de poil des Russes jettent une note « blanche dans cette féerie de costumes et font avec « le tout un coup d'œil splendide. »

. . . .

Cannes, 15 *mars* 1917. — Nous sommes à Cannes depuis un mois ; et dire que je n'ai rien écrit... quelle paresse ! Mais les événements se succèdent sans grands changements. Les communiqués sont monotones. Notre offensive semble remise à avril. Les Allemands préparent un coup contre l'Italie. L'Amérique arme ses navires. Ni l'*Orléans* ni le *Rochester* n'ont été torpillés.

J'aurais souhaité ne pas venir dans ce pays ma-

gique pendant la guerre. On a honte de jouir de la nature pendant que continue l'horrible tragédie. Il semble qu'on rêve...

Est-ce à dire que, dans ce pays de soleil et de joie, on ne sente pas la guerre? Non. trop de blessés rappellent la triste réalité. On voit trop de réfugiés, de bâtiments où se lisent ces mots, écrits à la hâte sur des bandes déjà salies : Orphelinat des armées, hôpital n° ... et on croise dans de petites voitures de pauvres figures pâles et amaigries qui disent de leurs yeux tristes, de ces yeux encore pleins d'angoisse, les horreurs vues.

Nous allons à Antibes, Antibes qui me rappelle mon voyage de noces, si bleu sous ses oliviers d'argent, avec son petit fortin si blanc, si pur sous l'ardent soleil. Nous prenons le thé à la villa du Cap. Le jardin presque à l'abandon. Mme M... est vieillie de dix ans. C'est atroce, cet intérieur, profondément lamentable. La jeune veuve est là. Elle me dit ses impressions d'Allemagne. Elle me conte son voyage là-bas ; elle a pu assister aux derniers moments de son mari dans un hôpital à Coblentz : « Il a été parfaitement soigné, me dit-elle. Les infirmières l'adoraient et ont été pleines d'attentions pour lui. » Il est étrange de voir la douceur et la bonté alliées à une si farouche barbarie.

14 *mars* 1917. — Voilà Lyautey par terre. Il s'est cru encore au Maroc, où il agissait comme un sultan. Il n'a pas assez ménagé nos chers députés. Sarrail aura-t-il le portefeuille de la guerre ? Sarrail épouse la charmante Oki de Joannis, cette exquise infirmière que nous avons connue, à Gérardmer, un

modèle de dévouement, de modestie et d'abnégation; cette alliance du protestantisme le plus sévère avec l'agnosticisme le plus complet me trouble. Trente printemps alliés à soixante-quatre hivers, c'est amusant.

16 *mars* 1917 *au soir*. — Grandissime nouvelle. Révolution en Russie :

Le tzar abdique en faveur de son frère le grand-duc Michel Alexandrowich. Une dépêche est affichée à la mairie de Cannes. C'est notre ami serbe, Miloïko, qui vient nous annoncer la nouvelle. Il est si joyeux qu'il semble voler. Tout le parti militaire avec, à la tête, le grand-duc Nicolas, toute la noblesse, tout le peuple, acclament la Révolution. La Douma prend le commandement suprême. Les ministres boches coffrés. Et aucune effusion de sang! C'est splendide. C'est 89 sans 93. Nous dansons dans l'hôtel, de joie. Je fais un petit pas léger avec Mrs Husband, un temps de galop avec le commandant. On est comme fou. Seize mars : rappelons-nous cette date. Vive la nouvelle Russie, la Pologne, la Serbie, vivent tous les Alliés et à bas à jamais la monstrueuse Allemagne!

17 *mars* 1917. — Nous avons à goûter le pasteur Leroy; il est sympathique, avec ses yeux bleus très purs qui vous regardent bien en face. Il est resté un an à Tourcoing sous l'occupation allemande. Il a quitté cette ville en juillet 1915. Déjà, au moment de son départ, les malheureuses populations envahies manquaient de bien des choses. La viande s'achetait à prix d'or; à 20 francs le kilo de veau.

Mais à des prix élevés on pouvait se procurer le nécessaire. « Qu'est-ce que cela doit être à présent! » me dit-il. Il était à Lille alors que pour défendre la ville il y avait seulement quelques territoriaux et trois canons que l'on changeait de place continuellement pour faire croire qu'il y en avait davantage.

A Tourcoing, tout a été pris, pillé consciencieusement, les usines détruites systématiquement. Les déportations de civils ont été quelque chose d'horrible ; ces troupeaux humains, durant vingt-quatre heures dans des églises, dans des locaux où ils n'avaient pas la place de bouger, hurlant : « Du pain! du pain! » et emmenés ensuite en Allemagne. Cela fait du mal à entendre, mal à écrire. Ah! ils nous le paieront, les misérables!

18 *mars* 1917. — Les Anglais sont à Bapaume. Nous sommes à Roye et Lassigny.

Le manifeste du tzar est une chose splendide; je pense à notre nuit du 4 août. On a le cœur plein d'espoir; que tous les peuples envahis soient délivrés et alors... alors, on mourra de joie. Ah! que Pâques cette année soit vraiment la fête de la Résurrection et de la Vie!

19 *mars* 1917. — Bon! voilà Briand par terre. Et qui met-on à sa place? Ribot. Comme dit l'*Éclaireur de Nice* ce matin : « N'ayant pu trouver un Achille, on se contente de Nestor ». Painlevé à la guerre, et toujours, à l'intérieur, Malvy: Un qui tient, l'homme des bistros! On mettra bientôt à la tête de la République un mastroquet. Heureusement, nos poilus pour sabrer les Boches n'attendent pas

les conseils de ministres. Nous sommes ce matin à 7 kilomètres de Saint-Quentin. La cavalerie a donné.

Philippe a causé ici avec plusieurs officiers qui soignent leurs blessures. Je résume leurs conversations :

Le général Herr est absolument innocent de toutes les accusations portées contre lui. Dès le commencement de février 1916, il savait, d'après les renseignements des déserteurs, des espions et d'après les observations des aviateurs, qu'il avait devant lui douze corps d'armée allemands ; lui n'en avait que deux pour défendre Verdun ; il savait que les Allemands avaient coupé en plusieurs points leurs fils de fer afin de faire sortir leurs troupes ; il écrivit au grand quartier général, réclamant par deux fois avec instance qu'on lui envoyât des renforts, mais, sur l'avis de Langle de Cary, Joffre n'envoya rien. De Langle croyait à une attaque des Allemands en Champagne. Dès que l'attaque se produisit sur Verdun, les Allemands, à six contre un, bousculèrent, comme il était fatal, les deux corps de Herr. C'est alors qu'en toute hâte fut appelé le 20e corps et que Pétain vint défendre Verdun. Pétain rendit hommage à la conduite de Herr en le nommant inspecteur de son artillerie. Castelnau n'avait pas vu clair non plus, car il était venu avant l'attaque allemande et, ayant constaté en quelques endroits une épaisseur de 40 m. de fil de fer, avait déclaré : « Les Boches ne passeront pas par là. » Le grand quartier général était donc fautif. Le général Joffre garda rancune à Herr de ce qu'il avait eu raison, et étant venu à Verdun il lui dit : « Vous devez être fatigué. Je vous donne deux mois de congé. — Mon général, je ne suis pas

fatigué et je ne demande pas de congé. » Là-dessus, Joffre lui donne un poste à l'intérieur et ce ne fut qu'à l'arrivée de Nivelle au poste de généralissime que Herr fut rappelé à la défense de Verdun devant Avancourt, où il est encore.

Pétain est une espèce de géant : 1 m. 85 de haut. Figure impassible : jamais il ne sourit. Les yeux seuls s'éclairent quand il a un sentiment de gaieté ou de malice (car il est très taquin); il est nerveux, mais d'une nervosité contenue. Son émotion se trahit par un battement des paupières et par un tremblement de l'épaule. Ce devait être beau de le voir, arrivant au moment tragique et ayant à donner des ordres à une armée que l'état-major, enfin éclairé, avait portée à 700.000 hommes. Il convoque au rapport les quarante généraux sous ses ordres et, froidement, calmement, il dit successivement à chacun d'eux ce qu'il doit faire. Un seul général fait une objection : « Non, vous ferez comme cela », répond Pétain. On sentit tout de suite un vrai chef. Aucune faiblesse pour les parlementaires. Reinach, ayant voulu visiter Verdun, envoie une dépêche pour dire qu'il vient déjeuner. Pétain fait répondre : « Le général déjeune à midi », et, arrivant à midi un quart, Reinach trouve tout le monde à table. Pétain ne dit pas un mot et part après le repas. Cependant, un parlementaire l'a étonné. Ce fut le vieux Clemenceau. Malgré ses soixante-quinze ans, Clemenceau voulut visiter Douaumont « pour voir, dit-il, si on l'avait bien pris ». Il fit à pied, accompagné de son domestique, les 8 kilomètres qui séparent Douaumont de Verdun par boyaux et sous un marmitage du diable. Il coucha à Douaumont

sur un lit de camp et revint comme il était allé. Il avait gardé tout son esprit, et, ayant vu un des 20.000 cadavres qui sèchent autour de Verdun sans être enterrés (c'était un Boche) et qui, réduit à l'état de squelette, était suspendu à un coin du fort, il demanda : « Pourquoi n'a-t-on pas enterré celui-là ? » Puis, après un instant : « Je comprends, c'est pour effrayer les Boches qu'on l'a laissé ».

Nivelle a un caractère très différent de celui de Pétain. Très correct, aimable, plein de tact, d'une sensibilité presque féminine, très appliqué, ne manquant jamais à aucune convenance.

Nous avons, paraît-il, des bombes incendiaires à main qui sont un vrai bijou : phosphore et soufre y développent des gaz phosphorescents des plus belles couleurs qui s'attachent aux membres. C'est un vrai bonheur (quelle horreur !).

Joffre est fatigué. Un jour, départ pour une revue : au dernier moment Joffre disparaît. Alors, un officier de son entourage de dire : « Nous en avons pour une heure », et on allume les cigarettes après avoir regardé les montres. Joffre revint cinquante-trois minutes après. Joffre est très gros mangeur. Un jour, Nivelle ayant parmi ses hommes un Algérien qui savait faire le kouskous et sachant que Joffre en était friand, offre au grand homme un kouskous flanqué d'une poularde. La poularde y passa tout entière. Belle fourchette ! Joffre marche assez vite et comme en roulant sur ses petites jambes ; à Chantilly, il se promenait, et courait toujours de l'avant tout en parlant à Castelnau.

Franchet d'Espérey était surnommé le « Franchement désespéré » à cause de son pessimisme.

La force de notre infanterie est actuellement décuplée par : 1° le fusil mitrailleur : 2° le petit canon de 37 millimètres, qui porte à 3.000 mètres et sert à démolir les mitrailleuses boches ; 3° les grenades et bombes à main.

Castelnau fait le vieux papa bon enfant ; il entre dans un état major et dit : « Hé bien, mon cher enfant, on est bien fatigué, on a beaucoup à faire », d'une voix chantante.

24 *mars* 1917. — Les états-majors sont désolés de la retraite des Allemands, qui évitent ainsi la forte pile ; il faudra des mois pour refaire les préparatifs nécessaires à une grande attaque : de plus, pendant quelque temps, nos divisions se trouvent sans tranchées, vis-à-vis des Allemands qui ont préparé d'avance les leurs ; toute une ligne de retraite avec fossé (fossé Hindenburg), chambres souterraines, mitrailleuses protégées par plaques d'acier sur la ligne Lille, Douai, Cambrai, Saint-Quentin (cela va ainsi jusqu'à Metz et nos avions l'ont repérée). Tout cela est bel et bon ; mais le recul des Boches est un aveu de faiblesse ; cela est d'une importance capitale ; on le disait depuis longtemps qu'Hindenburg devait raccourcir son front sans doute, mais autre chose est ce qu'on dit, et un fait accompli ; n'est-ce rien que tout le pays délivré, 30 kilomètres de profondeur ? une victoire aurait-elle donné autant et l'économie de vie de nos poilus, n'est-ce rien ? Faire reculer l'ennemi sans coup férir, n'est-ce pas admirable ? Il faudra toujours y arriver à sacrifier des poilus, disent les officiers, mais vaut mieux plus tard que plus tôt. Il faut tuer du Boche, mais leur

recul démoralise les Allemands et notre avance exalte le courage de nos poilus; ne rapetissons pas la portée de ce mouvement de recul, le premier depuis la Marne.

Les Allemands vont-ils adopter la même tactique dans la Haute-Alsace? Il semble qu'ils se préparent à évacuer Mulhouse; dans cette ville les valeurs de banque sont déménagées, les usines arrêtées, les courroies de transmission enlevées, les ouvrières sans travail sont privées de leurs allocations; songe-t-on à les emmener en Allemagne? Des trains sous pression attendent pour emmener d'un moment à l'autre les fonctionnaires. Ma mère a une lettre de Mme Zimmermann, qui lui donne des nouvelles de Mulhouse. Elle écrit : « Je suis heureuse de penser que ma pauvre mère est morte avant de voir toutes les horreurs auxquelles nous nous préparons — évacuation de toute la population civile en Allemagne, incendies, pillages ». Guillaume l'a dit : « Si vous reprenez l'Alsace, elle sera chauve ». C'est horrible. J'en ai été malade hier toute la journée. Que Dieu aie pitié de l'Alsace!

Les Allemands croient donc à une attaque de notre part; se retireront-ils en prenant les devants? mais jusqu'où? derrière le Rhin en abandonnant le sud de l'Alsace? Ils n'en sont pas encore là...

Arrestation du tzar. Voilà la révolution russe qui commence les bêtises. Casse-cou! Ils semblent vouloir se mettre en république. Ils vont bien vite.

A propos du tzar, une anecdote. Il était à Copenhague avec les rois d'Angleterre et de Grèce. Tous trois se promenaient à la campagne. Ils avisent un paysan et, par bonhomie, l'interrogent : « Qui êtes-

vous, mon ami? — Le paysan : « Et vous, qui êtes-vous? » — Et chacun de dire : « Moi, je suis le roi d'Angleterre; moi, je suis l'empereur de Russie; moi, je suis le roi de Grèce ». Alors le paysan : « Et moi, je suis le pape. »

Un joli trait de Barrès : Barrès vient à Verdun avec Madelin. Après avoir déjeuné avec Pétain, il demande où est la rue Saint-Pierre; on la lui indique en lui disant : « C'est très marmité. » Il part avec Madelin; vingt obus tombent près d'eux; ils avancent toujours jusqu'à une vieille maison où Barrès monte et redescend avec une petite poupée dans les mains. C'était la poupée d'une petite orpheline de la guerre adoptée par Barrès. L'enfant avait supplié son père adoptif de lui rapporter son jouet chéri.

25 *mars* 1917. — Les wagons commencent à nous manquer. Nous en avons commandé 20.000 aux Américains qui nous livrent successivement la caisse, puis les roues, puis les essieux. Il faut attendre toutes les pièces pour monter les wagons. Ce ne sera qu'au commencement de 1918 que nous les aurons au complet. Le général Nivelle aurait besoin de dix trains de munitions par jour et il n'en reçoit que trois à cause de la pénurie des wagons.

A propos de l'Italie, on nous avait bien dit il y a quelques mois, lors du voyage de Briand à Rome, que l'Italie avait émis des prétentions excessives. Cela a été plus loin qu'on n'aurait pu penser. L'Italie a été jusqu'à demander qu'on lui rendît le comté de Nice pour continuer la guerre. Excusez du peu.

Le chancelier, dans son dernier discours, semble

se rendre compte de la gravité de la situation en Allemagne. Peut-être les Allemands seront-ils capables d'une révolution. La Russie leur donne l'exemple, et quand le mouton devient enragé...

26 *mars* 1917. — Hier, l'abbé Wetterlé est venu faire une conférence ici sur l'Alsace. Salle comble; l'enthousiasme tout prêt à bondir... Hélas! il rapetissa son sujet : « Quarante ans de souffrances en Alsace », disant des anecdotes, parlant de la vie privée des hommes politiques allemands; rien qui fit vibrer le cœur.

Un téléphoniste d'E. M. en traitement ici nous parle de son travail; au front, il prend l'heure tous les jours par la télégraphie sans fil à la tour Eiffel. On entend d'abord comme un bruit de volière, de multitude d'oiseaux; ce sont toutes les communications diverses; au milieu de ces bruits, on distingue celui que l'on veut écouter et on l'isole en tournant des manettes qui « accordent » le son avec celui de l'appareil. Certains sons dominent, ce sont des communications mondiales boches. Notre tour Eiffel communique avec l'Angleterre, l'Espagne, l'Algérie, l'Amérique. Nous communiquons par sans-fil de Lyon avec la Roumanie, de là avec la Russie. Par les conversations sans fil des zeppelins, on détermine immédiatement leur azimut, c'est-à-dire l'angle de leur direction avec le nord. Avec deux azimuts, on a la position du zeppelin.

Nous avons au front des microphones qui permettent d'entendre à 6 kilomètres parler les Boches, et, par l'eau, on entend jusqu'à 16 kilomètres.

Les Boches ne le savent pas et c'est ainsi que nous connaissons leur usure et l'insuffisance de la nourriture de leurs soldats.

1er *avril* 1917. — Dimanche des Rameaux. Il fait froid, il pleut, le temps est triste. Les Rameaux seront flétris. Les dévastations allemandes nous soulèvent d'indignation. Il faut haïr ces gens et ne pas pardonner. Mais il est infâme de penser combien mal sont reçus par nous les malheureux évacués du Nord dont les maisons ont été brûlées par les Allemands au moment de leur recul. A Compiègne, on a mis ces pauvres gens dans les caves la première nuit, puis dans les églises, par terre. Personne n'a offert sa maison ni son lit. C'est une honte.

Des Vosges, le pasteur Eschimann m'écrit : « Le secteur que nous occupons depuis deux mois est si vaste qu'en dépit de courses multiples je n'arrive pas à voir les camarades, qui certes ne se plaignent pas, mais qu'il faudrait pouvoir suivre. Il n'est pas rare que je fasse des kilomètres à bicyclette, puis d'escalade dans la montagne, puis de boyaux pour ne rencontrer que deux ou trois amis en vingt-quatre heures. La dispersion d'ailleurs de mes 150 paroissiens, et même davantage (puisque des indifférents sont mes amis), rend presque impossibles les réunions. A côté de cette vie strictement militaire, j'ai un ministère... civil dans une petite église du front à laquelle je donne mon dimanche (culte et école du dimanche) et un soir par semaine (catéchumènes). Je ne puis que vous redire mon émotion quotidienne de recevoir un

accueil si chaud de la part de ces hommes sevrés d'affection, de foyer, et de constater la magnifique résignation, la fidélité qui demeurent pour moi une source d'espérance. Certes l'alcoolisme, la débauche sont pires qu'il y a deux ans; la pensée peut-être s'éteint; nous ressentons tous à des degrés divers un abrutissement dû à cette souffrance continue... Mais pareilles constatations ne nous peuvent pas décourager. Il est hors de doute que Dieu poursuit son travail et que nous passons souvent à côté de merveilles sans le savoir, pauvres aveugles que nous sommes. »

J'adopte un nègre, pauvre type. C'est un beau garçon, soigné ici à l'hôpital Beausite. Il est superbement noir dans son lit tout blanc et vous donne une bonne poignée de main en riant de toutes ses dents blanches. Ce petit moricaud s'est enfui de chez ses patrons où il était esclave après avoir été vendu par ses parents. Pauvre petit!

Notre avance dans le Nord est à peu près arrêtée, à cause du temps, probablement.

On dit que la déviation des balles par les lignes des tramways électriques, constatée en Suisse, lors des grands tirs fédéraux, a mis Edison sur la voie d'une découverte qui protégerait les navires contre les sous-marins. Les torpilles seraient déviées par une zone électrique formant ceinture autour du navire protégé (?).

...

15 *avril* 1917. — Nous sommes inquiets de la marche de la révolution en Russie. Le gouvernement provisoire est débordé. Qui représente-t-il, ce comité ouvrier, qui veut contrôler le gouverne-

ment provisoire? quelques milliers d'ouvriers de Pétersbourg et de Moscou. Qu'est-ce que cela par rapport à la masse des paysans russes? Ceux-ci ne comprennent rien à l'affaire. Et les Allemands pêchent en eau trouble. Puis voilà 200 ou 300 mille condamnés qui sont revenus de Sibérie, la rage et la vengeance au cœur, et ce sont des anarchistes; ce ne sera pas un élément de sagesse. Il y a, parait-il, beaucoup de soldats russes qui ont quitté le front, croyant que la Révolution allait partager les terres et aussi des officiers qui sont rentrés chez eux pour défendre leurs intérêts. Beau gâchis! Les journaux ne nous renseignent pas; on voit qu'ils cherchent à nous rassurer. Au moment où les Anglais vont si bien, menacent Arras, Saint-Quentin, au moment où, à la suite des États-Unis, le Brésil, la Bolivie, etc., se déclanchent, au moment où les Allemands manquent de plus en plus de nourriture, c'est grand dommage qu'il y ait ce point noir russe, si inquiétant.

Nous recevons cette lettre datée de Monastir; elle est écrite par un poète :

« Je ne mérite guère tous les compliments que l'on me fait, et mon sort, sans être très enviable est très peu digne de pitié. Je n'ai souffert pour notre pays bien aimé que pendant six mois, quand j'étais simple soldat. Depuis que je suis officier, je me dégoûte moi-même, tant je suis favorisé. Voyez donc : à sept heures, mon valet de chambre n° 1 m'apporte au lit mon chocolat bouillant. Je l'avale d'un coup et je me rendors, tandis que mon valet de chambre n° 2 brosse avec soin mes habits, étale sur une chaise en bois mon nécessaire

de toilette, reprise s'il y a lieu mes pantalons. C'est un quart d'heure exquis, comparable à celui du lycée, entre le premier et le deuxième roulement de tambour. On y jouit avec volupté du sommeil en sachant qu'il va cesser et les images se précipitent dans le cerveau avec une fantaisie d'autant plus délicieuse qu'on sait qu'elle va finir. Ablutions longues et soignées, friction eau de Cologne. Rasoir Gillette. Par la vitre de ma cagna (car j'ai une vitre et je me demande tous les jours si je n'aurai pas l'audace et l'impudence de l'emporter en quittant ces lieux), une magnificence, une splendeur de lumière. Le matin fulgure et m'invite. Je sors : dehors, un printemps violent m'assaille de ses couleurs vives. Dans une buée lumineuse, les champs de fleurs, violettes et tubéreuses, les prés d'un vert si velouté, les montagnes d'un bleu si ardent, les petits filets d'eau qui courent dans des vasques blanches, les trois minarets de la ville turque et les gorges noires qui les surplombent, tout m'apparaît comme dans un rêve de cristal. La lumière cherche les détails, les creuse, les cisèle, les ombre, compose avec mille reflets un chef-d'œuvre de précision. Et je dévale, sous les chênes centenaires, encore sous leurs robes d'hiver, qui semblent de l'or en fusion, de bloc de marbre en bloc de marbre, jusqu'au monastère tout blanc perché sur un roc, jusqu'au plateau aride et fauve qui marque la limite de nos frontières.

« Parfois je m'aventure au delà des poteaux dérisoires qui constituent notre défense dans cette parodie que nous faisons de la guerre de tranchées et l'absence de fils de fer facilite ma promenade.

De temps à autre, les Bulgares nous envoient un pet de lapin sous la forme d'un obus de 75, car c'est nous qui leur avons fourni leur artillerie. Ça fait un petit bruit et un petit trou et les mulets devenus dociles continuent à cheminer d'un pas lent sur les pistes croustillantes comme du bon pain doré.

« Ne croyez pas non plus que nous souffrons de la faim; ce qui nous manque parfois, c'est le papier à lettres, le papier à cigarettes, les journaux, les livres, l'encre, les crayons; en un mot tout le bagage compliqué et inutile de la vie moderne. Voici notre menu quotidien : hors-d'œuvre, œufs sur le plat ou omelette, bœuf bouilli ou rôti, légumes (conserves), dessert, café, quinine. Le soir il s'y ajoute un entremets (riz au lait, flan, omelette au rhum). Les fantaisistes compliquent inutilement cette cuisine bourgeoise par de la tortue ou par du hérisson ou par du vautour, mais la majorité de la popote ne les suit pas dans cette voie dépravée et se contente, comme gibier, de lièvre ou de fouti-fouti (alouettes); comme convives : le colonel, M. J..., homme bienveillant, intelligent et timide, le capitaine H..., Nîmois, docteur en droit et licencié en histoire, élégant officier de cavalerie et nouveau marié qui attend la fin de la guerre pour connaître les joies de l'amour et peut-être celles de la famille; mon homonyme B..., dont l'heureux caractère et la bonhomie savent supporter une plaisanterie même prolongée; le jeune M..., 25 ans, Toulonnais pur sang qui connaît par cœur toutes les chansons de Montmartre et les fredonne avec un accent inénarrable; le Dr L..., bourru bienfaisant, homme de haute valeur scientifique et

d'un courage éprouvé. « Je ne vous évacuerai pas, vous pouvez crever », est la phrase caractéristique de sa carrière. Est-il besoin d'ajouter qu'il le dit et ne le fait pas et s'occupe beaucoup du soin de ses blessés ou malades. C'est un Toulousain. »

29 *avril* 1917. — Aujourd'hui seulement je reprends mon journal; quelle paresse, ou plutôt lassitude d'écrire! Ce Midi anéantit la pensée. Deux personnalités se forment en moi : l'une oublieuse de la « guerre », l'autre si angoissée des événements. Le sentiment s'émousse. Il ne faut pas rester « loin » trop longtemps. Je vois que ma plume s'est arrêtée le 15 avril. C'est le 16 que l'offensive a commencé. Il y avait ce soir-là à l'hôtel une représentation de guignol. J'étais triste. J'aurais pleuré de ces plaisanteries sans goût; un sentiment atroce de peine m'étreignait le cœur. Je sentais confusément le nouveau massacre qui se préparait. Le 17 au matin, premières nouvelles, on a fait 3.000 prisonniers. Les Allemands semblent fuir : espoir; puis, les 18, 19, 20, arrêt. Craonne est repris par les Allemands. La bataille est terrible autour de Soissons et de Reims, qui reçoit à nouveau 20.000 obus, hélas! hélas! On est pris de désespoir. Pourtant, le 23, notre artillerie écrase les Allemands; on se reprend à espérer. Et depuis, nous vivons d'attente. Les blessés et les morts doivent être nombreux. On n'en parle jamais dans nos communiqués. On ne sait rien. Et pendant ce temps, dans ce pays, tout est calme, paisible. La nature est toujours semblable à elle-même; cela indigne, par moments.

Marie Jougla m'écrit la belle manifestation franco-américaine à la statue de Lafayette à Paris. Un enthousiasme fou, paraît-il ; grâce aux Américains, nous vaincrons, cela est sûr, mais quand ?... Je ne crois pas cependant que nous ayons à craindre une quatrième campagne d'hiver.

A Paris, il n'y a plus de pâtes ; peu de pommes de terre. On va commencer sérieusement le régime des cartes. On parle de ne plus donner de viande le soir. A Nice, ce système fonctionne. Ici, à notre hôtel, au lieu d'une viande, on en donne deux depuis le nouveau règlement... Mystère de l'organisation française !

Je fais envoyer à Gérardmer, pâtes, huile d'olive, dattes et je fais acheter là-bas des poules, des canards et un cochon. Avec les souris qui règnent en profusion à la villa, nous ne manquerons de rien...

M. Lœwe vient de s'éteindre doucement à Bâle. Il a eu une belle vie, faite de justice et de loyauté. Il n'aura pas assisté au triomphe du droit sur la force. Tous les vieux qui n'ont vécu que pour voir l'Alsace délivrée meurent avant la victoire. C'est mélancolique.

Le temps se met au beau. Nous en profitons pour aller à « Notre-Dame-de-Vie », une chose vraiment bien belle. Il fait chaud sur la grand'route poussiéreuse qui côtoie le mont Pégoud. Les oliviers du bord du chemin sont comme figés sur le ciel bleu. Aucun souffle d'air ne remue leurs petites feuilles d'argent. Les villas du Cannet, toutes blanches, stores baissés, dont les jardins et les balcons sont garnis d'iris et de roses, font penser aux pays d'Orient. Des enfants sales, au teint jaune, jouent

dans un ruisseau dont l'eau est rare. Nous montons. Le ciel s'embrume. Au loin, les monts de l'Estérel s'estompent. La mer se confond avec le ciel devenu soudain d'un bleu très pâle. Moujin se dresse à notre gauche, tandis qu'à droite nous coupons le canal sur un petit pont si minuscule qu'on dirait un jouet d'enfant. La route est raide et les pierres font buter les chevaux peu habitués à ces « accidents de paysage ».

On pressent du bas le monastère, les cyprès. Les oliviers fidèles nous accompagnent; des petites roses blanches y grimpent avec la joie pure des tout petits qui donnent au soleil leur grâce et leur bonheur. Quelques palmes se balancent royalement, faisant ombre aux géraniums roses, aux églantines ponceau, aux glycines mauves qui s'accrochent aux murs du monastère.

Des cyprès nous accueillent, des cyprès si foncés sur ce ciel clair, si majestueux qu'on les dirait quelques dieux mystérieux, gardant l'entrée d'un des cercles du Dante. Dans le lointain, dans le silence monacal, une cloche, celle de Moujin, sonne de sa voix brisée, brisée par le Temps, par la Vie, et que la tourmente a peut-être fini d'user. Une ferme, quelques marches et devant nous une vision franciscaine. Ame de saint François, tu as été si grande, si absolue dans la Foi, si parfaite dans ton amour de toutes les créatures, que, par delà le tombeau, ton esprit continue à régner, à créer de la beauté,

La merveilleuse allée de cyprès mène à la chapelle. Ils sont plus que centenaires. Ils ont vu, ils ont vécu. Ils assistent paisibles au grand drame

qui se joue. Rien ne les troublera jamais. Et je pense à ce nom qui paraît illusoire à l'heure actuelle et si peu en communion avec nos angoisses et nos deuils : Notre-Dame-de-Vie. Oui, belle demeure pour vivre dans ce triste monde. Sur un mur qui s'effrite, deux tibias, une tête de mort sont peints à fresque avec ces mots : « Tes jours passent comme l'Ombre »... Nos jours passent, mais la Vie de Lumière est au bout du chemin.

Nous rencontrons chez notre tante Thierry Mme Horace Monod. Elle a passé cinq mois à Saint-Quentin pendant l'occupation allemande. Avant de rentrer par la Suisse, elle a dû rester trois semaines au camp de Rastadt. Elle y est arrivée de nuit, à trois heures du matin. Elle a été reçue par un officier qui lui a dit : « N'ayez pas peur, Madame, nous ne sommes pas des sauvages, nous ne tuons ni les femmes ni les enfants. » On la conduisit d'abord dans le camp des hommes, une véritable écurie, des paillasses sordides, pas de chauffage ; un vieillard de 70 ans roulé dans une pauvre couverture lui disait : « Ils auront ma peau. » Mme Monod fut internée durant trois semaines avec les femmes de mauvaise vie de Mulhouse. La nourriture était infecte. On apportait du café au lait (et quel café au lait !) dans des lessiveuses où chacun puisait.

3 *mai* 1917. — Voilà le père Joffre en Amérique. A New-York, il a eu une ovation. Il est monté sur l'estrade et là, ces quelques mots lui ont amené plus de popularité qu'un long discours : « I do not speak english. Vive l'Amérique ! »

17 *mai* 1917. — J'ai le cœur bien lourd. Dans l'espace de huit jours, nous apprenons la mort de trois cousins : André Zuber, tué à Craonne; Jules Salomon Kœchlin (mon cher compagnon d'enfance et de jeunesse), tombé en Champagne, à la tête de ses hommes; le petit Marc de Préval, qui, pour donner l'exemple à ses hommes, est sorti le premier de la tranchée et est tombé la poitrine traversée. Les souvenirs demeurent, mais la réalité passe. Les retrouverons-nous là-haut? Je suis dans le sombre; la lumière a disparu de mon horizon.

Aujourd'hui : Assomption. Christ, aie pitié de ceux qui tombent. Aie pitié de la souffrance si horrible de tous. Hier, un arc-en-ciel illuminait l'horizon. Est-ce le signe de la délivrance? Veuille-le, mon Dieu! Hier soir, la nuit était belle; Philippe récitait la *Croyance en Dieu* de Musset, *l'Épître à Villequier* et la *Tristesse d'Olympio*. Pourquoi cette barrière entre nous et l'Infini? Pourquoi ce voile de ténèbres? Pourquoi ne sait-on pas? On *sent*, cependant. Dieu est grand. Que sa souffrance doit être atroce ! c'est peut-être sa source de création.

Les cloches sonnent. Les roses fleurissent. Tout est paisible ici et l'Enfer est à côté.

Les Russes nous désillusionnent. Trop d'espoirs avaient été fondés sur eux. La paix séparée de la Russie avec l'Allemagne n'est plus qu'une question de jours. Et les troupes allemandes qui étaient massées sur le front Est sont envoyées contre nous. Que va faire Pétain?

Un Anglais parle de l'Irlande avec Philippe : il y a là-bas de vieilles haines accumulées et transmises par les catholiques persécutés sous Cromwell. Ceux qui

trahissent l'Angleterre sont considérés comme des héros, comme des martyrs s'ils sont condamnés. La situation est très compliquée; on n'a pas pu établir en Irlande le service obligatoire; les protestants seuls servent et se battent admirablement.

Notre jeune ami serbe Miloïko Stevovitch a raconté en détail à Philippe comment, en 1915, il avait, avec quelques amis, pu fuir de Serbie devant l'invasion allemande. Je copie les notes que Philippe a prises de ce tragique récit. Miloïko est encore malade des souffrances et des fatigues qu'il a endurées :

RÉCIT DE MILOIKO.

« En 1915, le 26 octobre, à huit heures du matin, Miloïko Stevovitch (20 ans), accompagné de son jeune frère Dobrivoïe (14 ans) et de son ami Boudimir Yalitchitch (23 ans), quitta sa maison située à Brousse, en Serbie, département de Krouchévatz, district de Kapaonik. Son père Milosav Stevovitch (président de la Banque économique de Kapaonik, député de Krouchévatz et propriétaire d'un grand magasin de nouveautés à Brousse) était parti la veille à cinq heures du matin avec les deux autres frères Yalitchitch, Bojidar, député, et Sibin, tous deux propriétaires d'une scierie à Kapaonik et marchands de fer en gros à Brousse, et Stanissav Ourochévitch, propriétaire d'un magasin à Brousse. Depuis une quinzaine, Stevovitch, ses fils et ses amis prévoyaient qu'ils seraient obligés de s'expatrier : en effet, l'armée allemande avançait rapidement : en quinze jours, les Allemands s'étaient emparés de Kragouchévatz, puis de Lapovo, petite

ville située sur une hauteur et où les Serbes s'étaient efforcés en vain d'arrêter leurs ennemis. Lapovo est à plus de 200 kilomètres de Brousse, mais les soldats serbes, fatigués, n'avaient pu s'opposer à la marche victorieuse des Allemands, et les pluies persistantes, les mauvais chemins, avaient empêché les Serbes de transporter leurs gros canons. Les Allemands avaient pris Kroucbévatz et n'étaient plus qu'à 50 kilomètres de Brousse.

Déjà les employés, les fonctionnaires de l'État avaient quitté Brousse et des familles de Kragouchévatz et de Krouchévatz, fuyant devant l'invasion, avaient passé par la ville; ils étaient en si grand nombre que beaucoup n'avaient pu trouver à se loger pour une nuit et avaient été obligés de coucher par terre dans la rue et dans les cours. La plupart des fugitifs étaient dans des charrettes à deux roues traînées par des bœufs. Il était encore possible à ce moment de trouver à Brousse des voitures et des chevaux.

M. Stevovitch et ses amis partirent dans trois voitures à chevaux et accompagnés de trois voitures à bœufs portant les bagages et les vivres (boîtes de conserves, viandes fumées, légumes secs, pain, une corbeille de bouteilles de vin, etc.). Miloïko St..., son jeune frère et Boudimir étaient à cheval, ainsi qu'un domestique. Mme Stevovitch, âgée et fatiguée, resta à la maisonavec sa fille et ses petits-enfants et surveilla la maison de commerce.

La plupart des fugitifs prenaient le chemin Blajevo-Mitrovitza, mais les Stevovitch et leurs amis se dirigèrent d'abord sur Kapaonik, où ils transportèrent tous les livres, les papiers et valeurs

de la Banque économique de Kapaonik, qu'ils enfouirent dans un grand trou, au fond d'un bois, près de la scierie de M. Yalitchitch.

Le soir même de leur départ, ils couchèrent à Kapaonik, et dans la nuit (26-27 octobre 1915), ils apprirent par le téléphone que les Allemands étaient entrés à Brousse. M. Stevovitch décida de rester à Kapaonik avec son jeune fils et d'y attendre les Allemands pour défendre les intérêts de la Banque économique.

Miloïko, les deux frères Yalitchitch et leurs quatre fils : Nicolas, Boudimir, Alexandre et Tsvétco quittèrent Kapaonik le 27. Ils auraient voulu se hâter, mais les chemins escarpés et les montagnes ne permettaient pas d'aller vite; les bœufs allaient lentement. Ils franchirent le col de Roudichtè, haut de deux mille deux cents mètres; le froid était vif, mais il n'y avait pas de neige. Au village de Roudnitza, au pied du col, ils durent, par la pluie, coucher dans les voitures, car le village, qui était petit, était encombré de fugitifs. De Roudnitza, étape de 40 kilomètres par bonne route jusqu'à Stchanitza (29 octobre); encore absence de logement.

Le 30 octobre, arrivée à Mitrovitza, ville d'une vingtaine de mille âmes où se pressaient une foule de fugitifs parmi lesquels le ministre de la guerre, plusieurs autres ministres, le prince Alexandre, des fonctionnaires, etc. Miloïko et ses compagnons descendirent dans une scierie appartenant à un Turc, Alli Draga, ami des Yalitchitch, et y passèrent trois jours, attendant des nouvelles et espérant encore qu'il leur serait possible de ne pas aller plus loin.

Le 4 octobre, le ministre de la guerre fait afficher un avis disant qu'il fallait poursuivre la retraite.

Miloïko et sa compagnie quittent Mitrovitza; se trompant de route, ils sont obligés de passer la nuit auprès d'une rivière, sans autre abri que leurs voitures, sous la neige qui tombe. Ils retournent à Mitrovitza. Là, ils sont en butte aux sollicitations d'un grand nombre de fugitifs qui n'avaient emporté que pour cinq ou six jours de vivres et commençaient à avoir faim. Mais les Allemands n'étaient plus qu'à une centaine de kilomètres de Mitrovitza; il fallait faire diligence; impossible d'aller vite avec les chariots à bœufs; Miloïko et ses amis échangent les bœufs contre des chevaux. Ils se mettent en route, le 6 novembre, pour Prichtina, où ils arrivent le soir; les rues de Prichtina étaient encombrées des voitures du train de l'armée serbe, de soldats et de beaucoup de paysans réfugiés. Ils descendent chez l'archiprêtre Kranislav Popovitch, beau-frère de Miloïko. Mais les Yalitchitch parents, craignant les fatigues de la route, décident de retourner à Mitrovitza. Avant leur départ, ils vont trouver le préfet de Prichtina, qui allait partir, et lui demandent d'emmener avec lui et de prendre sous sa protection Miloïko Stevovitch et leurs fils. Donc, le lendemain, 7 ou 8 novembre, nos amis partent avec le préfet, Alexis Vassa, douze gendarmes et quatre employés de police, tous montés à cheval pour Petch. Leprince Alexandre, les ministres et les fonctionnaires, en quittant Prichtina, avaient suivi en auto la route de Prizrend, pensant aller à Salonique. Mais le préfet

de Prichtina n'osa pas s'engager sur cette route qui était menacée par les Bulgares et préféra aller à Petch, dans la direction de l'Albanie, pour atteindre Scutari.

D'ailleurs, arrivé à Prizrend, le prince Alexandre, avec les ministres, ne put continuer sa route sur Salonique, mais fut obligé de revenir à Petch et de faire retraite par l'Albanie. Entre Prichtina et Petch, durant quatre jours, du 8 au 12 octobre, les difficultés de la route commencèrent. Les fugitifs étaient poursuivis par des aéroplanes allemands qui leur lançaient des bombes. Le froid était très vif; presque tous les soirs la neige tombait. Miloïko et ses amis avaient leurs vêtements entièrement transpercés par l'eau. Ils purent cependant s'abriter pour la nuit dans des étables où ils couchaient sur la terre nue. Sur la route, ils croisaient de nombreuses troupes de soldats et de réfugiés, qui, déjà épuisés et sans ressources, revenaient sur leurs pas. A 60 kilomètres environ de Prichtina, ils se trompent de route et arrivent à Tchikakovo où un vieil employé de la mairie, les voyant arriver, leur crie : « Sauvez-vous vite, vous allez être faits prisonniers, les Allemands sont tout près d'ici ». Nos voyageurs rebroussent chemin et, dans leur hâte, ils se perdent de vue les uns les autres : le préfet avec deux Yalitchitch et les gendarmes d'un côté; Miloïko Stevovitch et Alexandre Yalitchitch de l'autre. Ceux-ci ne sachant dans quel sens se diriger et craignant de tomber entre les mains des ennemis, prennent le parti de se réfugier dans un bois, où ils demeurent sans oser parler ni faire de feu, par peur d'être attaqués par les Albanais habitant le pays.

A deux heures du matin, ils sont retrouvés par les gendarmes du préfet et rejoignent leurs compagnons.

A Petch, où il y avait 50 centimètres de neige, ils cherchent en vain pendant quatre heures un logement; tout est bondé et ils sont trop heureux de trouver à la fin une mauvaise petite chambre sans fenêtre que leur offre un Turc pour un napoléon par jour. Le lendemain, cependant, ils trouvent une maison convenable où, fatigués, ils passent cinq jours, du 13 au 18 novembre, à se reposer. A ce moment, ils assistèrent à d'émouvants spectacles; l'absence de la route, à partir de Petch, ne permettant plus de se servir d'automobile ni de voiture, les Serbes propriétaires de ces véhicules résolurent de les détruire pour qu'ils ne tombassent pas aux mains des Allemands; Miloïko vit, sur une place de la ville, étrange bûcher, douze automobiles entassées, livrées aux flammes; d'autres propriétaires montèrent sur leurs autos, gravirent avec elles une hauteur dominant la ville et là précipitèrent dans le vide, d'une hauteur de 200 ou 300 mètres, leurs voitures qui s'écrasèrent sur le sol. Il y eut plus de soixante voitures ainsi détruites.

A Petch, nos amis changent leurs chevaux, qui étaient grands et bons coureurs, contre de petits chevaux de montagne. Les Albanais abusent de la misère des réfugiés et se font payer un napoléon pour quelques morceaux de pain qu'ils donnent à des familles affamées.

Le 18 novembre, départ de Petch. Il s'agit de passer entre les massifs des montagnes appelées Geleb et Techkor pour atteindre le Monténégro

et Podgoritza. Il n'y avait pas de chemin; les sentiers étaient cachés par la neige; la neige gelée était glissante. Nos amis aperçurent à plusieurs reprises des troupes de voyageurs dont les chevaux glissaient et tombaient avec leurs cavaliers à plusieurs centaines de mètres dans l'abîme. Les fugitifs étaient en très grand nombre, ils formaient une longue colonne ininterrompue sur le flanc de la montagne. Le 20 novembre, deux jours après le départ de Petch, on arrive à un passage d'environ 1 400 mètres de haut, où plus de deux mille personnes étaient arrêtées, attendant de pouvoir continuer la route, car on ne pouvait plus passer que deux par deux. Les Albanais, du haut des rochers qui surplombaient le défilé, voyant cet amas de personnes, tiraient dans le tas à coups de fusil, en sorte que les malheureux fugitifs devaient ensuite emporter avec eux leurs camarades blessés. Les blessés qui étaient sans compagnons restaient là à attendre la mort. La petite colonne du préfet et de Miloïko reste plus de six heures dans cet encombrement et n'arrive à passer qu'en se faufilant à travers la foule; ils y réussissent parce qu'ils n'ont avec eux que peu de bagages, mais ceux qui en avaient emporté beaucoup n'arrivaient pas à se dégager. Ils suivent pendant trois jours cette piste étroite, tantôt enfermée dans des défilés entre deux montagnes, tantôt en corniche et surplombant l'abîme. Dès que la tête de la longue colonne s'arrêtait, il fallait s'arrêter, et, le soir, coucher là où l'on se trouvait, sur la neige, sous la neige qui tombait. Nos amis, pour passer la nuit, s'accroupissaient auprès du feu qu'ils allumaient; leur

fatigue était telle qu'ils s'endormaient malgré le froid, malgré l'angoisse morale et physique de leur situation. Une nuit, Boudimir Yalitchitch s'endort, à tel point accablé qu'il ne sent pas le feu brûler tout un côté de sa pelisse, de sa veste et de son gilet; il n'est réveillé que lorsque sa chemise commence à brûler; il peut heureusement, grâce à quelques poignées de neige, éteindre la flamme qui le menaçait. Miloïko, un soir, s'était endormi sur un tronc d'arbre; sa jambe droite glisse et s'enfonce dans la neige; au matin, elle était insensible; il fallut la frictionner pendant plus d'une heure pour l'empêcher de geler.

Quelques familles, pour éviter de coucher sur la neige, grimpaient de côté à travers les rochers, cherchant quelques cabanes d'Albanais pour y trouver un abri; mais mal en prit à plusieurs, car, au milieu de la nuit, les Albanais les détroussaient et les tuaient. C'est ce qui arriva à un docteur serbe que Miloïko rencontra le 25 novembre, sur la piste, en chemise et enveloppé d'une mauvaise couverture : ce docteur faisait route avec son frère et sa belle-sœur; tous trois ayant cherché un refuge dans une maison albanaise, la femme et le frère furent massacrés, les Albanais s'emparèrent de soixante mille francs de valeurs que le docteur avait sur lui et le chassèrent en ce piteux attirail. Une nuit, la neige fondue tombe en si grande abondance, que nos malheureux voyageurs ne peuvent allumer leur feu ni faire du thé et restent grelottants sans pouvoir se réchauffer.

Vers le 27 novembre, ils arrivent, après une descente très rapide, et difficile pour les chevaux,

de près de mille mètres, à une petite ville, Rogeay, située dans la région conquise par les Monténégrins pendant les dernières guerres balkaniques. Les habitants étaient tous Albanais et ils vendaient les provisions à prix d'or : pour un tonnelet de fromage, 2 napoléons; pour deux miches de pain presque immangeable, 1 napoléon; pour quelques morceaux de lard fumé, 2 napoléons, et tout à l'avenant. Dans cette ville, nos amis se reposent une journée. Ils ont dans les yeux les images terribles de tant de malheureux soldats ou civils (une trentaine au moins chaque jour) qu'ils avaient rencontrés, tombés sur la neige, épuisés par la fatigue et la faim, qui les suppliaient au passage de leur donner des vivres ou de les emmener en croupe. Et ce n'était pas la douleur la moins poignante de cette épouvantable odyssée que l'impossibilité où l'on était de venir en aide à ces malheureux. A peine était-il possible de donner quelques morceaux de pain à quelques-uns. Miloïko rencontra plusieurs corps de soldats morts de faim et plus de 200 cadavres de chevaux.

Toutefois le trajet fait par nos amis, de Petch au Monténégro, avait été, comme ils l'apprirent plus tard, moins terrible que le passage direct de Prizrend à Scutari à travers les montagnes d'Albanie, sans passer par le Monténégro ; c'est par cette voie Prizrend-Scutari que passa presque toute l'armée serbe, et il y eut au minimum 10.000 hommes qui sucombèrent en chemin.

De Rogeay à Podgoritza il fallut trois jours jusqu'au 30 novembre; rien de saillant à signaler, sinon, près de Berrani, le passage à gué de la rivière

Lime; les chevaux furent obligés de nager et nos voyageurs avaient de l'eau jusqu'à la ceinture. Un peu avant Podgoritza, nos amis rencontrent une grande charrette à quatre roues; épuisés, ils quittent leurs chevaux et reviennent sur cette voiture.

A Podgoritza, près du lac de Scutari, ils arrivent le soir; impossible de trouver un logement; ils passent la nuit autour d'un feu qu'ils allument. Le lendemain, ils achètent une tente. Puis ils attendent durant six jours, ne sachant s'il leur sera permis de monter sur l'un des deux bateaux appartenant au roi de Monténégro, pour se rendre à Scutari, ou s'il leur faudra se rendre dans cette ville par terre. A Podgoritza, le poisson était abondant, mais il n'y avait pas de pain et la viande provenant des bœufs appartenant aux fugitifs et qui avaient été abattus dans un état d'épuisement, était mauvaise.

Le premier décembre, à cinq heures du matin, nos amis vont en voiture à Plavnitza, où une grande foule attendait le bateau, environ 5.000 personnes. Il n'y avait pas de bateau assez grand pour tout le monde; 1.500 personnes seulement purent trouver place (et à grand'peine), dans sept barques que le bateau à vapeur remorqua. Nos amis eurent de grandes difficultés pour pouvoir embarquer. La traversée du lac dura sept heures, par un beau temps, des eaux tranquilles et la magnifique perspective de ces montagnes albanaises, si séduisantes du dehors, pareilles à des sommets de nos Alpes, étincelantes au soleil et qui, hélas! étaient le tombeau de tant de nobles héros serbes.

A sept heures et demie du soir, le 1er décembre arrivée à Scutari.

Nos réfugiés vont à la mairie, qui leur désigne une petite chambre où ils passent la nuit, 16 à la fois. Le lendemain, la ville présentait un spectacle terrible : dans toutes les rues traînaient des centaines de malheureux soldats serbes, arrivant de faire la terrible retraite de Prizrend à travers les montagnes; beaucoup étaient blessés ou malades; ils ne trouvaient aucun médicament, aucun docteur; ils n'avaient rien à manger; tous les magasins de Scutari étaient fermés et ceux des habitants ou des commerçants qui avaient des vivres, les gardaient pour eux, craignant que les Allemands ne vinssent faire le siège de la ville, et redoutant d'être eux-mêmes affamés comme ils l'avaient été en 1913 lors du siège de la ville par les Monténégrins et les Serbes.

Miloïko rencontra dans la rue un de ses amis de Brousse qui pleurait : « Qu'as-tu? » lui dit-il, et l'autre de répondre : « Voilà six jours que je n'ai rien mangé ». Miloïko vit des soldats manger tout crus des morceaux de viande d'un bœuf mort; d'autres faisaient cuire de l'herbe dans une boîte de conserve et la mangeaient.

Avec grand'peine et au bout de quelques jours seulement, Miloïko et ses compagnons obtiennent du propriétaire de la maison où ils sont logés, et en échange de plusieurs napoléons, du pain de maïs, du miel, de l'huile, des sardines et des marrons... Miloïko cause avec les malheureux soldats; ils font des récits lamentables. L'un d'eux raconte que les Albanais ont exigé, pour laisser passer leur

colonne, qu'on leur livrât tous les bœufs et qu'ainsi ils n'avaient plus rien pour transporter leurs bagages et leurs vivres; d'autres fois, les Albanais refusaient d'entrer en pourparlers et du haut des rochers tiraient sans discontinuer sur les Serbes. Ceux-ci, pour échapper à leur feu meurtrier, étaient obligés de se hâter; ils ne pouvaient même pas s'arrêter pour relever ceux qui étaient blessés; ils n'avaient pas même le temps de se baisser pour leur dire un dernier adieu; il leur fallait enjamber le corps de ceux qui étaient tombés et poursuivre cette marche infernale. Et ils voyaient, en se retournant, les Albanais descendus de leurs repaires venir dépouiller leurs victimes et les laisser ensuite gisant sur le sol à attendre la mort. Une mère marchait dans une gorge étroite avec ses deux fils de quinze et dix-sept ans, l'un devant, l'autre derrière elle; tous deux tombent frappés par les balles albanaises, et la malheureuse mère, entraînée par la colonne des fugitifs, ne peut même s'arrêter un instant auprès de ses enfants, tant le chemin était étroit. Les frères doivent abandonner leurs frères; malheur à qui tombe. Il fallait franchir en courant le défilé : un colonel tombe! il veut donner à son officier d'ordonnance son portefeuille contenant son testament et une grosse somme d'argent, mais l'officier ne peut s'arrêter.

Nos amis restèrent treize jours à Scutari. Des avions ennemis venaient chaque jour bombarder la ville. Les cloches sonnaient pour annoncer l'arrivée des avions et les habitants se réfugiaient dans les caves. Une bombe tombe sur la maison où Miloïko était réfugié; elle éclate au premier

étage, tuant une femme et blessant son enfant.

Pendant ces treize jours, les infortunés soldats serbes continuaient d'arriver. Un certain nombre allèrent camper sur des hauteurs autour de la ville. Quelques-uns des blessés furent recueillis et hospitalisés par la Croix-Rouge serbe. Enfin, le 13, un ami du Préfet conseilla à nos amis de partir pour Saint-Jean de Medua où ils pourraient peut-être trouver un bateau.

Partis à cheval pour Saint-Jean de Medua, nos amis s'arrêtèrent, pour coucher, au village de Barboucha dans la maison d'un Albanais catholique; celui-ci leur donne une bonne chambre où ils sont heureux de voir accrochées au mur des images saintes. Mais toute la nuit la femme de leur hôte demeure dans la chambre, craignant que les voyageurs ne détruisent les pieuses reliques chrétiennes; l'Albanais leur vend deux petits jambons pour 3 napoléons. Le lendemain, 14 décembre, ils arrivent à Saint-Jean de Medua à une heure de l'après-midi, après six heures de route où ils avaient croisé des soldats transportant à Scutari du biscuit et du riz arrivé par les bateaux.

A Saint-Jean, répétition des scènes déjà vues à Scutari, mais plus terribles encore. Le nombre des soldats malades et affamés qui attendaient le bateau était très grand. En sept jours, deux bateaux arrivaient, l'un de la Croix-Rouge, l'autre apportant des vivres; les vivres étaient mis dans un dépôt et répartis ensuite entre les soldats de Scutari et des environs; il en restait bien peu pour ceux qui étaient à Saint-Jean. Sur les deux bateaux ne durent prendre passage que les femmes et les en-

fants. Aucun homme ne put y monter. Nos amis couchaient sous la tente. Le 15, les autorités annoncèrent que les hommes ne pourraient pas s'embarquer à Saint-Jean et qu'ils devaient aller à Durazzo ou à Valonna. Mais nos amis, fatigués, ne se décident pas à partir. Chaque jour les avions venaient, jetaient des bombes en grande quantité ; beaucoup étaient blessés et nos amis se réfugiaient tous les jours, de neuf heures à dix-huit heures, dans une grotte située sur la hauteur, pour échapper aux bombes. Manquant de nourriture et ne pouvant s'en procurer à Saint-Jean de Medua, nos amis en cherchèrent dans les environs, et, comme les Albanais n'acceptaient d'être payés qu'en or et que ce précieux métal commençait à faire défaut à Miloïko et à ses compagnons, ils envoyèrent leurs gendarmes avec un cheval et donnèrent ce cheval en échange de quelque nourriture (beurre, lard, haricots), de quoi se nourrir durant trois jours au plus. Ils n'étaient plus que douze personnes à ce moment, le préfet n'ayant gardé que quatre gendarmes et ayant envoyé les huit autres au dépôt de gendarmerie à Scutari. Ils durent aussi envoyer au commissariat de police leurs gendarmes pour recevoir des distributions de sucre et de biscuit qui étaient faites aux malheureux faisant la queue de dix à onze heures du matin, pendant une heure seulement, car il n'y aurait pas eu assez pour distribuer plus longtemps. Un jour, Miloïko faisait lui-même la queue, quand il est interpellé par un soldat anglais qui lui donne une belle boîte de conserves et lui offre des couvertures. Il y avait à Saint-Jean tout un camp de soldats anglais ; l'un d'eux excita l'admi-

ration de Miloïko par son sang-froid en face du danger : il était en train de souffler sur son feu pour faire cuire sa soupe ; une bombe d'avion tombe à dix mètres de lui; l'Anglais ne bronche pas et continue à souffler.

Deux jours avant Noël (vieux style), Miloïko et Alexandre Yalitchitch, afin d'avoir plus de biscuit pour le jour de Noël, étaient venus faire queue avec leurs gendarmes ; et, précisément, ce jour-là, les avions lancèrent plus de 100 bombes sur les malheureux qui attendaient devant le commissariat et qui, n'ayant pas le temps de se mettre à l'abri, se couchèrent par terre ; il y eut beaucoup de blessés, une dizaine de tués, et douze bombes tombèrent à moins de dix mètres de Miloïko et Yalitchitch, qui furent couverts de sable, car c'était sur la plage que la scène se passait. Le bois manquait pour se chauffer et pour faire cuire les aliments. Les gendarmes allaient au loin couper du bois et en rapportaient quelques morceaux qui brûlaient difficilement. La pluie tombait sans interruption.

Nos amis, en dépit de leur tristesse, voulurent célébrer la fête de Noël, un peu comme ils le faisaient chez eux. Habituellement, ils mangeaient à huit heures du matin avant de monter à leur grotte et après six heures quand ils en descendaient ; mais, le jour de Noël, ils mangèrent dans la grotte ; ils placèrent une nappe sur une grande pierre plate, firent un grand feu sur lequel ils cuisirent le traditionnel jambon de Noël et un gâteau qu'ils ornèrent d'un cierge fabriqué par eux-mêmes avec de la cire d'un rayon de miel, et, des larmes dans la voix, ils chantèrent un cantique à l'enfant Jésus.

Le soir de Noël, à neuf heures, nos amis qui étaient sous la tente sont tout d'un coup secoués par plusieurs violentes détonations; ils croient que la ville est bombardée par les Autrichiens; mais, renseignements pris, c'étaient des artilleurs serbes qui, voyant des lumières sur la mer et pensant que c'étaient des navires autrichiens, avaient tiré avec leurs canons.

La misère des réfugiés augmentait de jour en jour. Nos amis étaient anéantis, pâlis. Le froid et l'humidité sous la tente les rendaient fiévreux et bronchiteux; ils n'avaient presque pas d'eau pour se laver; leur aspect était misérable, leurs barbes longues leur donnaient un aspect sauvage. Ils ne buvaient que du thé; l'unique source était contaminée et ceux qui en buvaient prenaient la dysenterie; beaucoup en moururent.

Le 1er janvier 1916, un grand bateau français accompagné de 7 torpilleurs arriva pour chercher les ministres serbes, les députés et les fonctionnaires supérieurs. On dit à nos amis qu'ils pouvaient partir sur ce bateau. Mais la foule était si grande que Miloïko et son frère furent séparés du préfet et des Yalitchitch qui seuls purent s'embarquer. Les Stevovitch durent attendre encore six jours. Enfin, le 7 janvier, ils s'embarquaient sur un grand bateau italien qui les emmena à Brindisi; au moment du départ, ils furent bombardés par des avions autrichiens, mais, comme il faisait nuit, ils ne se rendirent pas compte de ce qui arrivait; ils crurent que le bateau était torpillé et même qu'il coulait déjà (cette impression était due aux oscillations que le bateau faisait justement au mo-

ment de démarrer) ; il y eut panique avec angoisse ; pendant vingt mortelles minutes, les passagers s'attendirent à voir le navire couler; les femmes embrassaient en pleurant leurs enfants; d'autres, à genoux, priaient ; un homme, voulant devancer l'instant fatal, allait se jeter à la mer quand ses compagnons l'arrêtèrent ; des marins en armes gardaient les canots, d'autres mettaient les ceintures de sauvetage. Pendant la traversée, le capitaine fit téléphoner par sans fil, demandant des torpilleurs italiens pour se défendre contre des bateaux de guerre autrichiens qui étaient dans le voisinage. Au bout de deux heures, les torpilleurs arrivaient, ce qui rassura les passagers.

A deux heures, le bateau arrive à Brindisi, salué par les acclamations de la foule qui, par suite des radiotélégrammes envoyés par le capitaine, croyait déjà le bateau torpillé. Les ministres serbes à Rome et à Paris, qui avaient été prévenus, télégraphiaient aussi leur inquiétude et leur bienvenue.

Des dames de la Croix-Rouge anglaise (Miss Paggett) distribuèrent à chaque réfugié qui débarquait un gros paquet de vêtements : chemise, caleçon, tricot, chaussettes, chaussures.

Logés pendant deux jours dans un baraquement en planche au bord de la mer, nos réfugiés reçurent de la Croix-Rouge italienne, en grande quantité, du pain, des conserves, du jambon, du cognac, du vin, etc. Les malades furent mis à l'hôpital de Brindisi.

Les réfugiés partirent pour Modane : Miloïko et son frère passèrent sept jours à Turin, puis retrouvèrent à Modane 3.000 réfugiés parmi lesquels

un millier de jeunes étudiants serbes, de seize à vingt ans, qui tous avaient dû faire une quarantaine à Modane et passer à la désinfection. A Modane, ils étaient logés dans une caserne vide et couchaient le soir sur le plancher nu. Comme nourriture, les réfugiés ne reçurent que des soupes et un peu de confiture avec un kilo de pain. Ils avaient été si privés de nourriture qu'ils devaient se réhabituer petit à petit à manger.

De Modane, plus de 500 étudiants parmi ceux qui étaient les plus fatigués furent envoyés à Aix-les-Bains pour se reposer et se soigner. Les autres jeunes gens, avec 2.000 réfugiés, furent envoyés au village de Viriville dans l'Isère, entre Grenoble et Lyon; ils n'y étaient pas trop bien, logés dans un vieux couvent désaffecté, où il leur fallait faire toutes les besognes manuelles et assez sommairement nourris. Par contre, à Aix, nos étudiants serbes furent logés dans de bons hôtels, ayant un lit pour deux et recevant une nourriture abondante. Mais ceux qui jusque-là, au milieu de leur propre détresse et des émotions de la route, n'avaient pas eu le temps de songer aux foyers qu'ils avaient quittés, furent, quand ils se trouvèrent enfin au repos, envahis par le souvenir de leurs familles, par l'inquiétude de savoir ce qu'étaient devenus ceux qu'ils aimaient et, dans les chambres de nos étudiants serbes, ce n'étaient que soupirs et lamentations.

Sur les 500 qui étaient à Aix, 300, âgés de moins de dix-huit ans, furent après trois semaines envoyés dans les lycées et collèges, un peu partout, en France, environ 10 par collège. Miloïko et les 200 autres

restèrent encore vingt jours à Aix, puis partirent pour Voreppe, petit village dans la montagne à une heure de Grenoble, où ils restèrent quatre mois, logés dans un couvent désaffecté, situé sur la hauteur au-dessus du village, assez mal nourris et occupés à apprendre le français avant d'être dirigés dans les universités. Chaque jour, ils devaient aller à l'école le matin et à trois heures : deux maîtresses d'école leur enseignaient le français et deux chefs de groupes, professeurs serbes, servaient d'interprètes. Les leçons étaient intelligemment données, beaucoup de lecture, de synonymes, dictées au tableau, etc. Ceux des étudiants qui n'avaient pas une bonne conduite étaient envoyés à la Grande Chartreuse où se trouvait une sorte de petite colonie pénitentiaire pour les Serbes. Il n'y en eut qu'un très petit nombre. C'était le directeur français qui décidait ces envois ; les étudiants devaient faire tout le service eux-mêmes et ce service était pénible, car il fallait tout monter, la viande, les pommes de terre, le pain, les ustensiles du village au couvent (3/4 d'heure de montée) ; plusieurs jeunes gens n'avaient pas la force de faire ce travail et c'est injustement qu'ils furent punis de ne l'avoir point fait. Le frère aîné de Miloïko, ayant des ressources, avait pu louer un petit appartement à Grenoble et n'avait pas été obligé de venir à Voreppe. Miloïko vint souvent de Voreppe chez son frère.

Cependant les étudiants serbes n'étaient pas malheureux à Voreppe ; le village, pittoresquement situé dans un beau site de montagnes et entouré de forêts, plaisait à leur vue, et les habitants étaient

bons pour eux; à l'arrivée à Voreppe, beaucoup d'habitants étaient venus les chercher le matin avec trois voitures pour transporter les plus fatigués et un bataillon de territoriaux logés dans le village était venu également. Nos jeunes gens firent bonne connaissance avec ces territoriaux et quelques-uns d'entre eux furent les premiers amis français de Miloïko. Ces jeunes gens n'engendraient pas la mélancolie; on leur avait prêté un piano et souvent, le soir, c'étaient dans la grande salle du réfectoire des jeux, des danses, des chants et des récitations. Ils avaient formé un chœur qui chantait des chants nationaux de Serbie : Marinkovitch, Georgevitch, Zaïtz, Mokraniatz et tous les hymnes des alliés. Ils donnèrent dans leur couvent un concert au profit de la Croix-Rouge et beaucoup de monde vint des environs pour les entendre. Ils en donnèrent aussi un à Voiron et un à Grenoble pour la journée serbe. Ils faisaient de grandes promenades dans la montagne et le dimanche allaient en grand nombre à l'église du village, ce qui les fit très bien voir des habitants. D'une façon générale, ils étaient bien contents à Voreppe; sans doute, la nourriture n'était pas excellente; mais tout était très bon marché dans le village et ils pouvaient acheter un fromage pour deux sous, un litre de lait pour quatre sous et deux œufs pour trois sous.

Cette vie agréable dura jusqu'à la fin de mai, époque à laquelle 150 jeunes gens partirent à la caserne de Jausiers pour faire leur service militaire. Les 50 restants s'augmentèrent d'une centaine de jeunes Serbes. Miloïko et quinze étudiants parti-

rent le 15 juin pour l'école supérieure de commerce à Aix-en-Provence. Un professeur serbe, était venu les chercher de Marseille.

La vie à Aix-en-Provence fut bien différente pour nos jeunes gens de celle qu'ils avaient menée à Voreppe ; les cours n'étaient pas encore installés; ils furent versés dans un dépôt commandé par un vieux caporal français ; c'était une maison assez délabrée ayant servi d'atelier-école. Les vitres étaient cassées, la poussière et la saleté régnaient partout ; les jeunes gens durent tout nettoyer eux-mêmes; le caporal les commandait comme des domestiques; ce caporal recevait l'allocation et donnait aux jeunes Serbes une nourriture insuffisante et mauvaise. Les jeunes Serbes étaient habituellement enfermés dans cette masure et ne pouvaient sortir que deux ou trois fois par semaine avec la permission du caporal, qui abusait passablement de son autorité. Il était impossible aux jeunes Serbes de faire quelques connaissances parmi les familles françaises et celles-ci ne manifestaient aucune attention, aucun égard pour eux. Plusieurs d'entre eux contractèrent des maladies. Miloïko, atteint de la jaunisse, passa un mois à l'hôpital.

L'erreur avait été de faire venir trop tôt à Aix les jeunes Serbes pour une école de commerce qui n'était pas encore installée. Cette erreur avait été commise par Radivoyévitch, employé à la délégation du ministère du commerce serbe à Marseille et nommé directeur de l'école; de plus, Radivoyévitch ne fit rien pour établir des relations entre les jeunes Serbes et les habitants français à Aix. Nos jeunes gens restèrent fort isolés et assez malheureux.

Le 20 août, les cours ouvrirent, il y avait vingt professeurs dont quatre français. Les cours étaient très bien donnés. Les étudiants étaient libres de sortir chaque jour de douze à quinze heures; les cours se donnaient de huit à douze, et de quinze à dix-neuf heures. Un bon directeur fut nommé qui reçut directement les allocations de la Préfecture. La nourriture devint moins mauvaise. La population française commença à s'intéresser aux étudiants serbes et le recteur de l'Université et une directrice d'école organisèrent pour la Noël serbe un concert où le recteur recommanda les étudiants à la population. Nos jeunes gens eurent à la Noël de petits cadeaux faits par la population.

En janvier 1917, les jeunes Serbes passèrent un examen dont leurs professeurs farent fort satisfaits. Miloïko travailla jour et nuit pendant plusieurs semaines pour cet examen dont la date avait été avancée; il se surmena et sa santé, rendue fragile par la terrible odyssée, fut ébranlée. Le docteur lui donna un congé d'un mois pour aller en Corse dans le sanatorium fondé par les Anglais pour les civils serbes. Mais à Marseille, Miloïko vit le délégué du ministre de l'intérieur qui lui déconseilla d'aller en Corse, disant que la traversée et le retour en mer en un mois lui serait nuisible et, sur l'avis du délégué, Miloïko vint à Cannes.

C'est à Cannes et à Nice que Miloïko retrouva un grand nombre de ses compatriotes et c'est aussi là qu'il reçut, de sa famille restée en Serbie, de tragiques nouvelles.

Jusqu'en mai 1916, Miloïko et ses amis n'avaient appris aucune nouvelle des leurs et de leur pays.

A ce moment Miloïko reçut à Voreppe, par l'entremise de la Croix-Rouge, quelques cartes de son père et de sa famille, disant qu'ils étaient en bonne santé, mais ne disant rien sur les Allemands. En juin on lui écrit qu'on lui a fait des envois d'argent, mais que les envois ont été retournés. Le 26 octobre 1916, le frère de Miloïko reçoit à Rives, près Grenoble, par l'intermédiaire du bureau de Zurich, une dépêche annonçant la mort de leur père, sans donner aucun détail. Les frères, au milieu de leur douleur, ne pouvaient comprendre comment leur père, qu'ils avaient quitté encore si robuste malgré son âge (65 ans), avait si vite succombé. Ils supposèrent que le chagrin l'avait miné, que peut-être il avait été emprisonné et avait eu à subir des Allemands de mauvais traitements. Mais des cartes de leur mère leur dirent qu'il était mort de maladie.

C'est seulement le 20 mai que Miloïko devait apprendre la terrible vérité; ce jour-là il était allé à Nice visiter l'hôpital où étaient en traitement des militaires serbes; 400 d'entre eux avaient été prisonniers des Autrichiens et échangés contre des prisonniers malades allemands. Parmi eux se trouvait un sous-officier qui avait été fait prisonnier dans un village près de Krouchévatz et, blessé, avait été placé dans un hôpital de cette ville, en temps de paix caserne du 12e régiment d'infanterie serbe. Ce sous-officier, du nom de Drobniak, était resté huit mois dans cet hôpital et, sans connaître le nom de Miloïko Stevovitch, mais heureux de parler serbe avec un compatriote, il se mit à lui donner des nouvelles de Krouchévatz, comment la nourriture était mauvaise et combien était

terrible la domination des Allemands. Puis il dit : « Le 1er juin 1916, à cinq heures du matin, j'étais à une fenêtre de l'hôpital donnant sur la cour de la caserne et là je vis de mes yeux pendre trois martyrs serbes; j'ai su leurs noms : c'étaient les nommés Sibin Yalitchitch, Voga Bralovitch et Millosav Stevovitch. « Que dites-vous? s'écria Miloïko; Millosav Stevovitch est mon père, il est mort de maladie, ma mère me l'a écrit ». Mais Drobniak : « Je te jure que je te dis la vérité; j'ai vu pendre Stevovitch par les Autrichiens; c'était un grand bel homme avec le teint coloré et une longue barbe blanche. » — « Mais pourquoi l'ont-ils pendu? » dit alors Miloïko, la voix tremblante. — « Parce que, dit Drobniak, Stevovitch encourageait en secret à la résistance et donnait des vivres et des subsides à des soldats serbes qui faisaient la guerre de guerilla dans les montagnes. Parce que, égalcment, il connaissait la cachette où avaient été mis des objets et des valeurs que le roi Pierre lui avait confiés en dépôt, qui provenaient de son palais, et que Stevovitch n'avait pas voulu révéler le lieu de cette cachette. Il y eut, le 1er juin, huit exécutions dans cette caserne de Krouchévatz. » Miloïko apprit depuis que les Autrichiens avaient emprisonné, maltraité et pendu un grand nombre de notabilités.

De Cannes, Miloïko partit en traitement en Savoie.

22 *mai* 1917. — Départ de Cannes pour Gérardmer.

A Toulon, nous apercevons Berthe, venue de Hyères pour nous serrer la main au passage du

train et Jacques, très beau dans son uniforme d'officier de marine. Il regrette le front. Dans le train, beaucoup de marins qui vont à Marseille; des noirs avec leurs chéchias rouges. Près de Saint-Raphaël, leurs campements étaient pittoresques, des huttes en bois d'où s'échappait une petite fumée bleuâtre, des tentes toutes blanches qui faisaient songer aux pays d'Orient avec la mer bleue, les rochers si rouges et la verdure si pâle.

A Marseille, Patrick est à la gare. Il est assez pessimiste et désolé de la Russie dont il regrette le régime autocratique.

Nous couchons à Laveline après trente heures de route.

Gérardmer, 31 *mai* 1917. — Nous sommes à Gérardmer depuis le 23. C'est très calme ici, mais où sont les chers alpins? Plus un seul, hélas! Ils sont remplacés par des régiments dont le moral paraît assez médiocre. Leur allure laisse quelque peu à désirer; ils se traînent, se dandinent, rient quand on passe. Ah! où sont nos brillants chasseurs? Absence de civils; dans les rues rien que des soldats; quelques rares Anglais sont encore cantonnés à la villa Vautrin. On n'entend presque plus le canon, sauf le nôtre quand il tire sur les taubes qui viennent, chaque jour, par beau temps.

Un écho de la dernière offensive : Mme de Nanteuil, de l'ambulance de Pouilly (Berry-au-Bac), écrit à notre présidente de la Croix-Rouge : « Nous avons plus de 20.000 blessés et pas assez de lits, rien pour stériliser, tout manque. Nous pleu-

rons de honte, de douleur et de misère. L'état-major n'avait pas prévenu Godard. »

L'aumônier Métayer nous parle du Japon où il a vécu des années : le protestantisme y fait de rapides progrès; il a l'élite japonaise tandis que le catholicisme a la foule. Les Japonais, au moment d'entrer en guerre; avaient émis des prétentions invraisemblables : ils ne demandaient rien moins que Guernesey et Jersey.

5 *juin* 1917. — Il y a des bruits qui circulent, des bruits d'une paix très prochaine. Briand serait en Suisse et aurait vu Bulow (?).

Nous faisons la connaissance, chez la présidente, du général de la Guiche, très aimable, parlant bien, un peu paradoxal. Il a été attaché militaire à Berlin, où il avait su devenir un confident du kaiser (ce qui prouve sa valeur diplomatique). Il n'y a pas longtemps qu'il a quitté Pétrograd. Il ne semble pas inquiet de la révolution russe; l'indiscipline, dit-il, régnait déjà sous le régime autocratique. D'ailleurs, il suffit à n'importe qui de parler avec autorité à un Russe pour qu'il obéisse. Les Russes souffraient beaucoup économiquement il y a un an : trois jours sans viande, manque de blé, preuve du nombre d'hommes tombés et de la main-d'œuvre insuffisante. Au moment de la défaite roumaine, les Russes se frottaient les mains.

Le colonel H... est optimiste, cela fait du bien : les Allemands ne pourront pas tenir au delà de septembre. Leur récolte de pommes de terre et de blé est très déficitaire. 125.000 hommes vont être envoyés sous peu d'Amérique sur notre front. Des

bateaux américains seront prêts à l'automne et permettront l'arrivage des charbons d'Angleterre en France. Le fret ne manquera pas comme l'hiver dernier.

8 *juin* 1917. — Des orages tous les jours. Un régiment d'artillerie de montagne arrive ce matin. Le lieutenant que nous logeons (bien aimable et modeste petit jeune homme) nous annonce d'autres troupes. Est-ce la préparation d'une offensive en Alsace ? 900 hommes et 200 chevaux sont cantonnés à Gérardmer. Nous avons chez nous deux officiers, trois poilus et trois chevaux. L'ordonnance de notre lieutenant, un nommé Delannoy, est élève à l'École des Beaux-Arts. Je suis très mortifiée de le voir dîner à la cuisine. Notre lieutenant a fait trois ans d'études à la faculté de théologie. Le hasard l'amène à Gérardmer dans la seule famille protestante de l'endroit, où il dîne avec l'aumônier. Ce dernier revient du lac Blanc où il a été fortement bombardé. Il existe une ambulance là-haut, dirigée par une infirmière, Mme Maître, qui, après la croix de guerre et la médaille d'or des épidémies qu'elle porte déjà, voudrait bien décrocher la Légion d'honneur; elle est donc au front pendant que son mari, député de son état, trente-huit ans, reste à Paris. Elle a du cran, nous dit Métayer; l'autre jour elle est allée à 15 mètres des tranchées boches

9 *juin* 1917. — On attend demain ici une nouvelle division avec un général d'armée : le général Mitry. Nous retrouvons ici plusieurs anciennes connaissances : Vaufrelan, Ernest Zuber, le lieu

tenant Rieder, le docteur Lafforgues, Mlle de Bouglon.

13 *juin* 1917. — La présidente vient nous annoncer l'abdication du roi de Grèce. Enfin ce n'est pas trop tôt. C'est Vénizelos et Sarrail qui auraient manigancé la chose. Le diadoque et son père sont tous deux partis pour la Suisse. On croit que les Bulgares vont suivre le mouvement grec et que la prochaine abdication sera celle de Ferdinand.

Un infirmier revenu de l'ambulance de Pouilly (où est Minerve) raconte un incident qui prouve ce qu'a été le service de santé dans la dernière offensive : un commandant arrive à l'ambulance et demande à voir un lieutenant qui, blessé, avait dû y être apporté l'avant-veille. On cherche ; personne n'avait rien vu. A la fin, dans une baraque, sur de la paille, à terre, on finit par découvrir le malheureux lieutenant, mort de la suite de ses blessures et laissé là sans aucun soin... et l'interpellation sur le service de santé à la Chambre s'est évanouie en fumée ! C'est honteux. On dit que le grand quartier général ne veut pas prévenir le service de santé de la date des offensives, par crainte des fuites.

15 *juin* 1917. — De nouveaux régiments d'artillerie arrivent. On entend beaucoup le canon du côté de Munster. Est-ce le canon boche ou le nôtre ? Il fait splendide. L'état-major de la 6e armée est ici (venant de Châlons) ; on a aperçu dans une auto le colonel Kœchlin.

Nos artilleurs sont campés à la ferme Johnston. Nous en logeons cinq. De bien braves types, vieux

dejà, et si reconnaissants du peu que l'on fait pour eux. J'ai été hier soir « casser une croûte » avec eux. Ils dînaient dehors sur une table bien propre : leurs caissons à côté d'eux, dissimulés sous des feuilles de sapin. Ils formaient un joli tableau.

A Terminus est installée une coopérative militaire. Il y a chaque jour une présence de 300 à 400 poilus. Philippe y assiste à une séance de cinématographe; il y rencontre le général, le commandant, le médecin chef, etc.

Le brave Nouvelon dirige à présent trois foyers du soldat, celui d'ici, celui de Retournemer et celui du Collet.

16 *juin* 1917. — Deux avions boches ce matin. Ils survolent longuement la ville et nous assistons à un intéressant combat aérien. On voit les coups. L'un des taubes part du côté du Phény et nous apprenons le soir qu'il a été descendu à Gascheney; l'officier, peu blessé, est soigné à l'hôtel du Lac et le pilote est prisonnier au quartier. Ce pilote allemand a dernièrement, à Colmar, descendu un avion anglais; l'aviateur britannique, en accostant, a demandé à acheter un chapeau (il avait perdu son couvre-chef dans sa chute) afin de se présenter convenablement devant le général prussien qui devait l'interroger.

Le calvaire, au lac Blanc, a de nouveau été fortement bombardé. On parle d'un coup de main de notre part sur ce côté-là pour tâter un peu le terrain.

Il fait de plus en plus chaud. Le chef de musique vient nous demander un coin de notre jardin pour les répétitions de la musique militaire. Nous allons être privilégiés en fait de musique.

20 *juin* 1917. — On entend le canon comme aux premiers jours de 1914 avec une force inouïe. En ville, on nous dit qu'il passe des troupes toutes les nuits sans interruption, se dirigeant soit vers Sainte-Marie-aux-Mines, soit vers Munster.

Des bagarres ont eu lieu hier soir : des soldats des troupes traversant Gérardmer venant de la Somme, de Craonne, de Verdun et portant tous la fourragère, ont interpellé en passant les officiers de la division attablés au café. On n'entendait que des cris : « ...embusqués! — à bas les embusqués!... » On dit même qu'un soldat aurait frappé un officier (?). En tous cas on attend le départ prochain de la division; elle serait remplacée par une autre qui arrive directement du front.

Plusieurs régiments, et des meilleurs, refusent de marcher. A Laveline, des officiers ont été sifflés et obligés de se cacher. Cette dernière offensive a été néfaste. On attend d'ici peu des renforts d'Amérique. Je crois que nous commençons à en avoir besoin. Altiar, qui revient de Philadelphie, a failli être torpillé. On a mis les canots de sauvetage à l'eau. Les femmes et les petits chiens ont été admirables, mais les ambulanciers n'ont pas été à la hauteur. La torpille a manqué son but. Des Sénégalais vont arriver à Gérardmer.

22 *juin* 1917. — Au Calvaire, les nôtres ont reçu des messages lancés par des arbalètes allemandes; sur l'un d'eux était écrit : « Votre division part le 28 ». C'était vrai. Sur un autre : « Gare au capitaine Schwartz. Si nous le prenons, il sera pendu. » Le capitaine Schwartz est un brave Alsacien qui n'a peur de

rien. On prépare un coup de main pour cette nuit dans la région du Creux d'Argent (près d'Orbay). On veut tâter le terrain et faire quelques prisonniers. Mme Maître, au dernier bombardement du Calvaire, a été blessée; blessure légère, il est vrai, et causée par un éclat de vitre ; l'avant-bras était écorché. Elle espérait que cela avancerait les choses pour sa Légion d'honneur, mais elle n'a eu qu'une nouvelle citation. Son mari est venu « en mission » au lac Blanc inspecter les tranchées, et tous deux sont partis pour quatre jours faire un tour en Alsace reconquise.

Nous avons à dîner quelques officiers de l'illustre division n° .. Ils entrent dans le salon, sanglés dans un uniforme bien neuf, bien frais, des bottes dernier modèle lacées jusque sous le genou et fermées par un nœud dont le bout droit ne dépasse pas d'un centimètre le bout gauche. Où sont les braves godillots d'antan ? Ils sont cuirassés de cuir de pied en cap. Plus il y a de cuir, moins il y a de front.

24 *juin* 1917. — Parmi la troupe, les officiers d'état-major sont mal vus : on les accuse de trop s'installer dans la guerre, d'y être trop confortablement. Aujourd'hui à quatre heures, ils se promenaient tout chamarrés à la musique sur la place du Trexau, et ce n'était pas très édifiant.

Le petit coup de main a eu lieu cette nuit au Calvaire. On a dépensé 1 million de francs en projectiles, perdu quatre hommes, fait trois prisonniers et ramassé trois cafetières; si ce n'était triste, ce serait risible.

Beaucoup de troupes ont passé en ville ces nuits-ci. Des noirs sont arrivés. Pauvres noirs, on dit qu'ils

se sont fait hacher à Craonne : tous leurs officiers furent tués, et, seuls, désemparés, ils allèrent trop vite en avant. On attend des chasseurs à pied et des chasseurs alpins. Le jeune Henri King, frère de mes anciens élèves de Levallois, glorieux garçon du 172e, était à la dernière offensive de Champagne. Cela a été affreux ; nos soldats tombaient par endroits sous le feu de nos canons ; ils ont été affolés et à présent ils ne veulent plus marcher. Cette dernière offensive a été si mal dirigée qu'elle a été funeste à tous points de vue, hélas !

27 *juin* 1917. — Trois taubes ce matin, deux de chasse et un porteur de bombes. Canons, mitrailleuses, tout marche. Cela fait un tapage infernal.

La 161e division part demain matin pour Montbéliard. Nous avons la visite du général de La Guiche. Mlle de Bouglon a la croix de guerre. Robert d'Eichthal est venu nous voir à cheval de Remiremont où il cantonne en attendant d'être envoyé à la Croix-aux-Mines. Il est superbe. Depuis un mois au front, il a déjà décroché la croix de guerre au Chemin-des-Dames, d'où il vient. Glorieux baptême du feu ! Le colonel Kœchlin a eu un joli mot en parlant de lui à l'aumônier : « C'est un as ! » C'est vrai.

Mes premières notes de guerre paraissent chez Émile-Paul, sous le titre : « Journal d'une Civile », avec mes initiales et le patronage d'Altiar. Les appréciera-t-on ? J'y ai mis beaucoup de mon cœur.

28 *juin* 1917. — De nouveau trois avions ce matin qui jettent, cette fois, deux bombes dans le lac.

Nous voyons, à sept heures, arriver Hartmann qui reste à dîner. Il est, comme toujours, frais et pimpant. Il revient de visiter ses ouvriers alsaciens réfugiés près d'ici et nous conte un beau trait du général de Castelnau. Au Val d'Ajol, au moment où passait l'enterrement d'un brave vieil Alsacien, des paysans jetèrent sur le cercueil des pierres, parce que le défunt était protestant. Hartmann avec raison s'indigne et écrit la chose à l'état-major Castelnau. Hier matin, à son passage à Remiremont, il reçoit la visite d'un commandant envoyé par Castelnau qui lui demande tous les détails de l'événement et qui ajoute : « Le général m'a prié de vous dire que réparation sera faite, car le général a lui-même trop souffert dans sa foi pour permettre que des protestants soient persécutés. »

29 *juin* 1917. — Visite d'Adolphe. Il vient d'être relevé de Wesserling où il tenait le secteur depuis un an. Nous sommes heureux de le voir.

Il nous raconte que l'an dernier, alors qu'il était devant Verdun au fort de Souville, les obus pleuvaient si drus que pendant près d'un mois ils furent obligés de rester sous terre. Par moments, ils avaient tellement le désir et le besoin de prendre l'air qu'ils sortaient du fort entre deux bombardements (le répit était d'une minute environ), et au pas de gymnastique, franchissaient la distance qui les séparait d'un petit bois où ils étaient en sûreté. A un moment donné, ils furent pris sous le tir dans la zone dangereuse. Tous se couchèrent à terre, sauf l'un d'eux, un jeune lieutenant qui répondit, quand ses camarades lui demandèrent pourquoi il ne s'était

pas couché : « Quand on porte mon nom, on ne se couche pas sous les obus. » Ce jeune homme était fils de Dreyfus.

Ce fut Adolphe qui reçut la dernière dépêche du commandant Raynal, envoyé du fort de Vaux au fort de Souville. Elle était ainsi libellée : « Nous ne pouvons plus tenir; plus rien à manger ni boire », puis le télégramme était coupé. Le fort de Souville renvoya par ordre du grand quartier général une dépêche au commandant Raynal ainsi conçue : « Vous êtes nommé commandeur de la Légion d'honneur. » Le télégramme fut pris par les Allemands, transmis à Guillaume qui le fit remettre à Mayence au commandant Raynal.

Adolphe nous dit que, il y a peu de jours, Marcel a dû rester douze heures avec son masque sous un intense bombardement de gaz.

Dernièrement, les Anglais ont mené une attaque dans le Nord, de main de maître, avec une préparation d'artillerie supérieure à tout ce qui avait été fait jusqu'à présent.

Hartmann nous raconte avec humour qu'il vient de passer trois nuits blanches du fait du théâtre aux armées; ces nuits n'étaient pas trop tristes, grâce aux chants délectables des artistes. Mais H... en semblait un peu obsédé. En arrivant dans un hôtel : « Je désire une chambre, disait-il. — Oui, Monsieur, mais nous ne pouvons vous mettre qu'au troisième sur la cour, à cause du théâtre aux armées qui arrive ce soir. » A Charmes : « J'aimerais bien dîner. — Impossible, Monsieur, le théâtre aux armées a retenu toutes les tables... » A Remiremont : « Puis-je avoir un petit salon où

recevoir un officier qui doit venir me voir demain matin? — Oh! non, Monsieur, le théâtre aux armées... etc. »

1er *juillet* 1917. — Marie Charbonnel et Philippe sont allés au Rudlin où une matinée musicale et littéraire était organisée pour les poilus au Foyer du Soldat que dirige M. de Richemont. Ils avaient emmené avec eux un certain chanteur marseillais aussi large que haut qui fit frein, car ils mirent deux heures avec le cheval de Rieder pour monter là-haut. Ils reviennent à dix heures du soir, très heureux de leur journée. Marie a eu un beau bouquet de fleurs d'Alsace cueillies par un ami de Giscart : jolie et touchante attention. Beaucoup d'officiers étaient présents; quelques-uns étaient descendus du Calvaire, plus de 300 poilus. La célèbre Mme Maître était là, le bras en écharpe et un œil complètement poché; Philippe lui dit qu'il n'avait pas su qu'elle eût été blessée à la figure : « Non, répond-elle, c'est un accident d'auto. » Philippe a retrouvé le lieutenant Lobscure, notre hôte de 1914, qui lui a offert un élégant petit thé dans un des chalets des Lesseu. La représentation a commencé à six heures. Marie Charbonnel a chanté deux poèmes de Trémisot accompagnés par l'auteur et deux chants composés à Nice par un officier serbe. Philippe dit « A ma mère » de Déroulède, « la Passion de notre frère le poilu » qui a ému l'assemblée, « Les yeux » de Sully Prudhomme et la petite poésie de Victor Hugo « Je ne pensais pas à Rose ». Un soldat qui s'intitule « le roi des siffleurs » a sifflé en fumant une cigarette.

Philippe rapporte une bonne nouvelle : les Russes commencent une offensive sur un front de 150 kilomètres. C'est excellent car cela obligera les Allemands à dégarnir notre front et notre offensive en Alsace réussira. Les prévisions de l'abbé Moreux vont se trouver vraies : la fin de la guerre pour le 28 juillet 1917.

On vient de remettre à Mlle de Bouglon sa croix de guerre. C'est le général de La Guiche qui présidait la cérémonie. « Victoire », la petite chienne de Mlle de Bouglon, avait au cou un ruban vert auquel était attachée une toute mignonne croix de guerre.

Le bruit court que le général Broussiloff ne serait autre que le prince Louis-Napoléon.

3 *juillet* 1917. — Nous avons pour le thé la visite des parents de Mlle de Bouglon, très aimables, très admiratifs (cela fait toujours plaisir à une maîtresse de maison), « très vieille France » et très intéressés par le dessin de Grandville de la collection de mon grand-père. M. de B... va tâcher d'identifier les personnages, lesquels, dit-il, sont tous historiques. De Paris une nouvelle assez curieuse si elle est vraie : l'Amérique aurait fait cette déclaration à l'Allemagne : « Si vous continuez la guerre, nous dépenserons 100 milliards par an et nous vous écraserons complètement ; si vous faites la paix nous payerons tous les dommages que vous aurez faits dans le Nord ; vous rendrez à la France l'Alsace et la Lorraine et vous pourrez ainsi un jour relever la tête. »

Pétain a passé aujourd'hui ici. Il est resté vingt minutes en ville, puis est parti visiter le secteur.

Notre illustre cousin Jean Léonard vient dîner. Il a

blanchi, mais a toujours très grand air. Il est muet sur les événements militaires.

6 *juillet* 1917. — Journée splendide. On fait les foins. C'est joli, ces poilus dans le soleil avec les grandes ombres que font les sapins sur l'herbe coupée qui brille comme de l'or. Des camions viennent ravitailler notre petite ferme qui sert de magasin d'approvisionnement à la vallée de Ramberchamp. Le 14, notre terrain en bordure du lac servira à un match de foot-ball entre Anglais et Français; ensuite il sera utilisé par la Société de préparation au service militaire dont le notaire est président.

7 *juillet* 1917. — William, Robert et M. Weiss reviennent du triste pèlerinage de Gascheney.

A Berlin, on ne peut acheter qu'une robe par an et il faut apporter l'ancienne usée en échange. Nous n'en sommes pas là, heureusement. Le charbon manque à Paris et il y en a tant qu'on en veut au Havre. Toujours le manque d'organisation.

8 *juillet* 1917. — Soirée chez le capitaine Rieder, aux Mousses. Beaucoup d'officiers un peu congelés tiennent le fond du salon. Le général d'Anselme est noyé dans un grand fauteuil de cuir bouilli; il est assez rude, un peu « colonial ». Un piano est avancé. Charbonnel chante des chants d'amour... Ah ! où sont les chants patriotiques d'Odile ?... Un lieutenant nous « hurle » « De la puissance éternelle... » Cher Bouchedor où êtes-vous aussi ? Le colonel est beau et lumineux dans cette atmosphère un peu « demeurée », Rieder est charmant.

12 *juillet* 1917. — Nous avons aujourd'hui à la villa une petite fête pour les gamins de l'école sous la direction de Mme Laurent (Mlle Étienne). Ce sont de bons petits diables. Philippe leur organise des jeux et cela nous rappelle nos séances des années précédentes pour les mioches des sections cadettes antialcooliques. Nous demandons à un petit : « Où est ton papa ? est-il à la guerre ? » Il répond : « Papa a f... le camp avec la bonne. » — A un autre, même question. Réponse : « Je n'ai pas de papa ». Je n'ai pas osé adresser ma demande à un troisième.

Un commandant qui a été à l'état-major du général d'Amade me dit que ce dernier avait été très opposé au debarquement de nos troupes dans la presqu'île de Gallipoli. A cause de cette opposition on l'avait placé sous les ordres du général anglais. D'Amade n'a donc pas eu la responsabilité qu'on lui attribue. Le plan de d'Amade était de débarquer à Brousse sur la côte d'Asie Mineure, de frapper l'esprit des Turcs par l'occupation de cette ville très sainte pour les Musulmans et de marcher par la côte d'Asie sur Constantinople.

14 *juillet* 1917. — Nous voyons revenir Hartmann ; il passe, disparaît, repasse, comme un vrai *Jack in the box*. D'après lui, les zouaves alsaciens n'ont pas été bien traités à Marseille ; on les faisait coucher dans une sorte de « Luna-Park » en carton-pâte où ils devaient s'étendre sur des paillasses renouvelées tous les six mois et où les avaient précédés des centaines de Dahoméens, Sénégalais et autres nègres remplis de vermine. Au moment de la soupe,

nos braves Alsaciens devaient manger avec ces nègres qui trempaient leurs mains dans la soupière. Beaucoup d'Alsaciens, d'abord partis pour le front, furent ensuite envoyés en Algérie et là, eux qui s'étaient battus au front, se trouvèrent avec des supérieurs qui n'avaient pas été au feu et qui, malgré cela, les traitaient de haut en bas et avaient la prétention de leur faire faire des corvées humiliantes. Toutes ces fautes ont tari le recrutement des Alsaciens qui sans cela aurait donné d'importants contingents.

On a maintenant remédié aux anciennes erreurs commises, mais l'Alsacien n'oublie pas vite et tout cela lui reste sur le cœur. Je crains qu'une trop grande partie des Alsaciens venus chez nous aient moins aimé la France depuis qu'ils y sont. On les a si souvent traités de Boches. De même, dans la vallée de Munster, les paysans ont pu comparer la façon dont les Allemands et les Français faisaient les réquisitions, et dame, quand un Allemand avait offert à un paysan 800 francs de sa vache qu'un officier français évaluait 200 francs, ce n'était pas pour nous faire aimer. Blumenthal, actuellement, est assez écouté dans les milieux gouvernementaux. Il ne voudrait pas que nous donnions, après la victoire, un statut spécial à l'Alsace; on risquerait, dit-il, de créer un petit état dans l'État et les Alsaciens, facilement mécontents, pourraient devenir exigeants; on n'en finirait pas. Mais alors, supprimera-t-on le traitement des curés alsaciens? ou en prendra-t-on occasion pour rétablir le traitement des curés en France? Ce dernier parti ne serait pas mauvais et faciliterait la continuation de l'union sacrée après la guerre.

Petite réunion à l'hôtel de la Poste pour les poilus. Un joli théâtre ambulant est dressé en plein air, décoré de feuillages et de drapeaux. Malheureusement le programme n'est pas à la hauteur : les artistes débitent de petites saletés qui ne sont pas du tout appréciées. On joue le « Gendarme » de Courteline et Marie Charbonnel chante la « Vivandière ». Le mot d'ordre venu de haut est actuellement d'amuser les poilus pour relever leur moral ; de là toutes ces fêtes. Il n'y en avait jamais tant eu à Gérardmer en temps de paix.

Henri Monnier est venu de Wesserling, où il est aumônier, pour faire le culte à notre petite chapelle. Il a parlé de la beauté de la France, qu'il fallait savoir admirer en s'élevant au-dessus des petites misères. Il a cité les appréciations d'étrangers, d'Américains, d'Anglais qui appellent la France « Le *peuple Christ* ». Il nous fait un beau portrait de plusieurs officiers : du général Serret qui avait toujours dans sa poche une *Imitation de Jésus-Christ* et qui disait : « On n'a jamais fait tout son devoir, le devoir est infini. » Dans la tranchée, mourant et souffrant atrocement, il disait à son ordonnance qui le préservait de son corps contre les obus allemands : « Il est écrit dans l'*Imitation* : Si vous ne pouvez vous réjouir de votre souffrance, tâchez du moins de l'accepter sans plainte, c'est ce que je tâche de faire ». M... nous parle encore du beau caractère du commandant de Seynes qui garde ses belles manières de salon dans une cagna sans lumière, enfumée, et est toujours si bon, si sympathique. Il nous raconte comment Dévalière, cet ancien peintre mondain, fut touché par la grâce le jour où, l'âme

angoissée et le cœur ulcéré, entrant dans une église sans savoir y trouver une consolation, il se prosterna sur les dalles de l'entrée et se releva ébloui et transformé. C'est maintenant un apôtre; les hommes de son bataillon l'ont demandé comme commandant, et une bénédiction spéciale semble s'être attachée à ce bataillon. Pourquoi tous les officiers ne sont-ils pas ainsi?

Parmi eux, il y en a qui, étonnés d'avoir tant d'argent, le gaspillent, boivent exagérément : petits verres d'une liqueur dite « liqueur de dame », vins fins. Quant aux hommes, la gnole a diminué, mais par contre le pinard est roi et ils boivent en moyenne le chiffre exagéré de trois litres de vin par tête et par jour.

Nous parlons de l'Allemagne. Un Suisse qui a séjourné à Berlin il y a peu de temps, a été réveillé chaque nuit vers deux et trois heures du matin par des coups de sifflet et des sons de trompes. Il interroge; on lui dit que ce n'est rien. Il finit par savoir la vérité : des tombereaux passent toutes les nuits pour ramasser les corps des enfants et des vieillards morts du scorbut.

Henri Monnier était à Wesserling au moment de l'attaque du 152e, au Reichackerkopf. Il y avait 3 kilomètres à faire sur une route que 300 canons allemands bombardaient, avant d'arriver à la montagne elle-même, défendue par des mitrailleuses; le beau 152e, celui que ce matin *Le Petit Parisien* appelle après les Allemands « le régiment du diable », franchit la route, conquiert le sommet et descend sur le versant opposé. Le brouillard survient; les Allemands en profitent pour se glisser

entre le 152e et le 5e bataillon de chasseurs. Le colonel, du haut de la montagne, voit arriver les Boches. Il ramasse cuistots, tringlots et arrive à garder la position, mais, pendant quelque temps, Allemands et Français se trouvant sur le sommet battu à la fois par les tirs de barrage ennemis et par les nôtres, se réfugient pêle-mêle dans les boyaux en sorte qu'on ne savait, dans cette mêlée, où étaient les prisonniers et où les vainqueurs.

Le 14 juillet, à Paris, le 152e a reçu la fourragère aux couleurs de la médaille militaire; c'est le seul régiment qui la possède avec le 12e colonial. Bravo et gloire au 152e!

17 *juillet* 1917. — Séance pour les blessés à l'hôpital de la Poste où je suis bien heureuse de me retrouver. Je redis (la première fois depuis deux ans) une petite piécette de Zamacoïs jouée avec Philippe et le « Bleu horizon », de Rostand, que j'avais dit tant de fois à l'hôpital d'évacuation en 1915.

26 *juillet* 1917. — Hélas! cela va mal en Russie. Kerensky aura bien de la peine à maintenir l'ordre. Les armées russes se débandent et les Allemands rassurés de ce côté attaquent avec fureur dans l'Aisne. Nous avons encore l'espoir des Américains; mais le moral baisse un peu partout.

Journée splendide. Les orphelines viennent goûter. Nous devisions sur l'herbe avec le commandant Foissey, quand tout à coup, à cinq heures, nous entendons un bruit de moteur qui se rapproche et un bel avion aux cocardes de la France vole très bas au-dessus

de chez nous. L'oiseau fait mille grâces, fait un superbe « looping » et descend, descend toujours (nous croyons presque le voir atterrir) en vol plané pour remonter gracieusement dans le bleu du ciel. Merci, cher joli oiseau de France, pour votre souvenir.

Notre terrain de Ramberchamp est décidément pris par la préparation militaire. Nous allons voir cavalcader dans le pré des jeunes gens sur leurs chevaux. Des jeux seront installés. Pauvre prochaine petite classe, que le Destin ait pitié d'elle et qu'ils n'aillent plus à la boucherie!

Des bruits circulent que l'Autriche lâcherait l'Allemagne.

27 *juillet* 1917. — 12.000 Américains viennent d'arriver près de Besançon.

Notre amie Mme Jeanneney et ses enfants descendent chez nous pour quelques jours. Venant de Paris, ils sont restés en gare de Nancy de huit heures du soir à quatre heures du matin. A dix heures, ils entendent une sirène (annonce de bombardement par grosse pièce), on les fait descendre à la cave où ils restent jusqu'à deux heures de la nuit. Ils sont seuls voyageurs avec des soldats couchés par terre sur leurs sacs. Ils entendent les avions, les bombes, le canon. Jean est enchanté, trouve cela très couleur locale et écrit à son père une lettre enthousiaste. Mme J..., angoissée, voit le jour poindre avec joie.

29 *juillet* 1917. — Mon oncle Armand et ma tante Diemer arrivent ce matin de Paris. Ils ont couché à Nancy au Grand Hôtel. Les portes et monuments de la place Stanislas sont garantis par des sacs de

terre. Heureusement rien encore n'y a été abîmé. Pendant la nuit six bombes ont été lancées, toutes près de la gare. Les coups de canon se suivaient sans interruption. Les rues de Nancy sont désertes, presque tous les magasins fermés; c'est une ville morte.

Le colonel Kœchlin part pour Saumur instruire les Américains. Robert et ses copains sont envoyés au lac Noir pour prendre le secteur : « Le changement leur fera du bien », dit le colonel. Ils passaient ici leurs nuits à danser au Terminus. Ils réveillaient même les habitants d'à côté. Ils sont jeunes.

3 *août* 1917. — Nous allons faire une promenade au Saut-des-Cuves. Il fait froid, un vent glacial. Je n'y avais pas été depuis la guerre. La route, les sapins, les maisons sont tristes. D'avoir vu passer tant de misères, tant de souffrances, toutes ces choses en ont gardé comme une mélancolie. Les cuves n'ont plus d'eau. Le petit théâtre de verdure est tout désolé et cela fait un curieux effet de voir inscrite encore cette enseigne : « Café du Théâtre ». Beaucoup de poteaux indicateurs avec de grandes pancartes où sont écrits en blanc sur fond bleu : Saint-Dié, le Plafond, la Schlucht, Munster. Nous croisons de nombreuses voitures militaires. On sent qu'on se bat tout près...

8 *août* 1917. — Visite de Joli-Joli : Joli-Joli est lieutenant, titré, d'une élégance raffinée, frais et jeune, un vrai chérubin en poilu; son cheval aux naseaux roses est une rare monture; il abrite des amours très légitimes bien que clandestines dans la villa « Mon Idéal » et ses chefs font semblant d'igno-

rer ce secret de polichinelle. Joli-Joli est le chouchou de son général, qu'il ne quitte pas plus qu'une ombre ; il fait la pluie et le beau temps dans la division, c'est le grand surintendant des fêtes artistiques données aux poilus ; il dit « mon orchestre », « mes musiciens », comme il dit « mes voitures » en parlant des trente autos de la division. Avec cela affable et complaisant, très chic à la guerre, trois fois sérieusement blessé et cependant non mutilé ; c'est un enfant chéri des fées. Il revient de Deauville ; les nouveaux riches abondent là-bas, ils sont couverts de bijoux, d'une élégance tapageuse ; ils ne savent pas manger à table, prennent leur couteau en guise de fourchette, parlent fort. C'est entendu, chacun son tour. Mais j'aimerais mieux voir arriver en haut de l'échelle sociale les paysans que ces marchands de conserves enrichis.

On dit une chose affreuse : un avion abattu ce matin par nous à la Bresse serait un français. Quelle horreur ! Le malheureux aviateur montait un Spad qui ressemble, paraît-il, beaucoup à un avion boche.

9 *août* 1917. — Marie Diemer arrive de Paris. Elle s'est occupée de la création de l'œuvre des surintendantes d'usines. Loucheur leur a facilité les choses. C'est le directeur de l'usine qui paye la surintendante sur les bénéfices de guerre ; de cette façon il n'y a pas de frais. Il faut des femmes de grand tact et de grande volonté pour remplir cet emploi : dernièrement, dans une usine, à Avignon, le camp des femmes a été envahi la nuit par cinquante nègres ; un territorial était le seul dé-

fenseur de toute cette gent féminine. La surintendante n'a pas perdu le nord... mais il faut pour cela une certaine poigne. Dans quelques usines, les ouvrières ont été au début hostiles aux surintendantes. Il faut savoir prendre ces femmes. Une surintendante est allée attendre les ouvrières à minuit, à la sortie des ateliers; du coup, elle fut admirée et aimée. Mais en général, les femmes sont heureuses de pouvoir parler aux surintendantes; cela les gêne de dire leurs misères aux contremaîtres. Voici un exemple entre mille : la surintendante voit un jour une femme aux joues pâles, l'air très fatiguée, poussant un petit camion rempli d'obus; elle lui demande ce qu'elle a : « Je viens d'être opérée de l'appendicite. » La surintendante parle au contremaître. On la change de place et elle prend un emploi assis.

L'usine Citroën est un modèle : de la propreté, presque de l'élégance. Le cabinet dentaire à lui seul à coûté 40.000 francs. Au moment de l'arrivée de la garde anglaise à Paris, Citroën a donné en son honneur un concert auquel ont assisté ses 21.000 ouvriers. L'arrêt seul du travail pendant deux heures a coûté plusieurs centaines de mille francs.

A Bourges, l'usine que Marie a visitée est au milieu d'un parc; de l'herbe bordée de plates-bandes de géraniums, des bassins d'eau limpide. On se croirait près d'un château paisible des bords de l'Oise, quand tout à coup on aperçoit une pancarte : « Pour les femmes dont les vêtements sont en feu ». Et ceci vous remet soudain dans la réalité : les femmes travaillent dans une poudrière; c'est pour elles que sont les bassins d'eau si limpide et claire.

L'atelier est en verre armé pour que nulle coupure ne soit à craindre s'il y a explosion. Elles sont en blanc et ce serait presque joli à voir si ce n'était si terrible.

A Vincennes, il y a une crèche charmante. Un enclos dans le bois a été pris pour les enfants.

Les nouvelles officielles d'Allemagne sont mauvaises : les récoltes n'ont presque rien donné ; des maladies de tout genre sévissent en plus du scorbut, le choléra de la faim ; la race s'affaiblit. C'est vraiment la justice divine qui s'appesantit sur eux.

13 *août* 1917. — L'équipe chirurgicale du Lac est partie hier pour Belfort.

On entend beaucoup le canon ce matin.

La frontière suisse est fermée. Que va-t-il se passer ? Toutes les permissions sont suspendues.

Mme Maître est décorée de la Légion d'honneur. Il y a dans tous les journaux des articles dithyrambiques sur elle.

15 *août* 1917. — Triste 15 août ! Il pleut à torrents, il fait froid. Toutes les lettres qu'on reçoit sont désolées. Les soldats sont dans la boue, les récoltes sont compromises. Tous les fléaux à la fois. C'est horrible. On a le cafard.

17 *août* 1917. — Nous avons la visite du député Schmidt. Il est ici pour vingt-quatre heures. Il a vu en débarquant les affiches apposées sur les murs de la conférence anti-alcoolique que Philippe fait ce soir au casino, est allé chez le général de Mitry pour lui demander de pouvoir, bien que militaire,

prendre la parole, puis est arrivé chez nous pour offrir son concours. C'est parfait. Cela donnera du poids à la séance. Il parlera après Philippe.

J'interroge notre député sur les événements du jour. Il dit l'Allemagne très usée militairement. Le blocus se fait plus serré. Les Suisses (il revient de Leysin) commencent à souffrir des restrictions. Ils ont comme sucre un petit morceau et demi par jour et par personne. Le gouvernement fédéral est de plus en plus boche.

L'Amérique sera très forte et pourra nous donner un concours effectif dès janvier prochain. Quelques mois plus tard, l'Allemagne sera vaincue par les armes. On prépare le traité de paix et on le prépare terrible.

L'essor économique d'ici trois ans sera énorme. Le pays sera entièrement renouvelé. Mais hélas! au prix de quels sacrifices.

Briand est tombé sur la question de la suppression de l'alcool. Ribot, ancien président du comité anti-alcoolique de la Chambre, ne s'occupe plus de ces questions. L'amer Picon a failli disparaître faute d'alcool, l'alcool étant réquisitionné pour les poudres et autres engins de guerre. Picon fait demander 80.000 litres d'alcool au gouvernement. Albert Thomas refuse de les donner; malheureusement, il part pour la Russie, et celui qui lui succède aux munitions donne l'autorisation du don des 80.000 litres. Un journal a touché 100.000 francs pour faire obstruction à la campagne anti-alcoolique.

Dix heures du soir. — La conférence est terminée. Plus de 200 personnes sont restées à la porte du

Casino. Presque aucun civil n'a trouvé de place. Les poilus descendus le matin même des tranchées ont pris la salle d'assaut, puis se sont mis à pousser des cris variés d'animaux. Philippe leur a dit : « Si vous conquérez les tranchées boches comme les places de ce théâtre, je vous fais mon compliment. » Et ils l'ont écouté. Il y avait un excellent orchestre très aimablement prêté par Joli-Joli. Sur l'estrade, notre bon sénateur, le député, le président de la Croix-Rouge, le médecin divisionnaire, etc. M. le curé, souffrant, s'était fait excuser, mais non remplacer.

19 *août* 1917. — Dimanche : sermon d'Henri Monnier sur l'Enfant prodigue. Monnier voit l'avenir en beau : on s'entendra mieux, dit-il, pour s'être vu, mieux compris et plus aimé. Il croit à une spiritualisation de la France, à une rénovation de l'église catholique. Il cite à ce propos un mot de l'archevêque ***. « Quand le catholicisme fera sa réforme, la Réforme n'existera plus ».

Nous disons quelques mots du pasteur Eschimann ; on avait voulu le nommer aumônier en titre et il a refusé, disant : « Je ne veux pas être officier, je ne veux pas de galons. Le Christ a été avec les pauvres, avec les humbles ; je désire rester avec mes hommes au même rang qu'eux. »

Almereyda est mort et bien mort. Des traces de pendaison, un lacet font croire à la strangulation. Qui a fait le coup ? qui a intérêt à ce que l'on ne parle pas ? ne dénonce personne ? Le nom est sur toutes les lèvres. On ne nous débarrassera donc pas de l'homme néfaste ?

21 *août* 1917. — Deux taubes viennent ce matin à cinq heures Ils jettent trois bombes sur la ville. Une d'elles éclate sur les rails du chemin de fer; cinq minutes plus tard, elle tombait sur un convoi de munitions et tout sautait. A une croisée, une femme a été légèrement blessée au bras. Ces oiseaux de mauvais augure sont venus en représailles : nous avions la veille bombardé Colmar.

Les nouvelles sont bonnes; nous avons, grâce à X..., le communiqué tous les soirs de la T. S. F. et même le communiqué allemand : à Verdun, nous avons fait 5.000 prisonniers. Les Italiens en ont fait 7.000.

Une grande fête se prépare sur notre terrain de Ramberchamp. Un match anglo-français de foot-ball, nage, course, rames, etc.

23 *août* 1917. — Les nouvelles continuent à être bonnes. Béthincourt est pris. On avance lentement, mais on avance.

26 *août* 1917. — La fête sportive anglo-française se passe bien par un beau soleil; beaucoup de monde, beaucoup de poilus. Dans un coin du pré adossé au bois, est dressé le Théâtre au front; un charmant petit théâtre avec délicieux décors peints de main de maître. Le rideau rouge très joli avec frises de chiens et chats. Sur les deux côtés, une dame et un poilu passent la tête par une lucarne peinte à fresque. Par-dessus, une toile vert émeraude très pâle, est tendue, et c'est vraiment d'un joli effet. Le match de foot-ball a dû être arrêté, le ballon ayant crevé. C'est dommage, car les Français avaient le dessus. Un acrobate se

rasait en nageant... Pour la rame, c'est le « Pingouin » et l'équipe de Jean Jeanneney qui est arrivée première. Le capitaine Le Bouc, avoué à Paris en temps de paix et actuellement major de garnison ici, a gagné la course à la nage.

28 *août* 1917. — Nous donnons un vin d'honneur aux artistes de l'orchestre de Joli-Joli, qui ont aidé au succès de la conférence de Philippe. Ils sont presque tous premiers prix de quelque conservatoire; naturellement, on trouve de tout dans une armée, et jamais en temps de paix on n'a entendu de si bonne musique à Gérardmer. Deux d'entre eux, chasseurs à pied, nous racontent leurs impressions de printemps au Chemin des Dames : « Nous étions tapis dans nos trous, nous avions « au-dessus de nos têtes un pommier en fleurs et « c'est tout, avec un petit coin de ciel bleu, ce que « nous avons vu du printemps. Quelques jours plus « tard, ce pommier tombait sous un obus allemand, « et nous ne nous en sommes jamais consolés. Nous « étions tristes aussi de ne pas pouvoir aller dans « les bois tout alentour cueillir du muguet. » Exquises impressions de rêve et de poésie chez ces charmants petits chasseurs aux yeux bleus! Un flûtiste, premier prix du conservatoire de Paris, croit à la fin prochaine de la guerre. Un violoniste, professeur à Lille, nous vante l'artillerie anglaise.

30 *août* 1917. — Conversation intéressante chez la Présidente avec le colonel Gutton qui a bien gagné ses cinq galons et sa croix de la Légion d'honneur en dirigeant admirablement l'usine

de guerre de Montluçon. On y charge les obus. C'est très dangereux. Il a 9.000 ouvriers sous ses ordres, dont 4.300 Kabyles, 2.000 femmes, et 200 Sénégalais pour faire la police. On demandait à G... qui lui donnait le plus de mal, des femmes ou des Kabyles : « Oh! il n'y a pas grande « différence, nous répondit-il; cependant, ces der« niers sont insupportables; ils sont voleurs, carot« teurs, paresseux comme pas un. Un jour, ils virent « en gare de Montluçon un wagon chargé de pastilles « de menthe, qui était égaré là on ne sait comment; « et chacun de se servir et de manger à pleines « mains ces petits bonbons, jusqu'à en être malades. « Une autre fois, on rencontre mes Kabyles coiffés « en haut-de-forme et vêtus de redingotes noires. « C'était tout un assortiment d'uniformes de croque« morts également volé dans un wagon dont ces braves « s'étaient affublés. Il n'y a pas moyen de leur faire « comprendre le danger du feu. Beaucoup d'entre eux « mettent de la poudre dans des boîtes d'allumettes. « Impossible aussi de les empêcher de fumer.

« Un jour, un Kabyle fut trouvé prenant un « bain au fond d'un puits d'eau potable. Depuis « quelques jours, on se demandait d'où venait toute « la vermine et toute la saleté trouvées dans l'eau. « Il n'y a pas dans mon usine de travail de nuit, « nous dit G... ; on travaille de six heures du matin à « trois heures, puis de trois heures à minuit. Quand « les Kabyles ne veulent pas travailler, je les fais « enfermer dans un local, douze là où il y a place « pour trois, au pain et à l'eau. Ils m'aiment, « parce que je les traite sévèrement, mais avec jus« tice. »

Il y a dans l'usine de Montluçon tout le confort (si on peut appeler cela confort) nécessaire : une pouponnière, une cantine. Des trains vont tous les matins chercher les ouvrières à 5 kilomètres de l'usine et les ramènent le soir.

Le colonel Gutton a été félicité officiellement pour les munitions que son usine a fournies lors de la bataille de l'Yser : « Sans vous, sans vos munitions, nous n'aurions pas pu tenir, vous avez contribué pour une large part à la victoire », lui a dit le ministre de la guerre.

1er *septembre* 1917. — Nous parlons de la fondation de sanatoria pour tuberculeux de la guerre. La question électorale joue là un rôle néfaste : on dépense beaucoup d'argent, on bâtit des sanatoria dans des endroits impossibles, uniquement dans le but de garder les malades (les électeurs) dans le département. Des infirmières se trouvent à la tête d'un petit sanatorium de quarante lits (qu'est-ce que cela?); parfois le sanatorium n'est pas chauffé; aucun médicament. A ***, une infirmière a trouvé dans l'armoire de la pharmacie, un petit flacon d'iode et un petit flacon de laudanum, en tout et pour tout.

L'œuvre de Mlle Chaptal soigne les tuberculeux réformés à domicile. Un dispensaire est organisé, les médicaments sont donnés. Ceci est déjà mieux, mais combien insuffisant.

Le grabuge est complet en Russie. La Révolution bat son plein. On dit que Pétrograd va être évacué. La misère y est terrible. Dernièrement, dans une seule gare, on a fusillé plus de 500 soldats

déserteurs. Le livre « Le dernier des Romanoff » montre la Russie sous un jour sombre et tragique. Nous ne pouvons plus rien espérer des Russes. Heureusement, cela marche bien pour nous dans l'Aisne. Toutes les contre-attaques allemandes sont brisées par nos feux. Nous avançons. Notre supériorité militaire s'affirme.

2 *septembre* 1917. — Un petit martin-pêcheur orange et bleu a volé ce matin à ma fenêtre. C'est un ancien ami. Il n'avait pas reparu depuis 1914. Présage de victoire. Nous avons à goûter les artistes qui demain soir donneront une représentation d'*Hamlet* en faveur de notre œuvre maternelle et infantile. Les Roy sont nos hôtes pour quelques jours.

3 *septembre* 1917. — La représentation s'est bien passée. On espère avoir 1.200 francs de recette pour notre société. Au moment de l'entracte, une délégation de l'œuvre (dont Philippe) va dans les coulisses pour féliciter les artistes : la porte étant fermée, Philippe tape un petit coup discret et, à son grand ahurissement, c'est le spectre qui lui ouvre, un spectre un peu trop vivant dont le pantalon passait sous le peignoir blanc. Un peu plus loin, Philippe tombe dans les bras du roi, puis dans ceux d'Hamlet lui-même, un Hamlet qui pastiche Mounet-Sully. Les deux donzelles, Ophélie et la Reine, poussaient de petits glapissements, craignant de voir la délégation envahir leur loge; le président en tête, suivi de Philippe et des autres délégués, de D..., de H..., regagnèrent leurs places

en traversant la salle d'un air important. C'était cocasse.

Visite aux Canadiens de Martimprey. On se dirait dans un campement de Hottentots au milieu des forêts vosgiennes : de petites huttes pointues peinturlurées en vert-jaune avec de grands animaux (totems) peints en noir : phoques, coqs, etc. On voit des cuisines en plein air, des fumées bleues qui s'élèvent, des contre-jours charmants qui se détachent sur le fond sombre des sapins. On cause avec un Canadien français de la Colombie britannique qui, malgré ses quarante ans passés, n'a pas trouvé femme : « Nous n'avons pas chez nous de créatures », dit-il. Souhaitons-lui d'en trouver une digne de lui dans nos Vosges. A son retour au Canada, il recevra du gouvernement canadien 180 arpents de terre en reconnaissance de son engagement volontaire. Il nous montre toute l'installation créée depuis six semaines. Déjà fonctionne une grande scierie. Il y en aura jusqu'à huit. Tout fonctionne si nettement, si tranquillement, si posément ; les gestes sont réguliers, presque automatiques. Les hommes sont gantés pour empêcher les épines de les blesser ; ils sont armés de grands crochets pour remuer les troncs d'arbres ; ces derniers sont pris par une espèce de wagonnet. Le wagonnet recule et vient appliquer l'arbre contre la scie. Nous montons sur un petit funiculaire, on est tiré par une corde, on s'y cramponne pendant 300 mètres. Nous voyons couper un sapin. Les hommes ne veulent pas scier les arbres très bas : au Canada, c'est la mode de scier les arbres à hauteur d'homme, ce qui est bien moins fatigant, mais gaspille le bois.

5 *septembre* 1917. — On entend le canon terriblement. Les vitres de la villa tremblent. Depuis l'attaque de février 1916 sur le Reichackerkopf on ne l'avait plus entendu avec cette force. Le soir, on nous dit que c'est sur Plainfaing et la Tête de Faux que les Allemands ont prononcé une forte attaque; quelques obus sont tombés sur les formations sanitaires de Plainfaing. La protestation de Mme B. d'Azy contre les bombardements d'hôpitaux est belle et émouvante.

8 *septembre* 1917. — A huit heures et demie grand bruit; toute la maison est en émoi; que se passe-t-il? Et tout à coup, par un soleil radieux, sur le Lac bleu clair dans l'aurore du matin, voilà qu'un grand oiseau blanc se pose presque. On voit la cocarde avec nos trois couleurs et l'aviateur. L'avion se relève doucement, puis repasse sur la ville très bas. Merci pour ta visite matinale, oiseau féerique, porte-bonheur de la France!

9 *septembre* 1917. — Nous faisons la connaissance du docteur de Laurelie. Fait prisonnier à Verdun, il fut mis dans un camp de représailles en Pologne russe à la suite de nos envois de prisonniers allemands au Maroc. Il y passa trois mois terribles. La nourriture se composait, le matin, d'eau chaude où flottait une mixture de glands (c'était le café); à midi, d'un breuvage surnommé soupe qui était quelque chose d'immonde. Avec cela 400 grammes de pain par jour. Et jamais de variation, jamais de colis. Le docteur a vu en Allemagne des chambres de chauffage où l'on mettait les

prisonniers qui refusaient de travailler aux mines.

Un état-major s'installe au Collet, près de la Schlucht, avec des territoriaux qui remplacent les jeunes, qui tous montent en ligne. C'est le jeune Diéterlin qui dirige le *Foyer du Soldat* du Collet. Il a perdu un bras à la guerre. Il a parfois de la peine à tenir ses chasseurs, qui n'ont pas froid aux yeux : « Mais c'est grâce à ma manche vide que je leur en impose », nous dit-il. Il a écrit un livre admirable sur le Bois-le-Prêtre.

Dimanche dernier, les Canadiens étaient dans un tel état d'ébriété que quelques-uns furent punis de la peine du poteau. Il fallut toutes les journées du lundi et du mardi pour retrouver certains d'entre eux, égarés dans les bois.

Les nouvelles continuent à être bonnes. Le bois des Caurières est entièrement entre nos mains.

11 *septembre* 1917. — Nous prenons le thé aujourd'hui à l'hôtel de la Providence, en même temps que la mission chinoise, qui est ici pour quatre jours. Ils sont six, dont un général; ils ont bonne tournure et l'air fort intelligents. Ils ont un joli son de voix et sont d'une politesse excessive. Quand je suis partie, tous se sont levés pour me laisser passer. Philippe leur a dit quelques mots, leur souhaitant la bienvenue dans les Vosges.

Nous allons porter quelques jeux à la « maternelle » où sont transférés les blessés de la Poste. On a tout fait pour empêcher ce changement; impossible : tout était admirablement installé à la Poste; il a fallu qu'on la remplace par l'école

du boulevard Kelch, où rien n'est prêt. C'est lamentable, rien n'est terminé. Cela sent la peinture. Les lits sont affreux, tout petits, étroits avec des sommiers de corde; pas d'oreillers. Les blessés mangent dans les couloirs où l'on gèle. Le chauffage ne marche pas. Une cour, pour prendre l'air, où l'on respire toute la poussière de la route. Une petite salle de quatre lits, sans fenêtre, dont la porte (seule aération) donne sur les latrines, sans eau, est réservée pour les très malades et les mourants. Vraiment, fuir un établissement où les blessés étaient si bien pour les mettre dans cette caserne, c'est triste. Et pendant ce temps l'évacuation reste fermée. Le président de la Croix-Rouge avait offert la Jamagne, on n'en a pas voulu.

Les Russes pataugent de plus en plus. Kerensky empêche Korniloff d'agir. Nous allons bientôt voir les Boches à Pétrograd.

Ribot est par terre. Painlevé est chargé de former le ministère.

Émilie visite le front en automobile, en compagnie de Mme Millet, de Mlle de Bouglon et d'un officier. Le général de Mitry est loin... Quand les chats sont partis...

Langlois, l'officier canadien, a eu l'autre jour un joli mot. Il disait, pour une autorisation à demander : « Nous aimons aller vite, vous toujours trop lentement; en France, vous faites trop de *papeterie*. »

Dimanche dernier, huit Allemands, aux abords de l'Hôtel du Lac, accostèrent, de nuit, un officier et lui demandèrent la route de Grange. L'officier, étonné de cet accent étranger, pressa le bouton

de sa lampe électrique. Il aperçut alors les épaulettes blanches des uniformes. A cet instant un coup de gourdin lui fut fortement asséné sur la tête; il tomba et les huit drôles eurent le temps de s'échapper. Revenu à lui, l'officier s'empresse d'aller informer la division. Il y est reçu par un imbécile qui lui dit : « A cette heure, que venez-vous faire? » L'autre conte son aventure : « Vous êtes complètement fou. Je vous engage à vous faire hospitaliser pour folie dangereuse. » Deux heures après, un téléphonage de Lure ordonnait de faire des recherches à Gérardmer : huit Allemands s'étant échappés d'un camp de prisonniers. Qui dut faire une tête ?

13 *septembre* 1917. — Après les Chinois, nous attendons le roi d'Italie et le duc de Connaught. Gérardmer devient glorieux.

Je reçois cette lettre que je copie textuellement : « Madame. Ci-joint quelques mots pour vous de- « mander si vous ne pourriez pas nous procurer à « chacun une marraine de guerre : 1° Pour M. Va- « lentin Beaulep, veuf avec trois enfants, qui est « ainsi privé de toute correspondance et qui, avec « de temps en temps un petit mot de celle-ci, pour- « rait lui rendre la vie du front plus douce; 2° Pour « moi, jeune homme de vingt-sept ans, privé depuis « août 1914 de correspondance avec mes chers pa- « rents restés en pays envahis; inutile que cette « personne m'envoie colis ni n'importe quoi que « ce soit, ma solde est plus que suffisante pour sub- « venir à tous mes besoins. Je suis maréchal des « logis. J'espère, Madame, que vous ferez le néces-

« saire et vous remercie d'avance. Deux bons dé-
« fenseurs du droit. »

15 *septembre* 1917. — On dit que la 47e division revient ici. Nous allons revoir Bouchedor et nos neveux Eugène et Philippe d'E... Marc Adrien vient d'être décoré de la croix de guerre.

L'abbé Florance est chargé par le général de Mitry d'une enquête au sujet d'une centaine d'Alsaciens du Val d'Ajol qui ont signé une pétition pour demander de rentrer en Alsace. Ils auraient été poussés par un pasteur alsacien. Leur demande a été très mal reçue chez nous, naturellement ; mais aussi, pourquoi envoyer les Alsaciens protestants au Val d'Ajol, pays catholique ; et les Alsaciens catholiques à Montbéliard, pays protestant. C'est absurde.

Madame Maître a été décorée, à la prise d'armes des Invalides, de la Légion d'honneur. La voilà satisfaite. L'autre soir, elle était, paraît-il, au Français en tenue d'alpin, avec toutes ses décorations.

16 *septembre* 1917. — Le culot d'un obus français destiné à un taube tombe dans notre jardin, dans un massif de lilas, à trois mètres de la vérandah. On le déterre. Il était enfoncé d'un mètre dans la terre.

Certains commerçants, ici, se conduisent très peu bien avec les nègres. Ils leur vendent à n'importe quel prix : des chemises 15 francs, une pipe 10 francs ; et tout à l'avenant. C'est honteux d'abuser ainsi de ces pauvres noirs qui se font tuer pour nous.

21 *septembre* 1917. — Nous causons avec le lieu-

tenant canadien Langlois. Il dit que le commerce avec le Canada sera très important après la guerre. Déjà, en 1914, au Canada, le chiffre des exportations avait doublé, en 1916 quintuplé... Les familles sont très nombreuses là-bas : souvent douze enfants, même vingt-quatre. Les jeunes gens ont comme dot de la terre et des têtes de bétail. Langlois croit que les peuples de l'Amérique sont les plus grands peuples du monde au point de vue moral et religieux. J'en doute, car jamais ils ne pourront avoir la beauté de nos traditions et de notre histoire.

Le temps se maintient beau. Notre pré de Ramberchamp est le terrain de jeux de nombreux poilus. Tous les régiments s'y rencontrent. C'est excellent; pendant ce temps les hommes ne vont pas au cabaret. Malheureusement, le sol est un peu spongieux (on dit ici : feigneux).

23 *septembre* 1917. — Il arrive actuellement, nous dit-on, 3.000 Américains par jour. Il y en aurait déjà 200.000 en France. Ils ouvrent des cantines sur le front; l'une d'elles est installée au Collet.

Un pauvre soldat a été tué au quartier par un culot d'obus vide de 75. Il finissait un repas et s'apprêtait à prendre de la confiture quand il a été tué net. Le culot est tombé sur le toit de la caserne, a traversé les planchers...

Un second Foyer du soldat que nous contribuons à installer s'ouvre dans les locaux de l'hôtel de la Poste et fonctionnera la semaine prochaine. Il rendra, je crois, de grands services, car, après la soupe,

les soldats errent comme des malheureux dans les rues et les cafés.

25 *septembre* 1917. — C'est installée sur un toit que j'écris : nous sommes venus, par l'appartement du chef de gare, sur la terrasse des dames Étienne et nous attendons le roi d'Italie, Poincaré, Pétain, les ministres et 80 hommes de leur suite. Le train présidentiel est en gare avec huit wagons. On voit se promener mélancoliquement le valet de chambre de Poincaré (bel homme, ma foi), le cuisinier, le contrôleur des wagons-lits, une femme de chambre, les marmitons... c'est assez drôle, on croit être au cinéma. Rieder, régulateur de la gare, et Cagny se balladent, très astiqués. Rieder a arboré des bottes dernier genre, un casque, des gants. Partout sont tendues des bannières franco-italiennes. Tous les 10 mètres des sapins sont plantés garnis de multiples et minuscules drapeaux. Le temps est splendide. Le vent, le bon vent de France agite les couleurs tricolores. Il souffle de l'Alsace et apporte des bouffées d'espoir. Des avions nous survolent. On peut craindre les taubes. Nous sommes à attendre depuis deux heures ; à cinq heures, toujours rien. Nous rentrons prendre une tasse de thé. Puis nous ressortons sur notre terrasse et nous restons de pied ferme jusqu'à six heures et demie. A ce moment, le 172e, massé devant la gare, entonne la *Marseillaise*. On se prépare à saluer le Roi, fausse alerte. Ce sont les ministres Nous ne reconnaissons que Ribot très courbé et vieilli. A sept heures les clairons sonnent aux champs. Voilà l'auto royale pleine de fleurs. Le roi descend ; il est vêtu d'un

long manteau gris vert, un foulard autour du cou, son képi très enfoncé. Il est pâle et paraît ému. Poincaré semble avoir rajeuni. Il est toujours coiffé de son éternelle casquette et vêtu de son petit veston. Tous deux saluent; l'hymne italien est joué et le tour de la place de la gare est vite fait. Tous ensuite rejoignent leur train où il est probable qu'un bon dîner les attend. Nous reconnaissons Castelnau, tout blanchi; Pétain, grand, mince et souple comme un jeune homme, d'Anselme très affairé, quelques ministres italiens.

Il fait ce soir un splendide clair de lune. Des fusées éclairantes aux couleurs diverses sont lancées. Elles se reflètent dans le lac et rappellent les feux d'artifices d'antan. Des projecteurs fouillent le ciel. C'est beau. Bon voyage, Victor-Emmanuel III, et gloire aux Italiens!

27 *septembre* 1917. — Je reçois ces lignes d'Odile : « Les communiqués ne l'ont pas annoncé, mais ce pauvre Guynemer serait tombé dans la mer et se serait noyé près d'Ostende. Il n'a fallu rien moins que sept avions boches pour le descendre. Les lâches! Il paraît qu'il s'est trop aventuré et aurait causé sa propre mort. » C'est affreux. Quelle gloire disparaît avec cet enfant de vingt-deux ans décoré de la croix de guerre avec vingt-sept palmes! Et dire que Guynemer avait été refusé par trois conseils de révision! Il s'était engagé dans une équipe de mécaniciens et peu à peu était arrivé à devenir pilote. On sait le reste. Avis à certains jeunes gens.

On dit qu'à Guéret, les Russes cantonnés se sont

mutinés et ont tiré sur leurs gardiens aux cris de « Vive la liberté ». La répercussion de la Révolution arrive donc jusque dans la Creuse. Maudits Russes!

28 *septembre* 1917. — Il fait beau. La fête donnée aujourd'hui par le 172e s'annonce bien. Je vais au matin prendre quelques photographies des baraques, dressées dans notre pré de Ramberchamp (qui n'a jamais été à pareille fête). Des toiles de couleur sont dressées entre les sapins, des planches forment la scène. Des branches, des drapeaux et de petits sapins, des banderoles roses et vertes, des fleurs ornent le tout d'une façon charmante. Un grand porche forme l'entrée : ce sont deux sapins fichés en terre qui ont été ébranchés et dont la tête seule est restée verte. Des bannières sont accrochées de chaque côté. Il y a le cirque Pezon, avec de fantastiques animaux : girafe, autruches... il y a la buvette, la diseuse de bonne aventure, les cris d'animaux ; une tribune, des installations pour les courses, le maniement d'armes, lancement de grenades, gymnastique.

Nous arrivons à deux heures un quart sur le terrain ; les poilus sont rangés derrière un fil de fer qui a été tendu le long de la prairie. C'est un joli coup d'œil ; les officiers entourent le général d'Anselme, groupés au centre devant l'estrade. La musique militaire joue *Sambre-et-Meuse* et le défilé commence. Ce sont tous les concurrents en tenue de gymnastique, des bicyclistes avec leurs bicyclettes fleuries, les joueurs de foot-ball en maillots blancs, une vingtaine de faux prisonniers boches, qui joueront tout à l'heure dans l'attaque d'une tranchée, les

coureurs, etc. Ensuite c'est *La Madelon* qu'ils entonnent tous en chantant.

Soudain *La Marseillaise* se fait entendre... C'est émouvant, tous ces hommes debout dans ce beau cadre. Une auto s'arrête. Il en descend le général de Mitry qui vient se placer aux côtés du général d'Anselme. Concours, luttes, barres, etc., puis, à l'horizon, on voit poindre trois superbes chars ornés de verdure et de bannières peintes, ce sont les cuistots tout en blanc, costume dernier modèle. Ils font une entrée triomphale, mais malheureusement ils ne s'étaient pas méfié de notre terrain, qui est assez spongieux, et, au beau milieu de la prairie, voilà les chars embourbés et les six chevaux par terre. Ce n'est qu'un intermède sans conséquence. Des plats sont apportés en grande pompe devant les généraux : « Prière d'y goûter, messeigneurs ». Le général de Mitry, souffrant de l'estomac, délègue ses pouvoirs au commandant Pougnet qui ingurgite une petite saucisse à la Dubarry et un petit morceau de canard à la rouennaise. Les menus sont superbes, peints par un maître valet. J'en réclame un et j'espère que dans l'album de la villa il passera à la postérité. Les fauteuils vert passé de ma pauvre tante de Kattendyke ont le suprême honneur de recevoir sur leur cannage de fer un peu noirci par les ans les illustres assises des généraux de Mitry et d'Anselme. Un peu de musique ; les prix sont distribués. Il n'en manque pas et les hommes sont contents. Mitry et son compère regagnent leur auto. La girafe et l'autruche suivent... Un peu d'héroïsme a passé sur nous. Bon courage et bonne chance, glorieux poilus ! Et vive le 172e d'infanterie !

30 *septembre* 1917. — La division qui devait partir reste avec le général d'Anselme. Le 156ᵉ, actuellement à Wesserling, vient ici.

On dit que l'attaque est commencée sur Belfort. Toutes les permissions sont suspendues.

Un obus de 150 a éclaté devant la voiture de Jean M... Il a été couvert d'éclats et a reçu la croix de guerre.

4 *octobre* 1917. — Nous avons à déjeuner des officiers canadiens : le commandant Milne, le capitaine Galand et le lieutenant Langlois. Ils sont vraiment charmants, ces messieurs, et heureux d'être reçus. On sent qu'ils sont si loin de chez eux que la moindre petite attention les touche... Le commandant croit à la révolution en Allemagne. « Jamais nous ne traiterons avec les Hohenzollern, me dit-il ; le président Wilson est lancé à fond dans la guerre, il a mis longtemps à se décider, il ne lâchera plus. Toutes les forces de l'Amérique sont tendues vers la guerre et c'est quelque chose de formidable. »

Nous faisons la connaissance du docteur S..., médecin-chef de l'hôpital d'évacuation ; un brave homme, médecin à Bruyères en temps de paix. Au début de la guerre, on le bombarde dans les bains électriques auxquels il n'entendait rien ; au bout de quelques mois, quand il commence à en savoir quelques éléments, on le change pour lui faire faire de l'orthopédie, puis il est nommé à l'approvisionnement (le service de santé a de ces surprises), et pour clore la liste il est maintenant oculiste (ce qui n'était pas sa spécialité) dans un hôpital du front. Il espère finir la guerre à Gérardmer, mais

s'attend d'ici quelques mois à être envoyé dans un service de vétérinaire pour chevaux galeux. Si ce n'était drôle, ce serait triste à pleurer.

L'admirable Guynemer serait mort (d'après le *Berliner Tageblatt*) d'une balle à la tête. Il serait tombé dans les lignes allemandes. On va graver son nom au Panthéon.

Vers cinq heures, deux ou trois fois la semaine, notre ami Folliot, secrétaire à l'état-major d'infanterie, vient nous lire à haute voix. Le salon étant inhabitable à cause du froid, nous nous entassons dans une petite chambre où ronfle le poêle et où l'on étouffe (mais Philippe n'a jamais trop chaud). On perd généralement trois quarts d'heure à chercher ce qu'on peut lire. Aujourd'hui, après avoir commencé, puis abandonné *l'Avenir de la Macédoine*, des *Scènes de la Révolution russe* et *La Marine marchande au Japon*, nous finissons par tomber sur un acte de Gérard d'Houville. Il est exquis, cet acte. On y parle des fées, des fleurs, de la lune, de la nuit. On y exalte l'amour, on y blâme la raison... et c'est charmant. On oublie la guerre. On rêve... l'Amour !

6 *octobre* 1917. — Nous avons à déjeuner la famille du curé Florance, réfugiée de Stosswihr, qui est dans le dénuement et bien peu accueillie ici.

Voilà les scandales qui éclatent de toutes parts : le président Monnier, Turmel, Duval, Bolo Pacha et, pour clore la liste, Caillaux et Malvy qui ne doivent pas être les moins compromis. C'est affreux. Si on ne punit pas les coupables, cela fera le plus mauvais effet sur les soldats, qu'on entend dire :

« Est-ce pour des fripouilles et des traîtres que nous nous faisons casser la gueule? »

Il neige et il grêle... C'est déjà l'hiver qui commence; c'est vraiment terrible pour nos malheureux soldats.

12 *octobre* 1917. — Depuis huit jours, il pleut sans arrêt. Autour de la villa, des ruisselets et des cascades dégringolent de la montagne. On marche dans des lacs. Bientôt, nous ne pourrons plus sortir à pied sec du jardin.

La bataille de Poëlcapelle continue en liaison avec les Anglais. Pas de communiqué ce soir : le sans-fil est noyé. Le beau colonel est nommé auprès des Américains, à Langres : on le regrette pour l'artillerie. Le 127e reste. Le général de Mitry exige que les poilus saluent son auto même quand elle passe à vide. Émilie quitte la Maternelle. Germaine y sera seule dorénavant; son infirmière-major est au lac. O mânes d'Henria, que devez-vous penser!

14 *octobre* 1917. — M. Bayot, envoyé d'Amérique pour diriger le nouveau Foyer du Soldat, est grand, maigre, avec un long nez, des yeux très bleus et un chapeau de cow-boy à larges bords... Je lui demande combien d'Américains sont arrivés en France : « Pas plus de 60.000 hommes, nous dit-il. » (Et Langlois qui parlait de 200.000.) Au printemps prochain, il y en aura 1 million et demi. Il est question qu'ils viennent tenir le secteur vosgien. On ne désire pas les mettre côte à côte avec leur sœur anglaise, car ils ne s'aiment pas beaucoup.

Le blocus des neutres se fait très serré. La Suisse n'a ni riz ni sucre. Elle recevait du riz venant d'Italie et le vendait aux Autrichiens en échange de sucre. L'Entente ayant obtenu que l'Italie diminuât ses envois de riz, les Autrichiens ont supprimé le sucre.

18 *octobre* 1917. — Nancy a été terriblement bombardée. Un train de permissionnaires a été coupé en deux dans la gare. On marchait sur les cadavres. Je suis inquiète de tante Mathilde. Une lettre de Georgette dit que cela a été terrifiant : des victimes en masse, les départs suspendus. Ah! je voudrais que l'on fît des représailles terribles! Les journaux ne donnent pas de précisions. On ne veut pas que la chose se sache, mais les Allemands bombardent avec d'énormes torpilles. Aucune maison ne tient. La gare est en partie détruite; une bombe est tombée sur le cinéma situé près de la gare, dans un Foyer du Soldat (quelle folie de le placer là!). Neuf bombes sont tombées au cimetière, déterrant les morts. Mirman a fait afficher sur les murs de la ville cette proclamation : « Habitants de Nancy, vous êtes vengés : trois zeppelins ont été descendus; un quatrième, désemparé, a passé près de Dijon. »

Le soir, je reçois une lettre de tante Mathilde. Elle a joliment du cran; elle met simplement : « Nous avons passé deux nuits pénibles; le ciel clair a favorisé les taubes, mais il faut se réjouir du beau temps pour nos soldats. » On parle de 300 morts et de 150 blessés.

Une dépêche nous annonce la mort de mon oncle Diemer. Hélas! il n'aura pas vu la délivrance de l'Alsace, lui qui l'aimait tant.

21 *octobre* 1917. — Le charmant Jacques Diéterlen a quelque peine à rester au « Collet ». De pieux esprits le blâment de demeurer là-haut dans le froid et la neige, à distraire et consoler nos poilus, plutôt que de rentrer dans le sein de la Faculté de Théologie pour étudier d'anciennes histoires un peu vétustes et être tapé dans le dos par d'austères pastoraux. On lui écrit : « Jeune homme, pensez à l'Église ». Qu'est-ce que l'Église? est-ce un assemblage de briques et de chaux chauffé et habité par mille commères ou bien est-ce une réunion de poilus dans une grange où l'héroïsme et le sacrifice planent? Prêcheurs, vous êtes trop vieux! Dieu est plus vivant sur le front que dans vos cathédrales.

Dieterlen nous raconte le passage au Collet du roi d'Italie et de Poincaré. A trois heures, on les annonce: ordre d'arroser les routes; on les arrose. A cinq heures, personne. La route est sèche; on arrose encore et on attend; la poussière reforme de petits nuages blancs; désespoir. A six heures, une auto paraît dans le lointain. Alerte. Tous les hommes sont massés des deux côtés de la route : « Portez armes ». L'auto passe, elle est vide... deuxième auto, deuxième alerte : « Portez, armes ». Une voiture passe, elle contient un journaliste qui salue de la main d'un air protecteur. Puis plus rien. Les poilus rompent les rangs : les fusils sont mis en faisceau; les soldats vont s'étendre sur l'herbe au soleil — un coup de sifflet et, tranquillement, l'auto présidentielle avance dans l'affolement général. Sur la place du Collet, un pneu crève. Les « illustres » restent dans leur voiture et se passent des gâteaux.

Nous recevons les officiers canadiens. Pendant

le dîner (chacun avait son petit plat national : pea soup, macaroni and cheese, herrings, fried oignons), un capitaine est annoncé. Il entre et déclare que Lord S... (1) est à l'hôtel de la Providence et qu'il attend ces Messieurs. Le colonel Johnston, sans broncher, répond : « Please, tell Lord S... that we will come as soon as we have finished dinner ». Et comme je lui demandais s'ils ne voulaient pas partir de suite, il me dit : « You wait and see if i d'ont finish my dinner. »

Le colonel me raconte que dans le Jura, où ils ont aussi une équipe de forestiers, leur docteur, le meilleur du Canada, soigne gratis toute la population civile. Le docteur demande au général commandant la 7e armée de lui faire avoir quelques médicaments ; il se heurte à un refus et les remèdes, à présent, viennent du Canada. On n'est vraiment pas très fier à ces moments-là d'être Français. Puissent-ils ne pas avoir de déceptions, nos Américains, quand ils verront certains d'entre nous de près !

24 octobre 1917. — Il paraît qu'au quartier la mode est, au moment de l'appel, d'ouvrir les fenêtres et, en deux minutes, la salle qu'on a mis deux heures à chauffer est refroidie. Pourquoi ? Probablement pour que les fenêtres ne se cassent pas si une bombe explose.

L'offensive de l'Aisne semble réussir, 8.000 prisonniers et avance de 3 kilomètres. La 66e division s'est couverte de gloire.

(1) Grand seigneur écossais, chef des forestiers en France, un des trois inspecteurs des 15.000 Canadiens qui abattent nos bois.

Nous donnons une séance à la Maternelle, une cinquantaine de poilus sont présents. Nous lisons avec Philippe : « Les Jurons de Cadillac » et « La lettre chargée » de Courteline. Cela porte bien et cela fait plaisir d'entendre le bon rire de tous ces braves. L'un d'eux nous dit : « J'avais une rage de dents, elle est complètement passée ».

Tout est blanc de neige. Ce soir l'effet est merveilleux de la lune sur la blancheur de la prairie. Tout est si calme et si paisible !

Robert d'E... est de retour et cantonné avec ses hommes au Beillard. Ils y sont assez malheureux, y ont froid. Quelques hommes demandant à se chauffer à une femme du pays reçurent cette réponse : « Mon fils est dans le froid et la boue, je ne vois pas pourquoi, vous, vous auriez chaud », et elle les renvoya. Prenez garde, vieille, cette façon de faire ne portera peut-être pas chance à votre gars.

27 *octobre* 1917. — Grande débâcle italienne : 30.000 prisonniers. La situation est grave. Des troupes françaises vont être envoyées là-bas. Il ne faut pas se désespérer : ces bons Italiens ont leur Maubeuge, ils auront leur Marne. Qui sait? Un fameux astrologue annonce que la bataille décisive se fera en Italie. Peut-être nos troupes victorieuses iront-elles à Vienne par l'Italie?

Il neige à gros flocons. Tout est blanc ce soir. C'est calme. Les petites fermes sont blotties sous leur manteau d'ouate. Il n'y a pas de lune et pourtant tout est clair. La neige, c'est un peu de lumière que le bon Dieu envoie l'hiver dans les pays tristes et froids, et c'est une bonne idée.

N... et B... se promènent mélancoliquement en ville à la recherche d'un poêle pour chauffer le nouveau Foyer du Soldat. Il est temps de s'y prendre; ils ont l'air tous deux d'attendre que le poêle tombe tout chaud dans leur foyer. Sancho Pança et don Quichotte devaient avoir leur figure. N... est rond, rembourré; depuis la guerre, sa largeur atteint sa hauteur. Il va le nez au vent et les mains dans les poches, toujours vêtu de son indispensable manteau brun. C'est le type tout à fait réussi du parfait directeur de Foyer. Il a depuis la guerre brûlé six pipes par jour et mis au monde une fille. Il est fatigué... B..., très grand, domine de sa hauteur son acolyte. Il se met au pas avec difficulté; ses longues jambes vont plus vite que celles qui portent le directeur. Son grand chapeau abrite un très maigre nez qui semble long à la lumière du soir : « Nous ne trouvons pas de poêle ». Telle est leur chanson... Comme je demande dans quelques magasins si l'on n'aurait pas l'instrument désiré, j'en trouve quatre en une heure. Ah! supériorité du féminisme!

29 *octobre* 1917. — Robert d'E... nous amène son ami Bungener. Nous attendions aussi Dieterlen, mais il est retenu là-haut par l'érection de sa baraque. Les vieux territoriaux qui sont au Collet manquent de tout. Ils ont froid. C'est inouï vraiment qu'après trois ans de guerre, les soldats au front n'aient pas ce qu'il leur faut. Je vais leur envoyer quelques petites choses, mais on se sent débordé, on ne peut suffire à tout et c'est désolant.

On parle beaucoup de la forte débâcle italienne : la vanité des Italiens était telle qu'ils croyaient

avoir tout sauvé. Cela raplatit leur caquet. De Cagny est parti dimanche pour le pays du soleil. On se demande si la division Mitry-d'Anselme ne va pas y aller aussi. Le communiqué italien de vendredi dernier a avoué que c'était la lâcheté d'une partie des troupes italiennes qui avait amené le désastre, car c'est bien un désastre : plus de 80.000 prisonniers, Goritza, Ciudale, Udine, à moins de 50 kilomètres de Venise sont aux mains des Boches. Les Italiens, dans leur retraite précipitée, sont arrêtés par le Tagliamento grossi par les pluies et sur lequel il y a très peu de ponts. Nous ferons bien d'arriver.

Les Allemands ont dégarni le front russe. Ce serait le moment pour ceux-ci de se reprendre et d'attaquer; mais en sont-ils capables? Guillini, qui parlait des Russes à des Boches prisonniers, recevait cette réponse : « Russie, promenade ».

Nous allons à la salle de la Poste où s'ouvrira le nouveau Foyer. Il n'y fait pas chaud. C'est très propre. On y sent l'influence américaine. Mais tout est très nu ; on ornera la salle avec des drapeaux franco-anglais et américains. On a trouvé avec peine du charbon.

Le soir, en revenant à la villa (tout est blanc et brillant de givre), nous croisons sur la route quatre grands camions attelés chacun de deux gros chevaux. Les hommes sont descendus de leurs sièges et nous demandent si nous connaissons Préchaussatte. Ils s'apprêtaient à monter le Phény, sans savoir où ils allaient; les chevaux n'étaient pas ferrés à glace. Ils arrivent de Brouvelieures et n'ont rien mangé depuis le matin. Ils ont des ordres

vagues : « Débrouillez-vous comme vous pourrez », leur a-t-on dit. C'est toujours la même chose chez nous.

31 *octobre* 1917. — Nous allons au cimetière porter deux gerbes de sapin cravatées de rubans tricolores. Il y a maintenant près de mille tombes de soldats, mais combien mal entretenues, hélas ! Le monument « Aux morts » est orné de couronnes. Il y a un porche en sapins et au fond une grande croix de bois. Comme il fait froid dans ce cimetière, on s'y sent glacé !

On dit que la 47e division est partie pour l'Italie. Ils ne sont pas ravis, nos aimables alliés, de nous voir arriver à leur secours. Aidez les gens et vous n'aurez pas de pires ennemis. Ils semblent se défendre quelque peu et se maintenir derrière le Tagliamento. Vraiment, si Venise tombait entre les mains des Vandales, ce serait terrible. Venise, cette cité de rêve et d'apothéose ! Non ce serait trop horrible.

Nous allons à la Maternelle où nous jouons en lisant « En wagon » de Verconsin.

1er *novembre* 1917. — Soleil radieux. Est-ce un présage de jours meilleurs? Il semble qu'on soit un peu usé, que les sentiments s'émoussent : on est triste de ne plus ressentir les impressions comme au premier jour. S'habitue-t-on même à la souffrance et à la mort? La cérémonie au cimetière est belle cependant. Mitry parle mal et d'un ton sec, le président de la Croix-Rouge avec émotion. Le curé donne l'absoute et, dans ce beau cadre de montagnes, dominé par ce ciel si bleu et si pur, la cérémonie prend une noble ampleur

2 *novembre* 1917. — Georgette arrive de Nancy. Ils sont bombardés toutes les nuits.

4 *novembre* 1917. — Il fait un temps superbe. Visite du commandant Milne et du lieutenant Langlois, du Président et d'Émilie, toujours fidèles, de Rieder et de Mlles de Fond-Lamotte et de Bouglon. Cette dernière est enthousiaste de l'ambrine, remède contre les brûlures inventé par Henri de Rothschild et dont on commence à faire usage un peu partout sur le front. Il paraît qu'on obtient des résultats étonnants. Si seulement on l'avait eu au début de la guerre! Le commandant Milne nous parle de façon émouvante. Comme je lui demandais s'il ne pensait pas retourner pour quelque temps au Canada avant la fin de la guerre, il me répondit : « Ce serait trop dur de revenir. » Nous ne comprenons pas assez l'héroïsme de ces hommes partant de chez eux sans pouvoir y revenir avant des années, sans pouvoir revoir aucun des leurs à leurs lits de blessés ou de morts. Nous ne les admirons pas assez. Le commandant a sa femme et deux petits garçons à Québec. Toujours ils réclament leur père et dernièrement leur mère les a trouvés à 2 kilomètres de leur maison, près d'un bec de gaz, qui attendaient leur « dady » depuis deux heures. Pauvres petits gosses! L'aîné a six ans et le petit quatre ans et demi. Il avait deux ans au départ de son père. Le commandant est maladif et n'est plus tout jeune : « Je ne me serais pas mis sur la liste si je n'avais pas vu nombre de jeunes gens rester à la maison. Alors je me suis dit : « Il faut montrer le bon exemple et je suis parti. » Sir Douglas Haigh disait dans un

récent discours à ses troupes : « Si partout sur le front j'avais des troupes canadiennes, la guerre serait finie depuis longtemps. » Je dis à mon voisin : « Vous pouvez être fier de vos compatriotes et de vous-même. » Il me répondit avec cette franchise qui les rend si sympathiques, et sans forfanterie aucune : « Oui, j'en suis fier. »

Dieu bénisse les Canadiens ! Lors d'une attaque qui fut si meurtrière pour eux, vers Ypres, un des leurs fut tué ; grand diable immense, bâti en colosse. Des Boches le ramassèrent et le couvrirent d'une capote de leur officier. Ils passèrent près d'un ami du défunt qui s'approcha, releva le vêtement, reconnut son ami. Deux grosses larmes coulèrent silencieusement de ses yeux ; puis interpellant vivement les hommes qui portaient le corps : « Otez le manteau ; ce n'est pas un Allemand que vous avez là, c'est un homme. »

Les Jésuites du Canada sont, paraît-il, assez hostiles à l'engagement volontaire. La séparation de l'Église et de l'État en France a changé leurs sympathies. Québec est presque entièrement parti, Montréal beaucoup moins.

5 *novembre* 1917. — Ouverture du Foyer du Soldat de la Poste. Plus de 200 poilus s'amènent. Je leur distribue un cigare à chacun. Ils sont si braves tous : beaucoup de chasseurs n'ont pas encore touché de vêtements chauds. Et jamais ils ne se plaignent. On voudrait tant leur donner, et on ne peut pas. Cela fait mal. Baillot est très digne derrière son comptoir de jeux, livres et papiers à lettres. La salle est propre. De petits drapeaux des alliés sont placés dans les

lustres. La lumière est vive, les bancs et les tables sont passés au brou de noix, le poêle ronfle, il fait bon, chaud, et le cœur se dilate à voir tous ces héros assis confortablement et l'air heureux. F Jacques Diéterlen prépare une belle salle au Collet. Il est plein d'entrain, si gai toujours. Il nous raconte que les vieux territoriaux n'aiment pas le cinéma. Ils n'y comprennent rien et traitent J. D... de tourneur de meule. Tandis qu'au contraire les chasseurs adorent le ciné et leur directeur a imaginé pour eux d'imiter derrière la toile des bruits divers correspondant aux scènes représentées, ce qui les enchante. Ils appellent J. D... « Vieux Charles ». Ce nom le rend très populaire parmi eux.

Le général de Mitry refuse un aide-aumônier à Guillini.

Plus de sucre ; on se fait de droite et de gauche une petite provision, mais c'est difficile d'en obtenir. La carte de pain, chez les paysans, fait bien mauvais effet ; une livre par jour pour ces gens qui font notre pain quotidien, c'est peu ; ils donnent leur sang et il faut encore qu'on les rationne pendant que les ouvriers, eux, gagnent 15 et 20 francs par jour. Où est la justice ?...

9 *novembre* 1917. — La débâcle italienne continue. La Vénétie est menacée. Les Italiens abandonnent les hauteurs du lac de Garde et reculent jusqu'à Vérone. Une grande bataille va se livrer. La fin de la guerre aura peut-être lieu parmi les orangers fleuris.

La Russie est en pleine révolution. Lénine y est tout-puissant. Faites la paix séparée, traîtres, et vous aurez le Japon sur le dos !

Philippe fait ce soir une conférence sur « La gaîté des poilus » au Foyer de la Poste. Les auditeurs sont presque uniquement des chasseurs à pied mitigés de quelques vieux territoriaux. On les sent tous moins vibrants qu'au début (comment pourrait-il en être autrement?) mais bien calmes, bien installés dans la guerre. Avec des hommes comme ceux-là, on tiendrait vingt ans, l'habitude est prise.

20 *novembre* 1917. — L'accueil de l'Italie à nos troupes enchante nos soldats. Ils écrivent des lettres enthousiastes. Nos chasseurs alpins ont passé à pied les Alpes par un temps splendide et une neige éclatante. On pense au fameux passage du Saint-Bernard par le grand patron. L'arrivée en Italie a été théâtrale. Le général C..., à cheval, les a reçus, en saluant du sabre. Ils ont, ces gens-là, l'amour de la mise en scène.

Solange et Mme Charles Grauss, dont les maris sont partis, m'écrivent des lettres admirables de courage et d'abnégation. « Il ne faut pas se plaindre, m'écrit S.... quand les nôtres partent en chantant ». Et Mme G... me dit l'enchantement dans lequel se trouve son mari des pays du soleil, des fleurs, des habitants. Certainement, la boue, la pluie, l'atmosphère froide et triste de Verdun, de la Somme, des Vosges et de la Belgique sont pour une grande part dans les souffrances de cette terrible guerre. Le soleil, le bon petit vin pétillant d'Italie raniment les courages et seront peut-être deux bons agents de victoire. Avant-hier, Venise était évacuée et on songeait avec horreur aux lourds pas de ces brutes allemandes foulant les pavés roses de cette ville de rêve.

Aujourd'hui, on respire. L'armée italienne s'est ressaisie. Le lion de Saint-Marc s'est dressé et la horde barbare ne passera pas. Il est des forces mystérieuses qui semblent mortes et qui agissent. La Beauté peut vaincre la Laideur. Et Venise a gagné la bataille.

Mme Millet, pour sa permission, a été faire un tour aux lacs italiens. Personne, là-bas, ne semblait se préoccuper de l'offensive allemande. On se plaignait de la durée de la guerre, du manque d'étrangers, du renchérissement de la vie. Partout la solitude et la tristesse. Tous les hôtels fermés, personne nulle part. Presque toutes les boutiques à l'abandon. L'Italie, si rutilante de gaieté à l'ordinaire. Quel changement cela devait faire! Une mariee en vêtements de deuil...

Guillini, l'aumônier protestant, revient du Creux d'Argent où il a enterré un malheureux soldat tué par accident par des mitrailleuses françaises. Étant près d'un poste allemand, ce soldat dut tirer quelques coups de feu ; les nôtres crurent à un coup de main boche et firent marcher les mitrailleuses. La douleur de ceux qui s'étaient trompé faisait mal à voir. G... officiait dans la chapelle catholique pendant que le prêtre finissait sa messe. Leurs deux voix se mêlaient. Voilà la véritable Union sacrée.

Il y a concert ce soir au Foyer du Soldat. La salle est comble. Les chansons sont amusantes et le pianiste excellent, tout est de très bon ton. Mais quelle odeur de fumée, c'est terrible! Je ne puis pas rester longtemps à cause de cette atmosphère lourde. On comprend que certains directeurs de Foyer, à rester dans cet air empesté, soient quelque peu engourdis.

Voilà Clemenceau chargé de former le ministère. Pour le nettoyage nécessaire, il agira certainement avec force, mais il faudra après lui un ministère de conciliation.

21 *novembre* 1917. — Ce matin, bonne nouvelle d'Italie : les Autrichiens ont été bousculés sur la Piave et noyés en partie dans le fleuve.

22 *novembre* 1917. — Le rabbin Sachs nous donne des nouvelles d'Alsace : les riches, à Mulhouse, peuvent acheter à peu près ce qu'il leur faut, mais les pauvres sont bien malheureux. Ils n'ont que du pain et des pommes de terre. Il n'y a plus de lait. Une vache coûte 2.500 marks.

23 *novembre* 1917. — Grande victoire anglaise ce matin; nos alliés sont aux portes de Cambrai; les tanks ont fait merveille.

Le colonel Johnston revient d'une tournée d'inspection. Il a déjeuné avec Castelnau qu'il dit peu optimiste et même assez inquiet.

28 *novembre* 17. — M. Baillot va diriger un autre Foyer du Soldat et sera remplacé ici par deux dames, l'une américaine, l'autre française. C'est un peu ridicule de mettre des femmes avec des poilus. Je ne sais si cela marchera.

Je rencontre en ville des Tonkinois et Cochinchinois. Pauvres types! On dirait des gosses. Ils sont gelés. Ils parlent très peu le français et font pitié. Je leur donne du tabac et je les mène au Foyer. Ils ont l'air d'enfants. Ils sont gentils avec leurs yeux doux. Ils sont deux ou trois cents qui

travaillent avec les Canadiens dans la forêt, et on les fuit parce que beaucoup d'entre eux sont malades.

30 *novembre* 17. — Nous avons à déjeuner un jeune Alsacien natif du village du Bonhomme et qui vivait à Mulhouse avant la guerre. Il est sympathique et très énergique. A la mobilisation, il dut partir avec les troupes allemandes. Envoyé sur le front russe, il a réussi à être fait prisonnier un soir d'attaque en se cachant dans un bois à la faveur d'une nuit très noire. Ils étaient dix-huit Alsaciens qui s'enfuirent ; lui seul arriva jusqu'aux lignes russes après s'être caché dans un trou d'obus. Il se présenta à un jeune lieutenant russe qui le reçut par ces paroles : « Comment vous, qui aviez la chance de combattre dans l'armée allemande, c'est ainsi que vous trahissez votre pays ! » — « Je suis Français et Alsacien, répondit Bonnal. Mon père a servi la France en 70, moi je veux la servir actuellement. » Il fut envoyé au camp de prisonniers de Taschkend dans le Turkestan, à la frontière de Chine. Il y fut assez bien nourri, mais les autorités russes n'avaient d'égards que pour les prisonniers allemands. Au bout de dix-huit mois, cependant, Bonnal put se faire rapatrier en France et prit du service au 30e alpins. Il est actuellement au 8e génie et a un poste d'écoute à 50 mètres des Boches. Il a encore ses parents au Bonhomme. C'est dur, cette barrière qui le sépare des siens dont il est si proche. Ah ! chère Alsace, quand seras-tu délivrée?

1er *décembre* 17. — Les Italiens se maintiennent. On dit que la débâcle est venue de ce que la pre-

mière ligne italienne et la première ligne allemande ont fraternisé. Toutes deux décidèrent de mettre bas les armes. La deuxième ligne de Boches tira alors dans le tas sur amis et ennemis confondus... bousculade et fuite.

4 décembre 17. — Nous allons en ville par la neige gelée. Le cheval a beaucoup de peine à avancer; il glisse et Philippe met toute sa force à le maintenir. Nous allons au Foyer où nous trouvons les deux fameuses dames arrivées. La Française, Mlle de Yong, est une belle grande personne qui ne paraît pas avoir froid aux yeux (pour parler comme les poilus) ; l'Américaine est tout à fait charmante, d'un âge moyen ; elle est fine, distinguée, parle peu le français, garde toujours un petit tricot à la main. Elle est militarisée et a traversé sur le *Rochambeau*. Elles n'étaient que huit femmes avec la troupe. Elle nous dit qu'à la dernière attaque allemande en Flandre, sur le front anglais, des ouvriers américains qui travaillaient à l'arrière ont laissé là leurs pelles et leurs pioches et ont pris un fusil pour aller aider les Anglais à se défendre. Cela a été terrible. Les Allemands ont failli passer, mais les tanks ont sauvé la situation. Zuber, ce soir, est très optimiste. Il dit que les Allemands avaient mis toutes leurs forces à cette attaque et que leur non-réussite est une preuve de faiblesse.

Gérardmer est triste. C'est l'hiver, peu de monde dans les rues, quelques poilus qui se ramassent dans leurs cache-cols ; des camions dont les chevaux glissent, craquent sur la neige. Des territoriaux

reviennent du travail tout crottés, leur pelle sur l'épaule. Pauvres gens !

6 *décembre* 17. — Temps splendide, mais froid (cette nuit 15° au-dessous). Philippe part à 3 heures pour faire une conférence au Rudlin. C'est l'auto canadienne qui l'y conduit, avec l'aimable capitaine Galland. Baillot les accompagne.

Philippe revient à 9 heures 1/2. Il gèle fort et les étoiles brillent. La route du retour était féerique par cette neige. C'est Giscard qui a retenu Philippe à dîner. Ils étaient six, deux Français, deux Anglais, un Canadien et un Américain. Le régal fut « fort honnête », servi dans des assiettes d'étain : omelette au lard, beefsteack, pommes de terre frites, pinard de poilus excellent, compote d'abricots, fromage, pommes et poires d'Auvergne. La conférence fut faite devant un auditoire composé exclusivement de territoriaux. Pas de partie de concert. Mais une humidité terrible et un pauvre petit poêle pour chauffer cette grande salle. M. Meunier, qui y remplace de Richemont, va organiser un moyen de chauffage un peu plus confortable.

7 *décembre* 17. — Le 21e corps débarque à Bruyères. On s'attend à une forte attaque par ici. Les Boches, paraît-il, veulent reprendre Thann. Ils trouveront à qui parler ; mais ce sera terrible, car toutes les divisions de Russie sont ramenées sur notre front. Traîtres russes, que votre traîtrise vous porte malheur à tout jamais. Heureusement, les Américains nous arrivent en masse ! Il y en a déjà 500.000 en France, dit-on.

Les paysans commencent à se plaindre, Je crains beaucoup de l'arrière. Nos poilus, eux, sont installés dans la guerre. Ils tiendront, mais, quand le pain manquera, quand les pommes de terre n'arriveront plus à Paris, alors... Elles se font rares déjà et coûtent 0 fr. 90 le kilo.

10 *décembre* 17. — Philippe conférencie au Collet. Il revient enchanté. Ses auditeurs l'applaudirent, surtout quand il parla du « Vieux Charles », du pinard et des embusqués. Peu d'officiers dans l'auditoire. Le général, fatigué, était absent, mais s'était fait représenter. La salle du Foyer est vaste, bien chauffée, bien décorée. Philippe nous fait une jolie description de l'arrivée, dans la nuit, des poilus couverts de boue et de neige, avec leurs fourbis sur le dos, apparaissant dans la lumière du Foyer, allant se chauffer à la flamme du feu comme de gros oiseaux frileux attirés par la chaleur. Un Américain, jeune esthète embusqué dans la Croix-Rouge pour servir des boissons chaudes au Collet, fit un peu de musique. Il y a une gare là-haut, à présent, tout un village s'organise.

11 *décembre* 17. — Langlois, l'officier canadien, a un point de vue assez nouveau pour expliquer l'entrée en guerre des États-Unis. Il dit que Wilson, poussé par un sentiment de loyalisme vis-à-vis de la mère-patrie l'Angleterre, cherchait depuis longtemps des raisons pour exciter la nation à la guerre. Il exploita le torpillage des navires. Les Américains pouvaient rester réellement neutres. et ne pas faire d'affaires avec les belligérants, mais « The blood

is stronger than water », dit Langlois. Ceci renverse les idées que nous nous étions faites.

Le docteur Allard nous parle des grèves de Saint-Étienne, qui ont été menaçantes. Jeudi dernier, 100.000 hommes refusaient le travail, demandant une augmentation de salaire. Clemenceau fit prévenir les mutins que, s'ils n'étaient pas au travail le vendredi matin, ils seraient envoyés au front. Tout est rentré dans l'ordre provisoirement. Mais on reste inquiet. Le commandant P.. dit que des canons et des mitrailleuses avaient été placés à l'entrée des usines et étaient prêts à tirer. C'est affreux, la conduite de ces hommes qui sont payés 15 et 20 francs par jour, qui ont leurs familles avec eux et qui « tirent dans le dos des poilus leurs frères » alors que ceux-ci se font casser la tête pour cinq sous par jour, sans récriminer.

P... croit, si nous n'avons pas de succès d'ici peu, à des émeutes dans les grands centres. Il croit aussi à un bombardement de Paris par avions. En ce moment, ici on a de la peine à trouver du pain. Si les arrivages de farine ne se font pas, nous mangerons des pommes de terre. Dans le Midi, on manque d'eau. Il n'a pas plu depuis mai dernier. Les turbines sont à sec et ne font plus tourner les machines. Le « rapide » met huit heures pour aller de Marseille à Toulon.

13 *décembre* 17. — Le 6e corps s'en va vers Thann, dit-on. On ne sait pas qui le remplacera. On commence ici à avoir la mentalité qu'on avait en septembre 14. On est inquiet. Des bruits courent qu'on va évacuer Épinal et Gérardmer. Quelle sottise !

Ce n'est pas maintenant qu'ils passeront. Je me demande si nous n'allons pas attaquer, nous, avant que le front russe ne soit dégarni.

Voilà Caillaux poursuivi. Il est accusé d'intelligences avec l'ennemi.

Un camp d'Américains s'organise à Bruyères pour des coupes de bois. Nos forêts vont être bien abîmées. Il s'agit de faire des baraques pour loger nos alliés.

Il fait très froid ce soir. Les demoiselles du « Foyer » font des expériences ; elles cuisinent elles-mêmes, brûlent le bois rare des poilus ; leur feu ne marche pas malgré le bon vouloir du planton qui leur sert de bonne à tout faire. La demoiselle américaine accompagne les poilus au piano, donne des leçons d'anglais à un caporal et fait le bonheur des Canadiens qui viennent lui confier leurs misères.

Dieterlen nous raconte des histoires sur ses poilus. Il faut l'entendre parler du retour des permissionnaires, tellement chargés qu'ils sont obligés d'entrer de côté par la petite porte étroite du « Foyer ». On dirait des ânes chargés de paniers. Le lendemain matin, on les voit près d'une table où ils installent les friandises rapportées de chez eux, et le poulet, le traditionnel poulet que l'épouse met, avec son cœur, dans la musette de celui qui repart. Et pendant que le gramophone joue, imperturbablement, l'air de Mireille : « Ange du paradis, couvre-la de ton aile » eux, les braves territoriaux, ils battent la mesure avec, au bout de leur fourchette, le petit morceau piqué qui s'arrête en chemin ou avec le petit os, dernier vestige du poulet bien-aimé. Les uns apportent du beurre, des œufs de chez eux,

d'autres des galettes, et il faut que le « Vieux Charles » goûte à tout, écoute les histoires de « chez nous ». Ils sont touchants, ces vieux, nous dit-il.

Prise de Jérusalem. Cette importante nouvelle passe presque inaperçue. Ce sont les Anglais qui ont repris la Ville sacrée, restée si longtemps entre les mains des Turcs infidèles. Une note a été envoyée au Vatican pour annoncer l'entrée des troupes dans la Ville sainte ; des soldats spécialement choisis sont chargés de garder le Saint-Sépulcre.

14 *décembre* 17. — On dit beaucoup de choses ce soir. On dit que le 21e corps arrive ici pour remplacer la division qui partirait le 24. On dit que Sarrail revient de Salonique. (Est-ce pour remplacer Castelnau. Est-ce une disgrâce?) On dit Caillaux arrêté. On dit qu'il n'y a pas de tranchées devant Belfort (après Verdun, cela semble bizarre, pour ne pas dire plus) ; on dit aussi que la division Mitry part pour Luxeuil et que les Boches se massent à la frontière suisse. On dit que l'Ukraine s'organise. On dit que Korniloff va mettre les maximalistes à la raison. On dit qu'il va neiger. On dit qu'il y a un « salon rose » qui s'ouvre à l'hôpital des Vosges. On y danse, on s'y amuse sous l'œil attendri du propriétaire. Les dames et demoiselles de la localité en sont le grand attrait. Décidément, les poilus trouvent à Gérardmer les délices de Capoue ! On dit qu'un état-major américain est à Remiremont. On dit que Mme Caillaux aurait en 1913 reçu de Guillaume un collier de perles d'un million.

15 *décembre* 17. — Philippe dîne à la popote des

aumôniers (4 catholiques, 1 protestant, 1 juif). Il y fait connaissance de l'aumônier Durand, professeur au grand séminaire de Marseille, qui vient nous voir. C'est un homme très diplomate, très romain. Il défend le pape. Benoît XV a, nous dit-il, pris à deux reprises, comme secrétaires particuliers, des cardinaux à tendances très françaises. Le Pape veut parler, mais personne ne l'entend. Il est entouré d'émissaires de toutes sortes, surtout allemands et autrichiens, et le Vatican est inondé de papiers boches. La France, n'ayant pas de représentant, ne peut lutter contre l'influence de nos ennemis. Le pape est comme dans une tour d'ivoire. Durand accuse la presse française de manquer de loyauté. Toutes les circulaires émanant de Rome restent sans réponse.

Nous ne croyons pas pour le moment à une attaque allemande. Les Allemands l'annoncent trop, envoient des bulletins pour effrayer. Tout cela c'est du bluff, mais ça réussit à donner la frousse à quelques-uns ici. Certains sont déjà partis, d'autres annoncent leur départ. Chez X..., on emballe. Si les Allemands essayent encore un fort coup, on peut être sûr que ce sera le dernier; même sans victoire éclatante de notre côté, les Allemands ne pourront plus tenir. Tenons, nous, et cela suffira.

19 *décembre* 17. — La ville est remplie de troupes. Le 298e est redescendu. Il fait horriblement froid. Ils montent au lac Noir; pauvres gens, ils demandent tous des chaussettes, et n'en trouvent plus dans G... Il y en a encore quelques-unes en coton, mais plus en laine.

21 *décembre* 17. — Toute la division part. Il fait un froid glacial. Comment et où coucheront-ils cette nuit, ces hommes qui pour les fêtes seront sur les routes, sans toit et sans gîte. Le cœur se serre à cette pensée. Ce départ est lugubre. Un fort vent d'est souffle. Les officiers crient, les hommes obéissent. Le vent s'engouffre dans leurs capotes qu'il soulève comme des voiles; les chevaux tiennent à peine le pavé. Ils partent en file indienne, beaucoup en camions, beaucoup à pied! Pauvres, pauvres hommes! Je dors mal, je pense à tous ces poilus si splendides. Je suis dans un lit chaud et pendant ce temps ceux qui nous défendent couchent dehors sans mot dire... C'est la consigne de souffrir. C'est la consigne de mourir.

23 *décembre* 17. — Aujourd'hui, cérémonie à la chapelle. Le général S... était présent. Guillini fait un sermon d'une tristesse navrante. On aurait eu plutôt besoin de réconfort et d'espoir. La note poétique était donnée par le petit arbre qui au fond du chœur brillait de toutes ses bougies allumées. Un nouvel aumônier dit quelques paroles aux enfants. Il y a distribution de cadeaux; puis nous entendons le cantique de Noël, le beau cantique entendu si souvent à l'église américaine de Paris : « Hark the Herald angels sing... glory to the new born king; peace on earth and mercy mild, god and sinners reconcilled » chanté par quatre Canadiens; leurs voix sont splendides. Cela fait du bien. Ils terminent par le « God save the King ». Pour le chanter, ils remirent leurs képis, firent le salut militaire et entonnèrent leur hymne national. Cela avait beaucoup de grandeur.

25 *décembre* 17. — Il neige à gros flocons. Tristes fêtes ! Il fait si froid ! Le soir, nous allons au « Foyer », où il y a concert, arbre et distribution. Philippe y fait un petit discours.

Au moment de la distribution, il y eut une telle charge en avant de tous les poilus (ils étaient 560) que je crus ma dernière heure arrivée. Je vis l'estrade par terre, nous écrasés. Il ne manquait que les baïonnettes. Philippe, avec peine, attrapa une chaise, monta dessus et prit tous ces braves par le sentiment. Cela réussit et la distribution put se faire à peu près normalement. On donnait à chaque soldat un petit paquet contenant glace, savon ou portefeuille et une carte de Noël avec un cigare. Une fois la salle vidée, quelques poilus revinrent, vieux pour la plupart et prirent sur l'arbre, les uns une fleur brillante, d'autres une étoile d'argent, qu'ils couchèrent tendrement dans leurs portefeuilles. Pauvres gens ! Qu'elles vous portent bonheur, ces petites messagères de Noël !

26 *décembre* 17. — Il fait terriblement froid : ce matin 20° au-dessous ; dans la nuit 25 à 26. La neige est épaisse. Quel splendide clair de lune, ce soir ! C'est féerique : la lune, immense globe rouge, se détache dans une blancheur absolue ; terre, ciel, tout est blanc et vaporeux ; le fardeau de neige qui couvre les arbres fait ployer les branches comme dans une suprême prière. Je suis restée longtemps dans le froid, en adoration.

30 *décembre* 17. — J'ai un arbre de Noël aujourd'hui pour les enfants des fermes. Il est joli, je dois

l'avouer, et brille de cent petites étoiles d'argent. Les enfants sont fidèles au rendez-vous et, après avoir croqué une galette et bu une tasse de chocolat, ils s'installent par terre, par rang d'âge au pied de l'arbre. Les demoiselles Ganz chantent « Mon beau sapin », puis la distribution commence. Sont aussi présents les vingt-cinq Auvergnats du « Foyer » avec leurs sergents. L'aumônier Fessler, de la 127e division, dit quelques paroles sur l'Alsace, et l'on se sépare.

On entend, dans le grand silence neigeux puis dehors, le son des trompettes d'enfant et des petits pas qui craquent sur la neige.

FIN

Imp. L. LETOUZEY, 17, Rue du Terrage, Paris